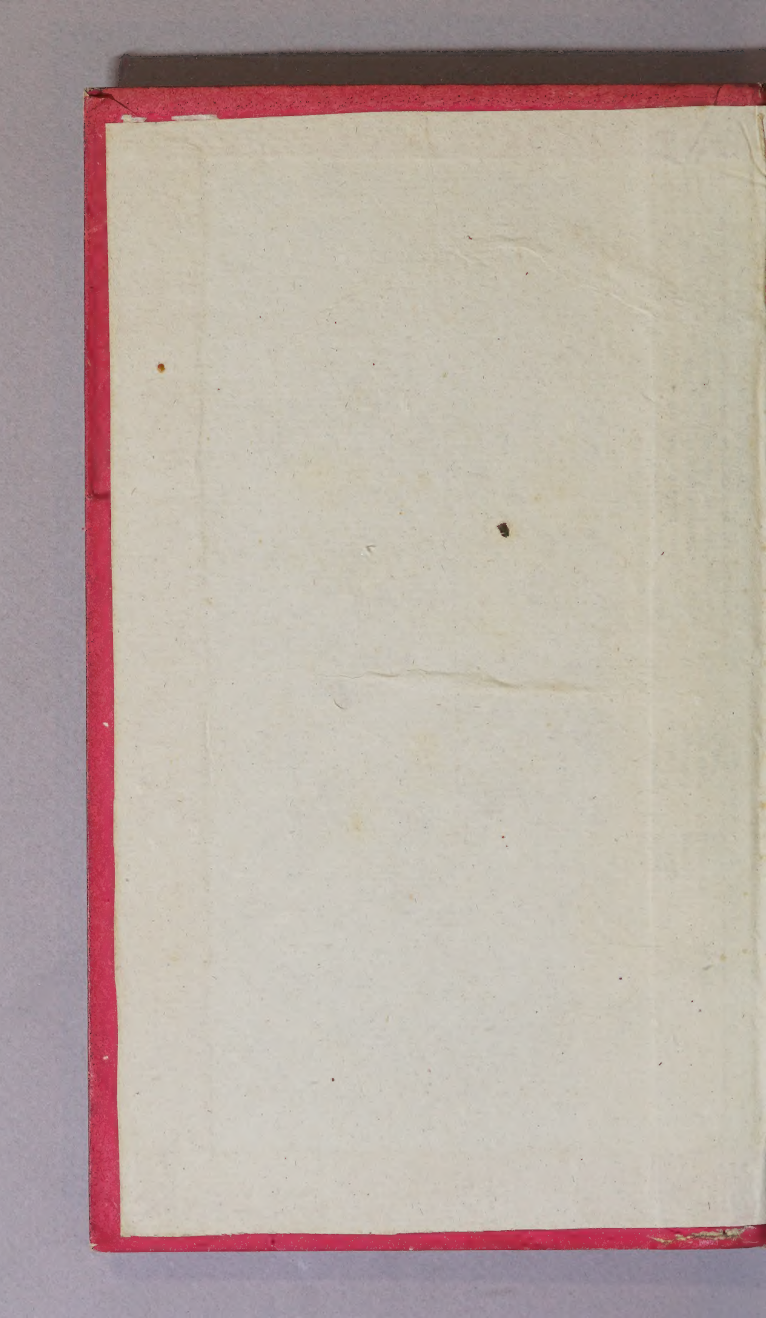
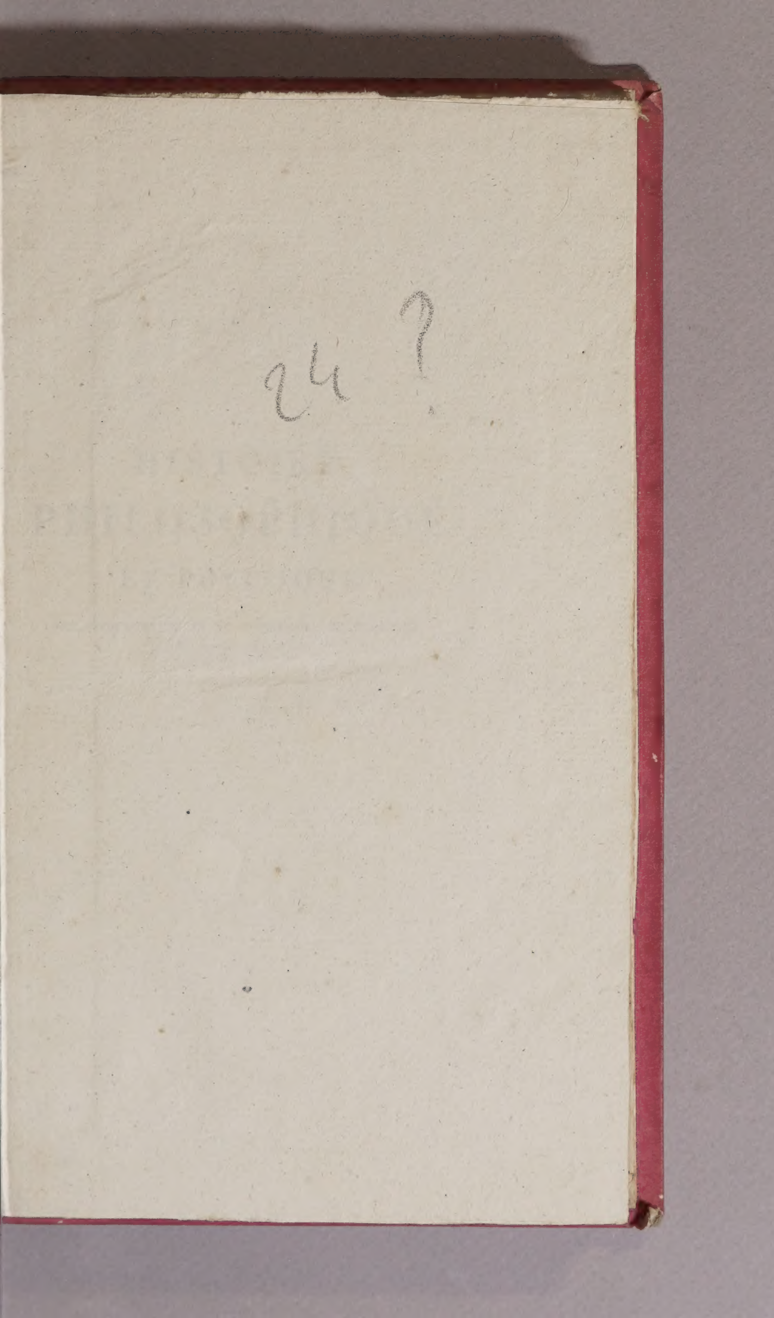
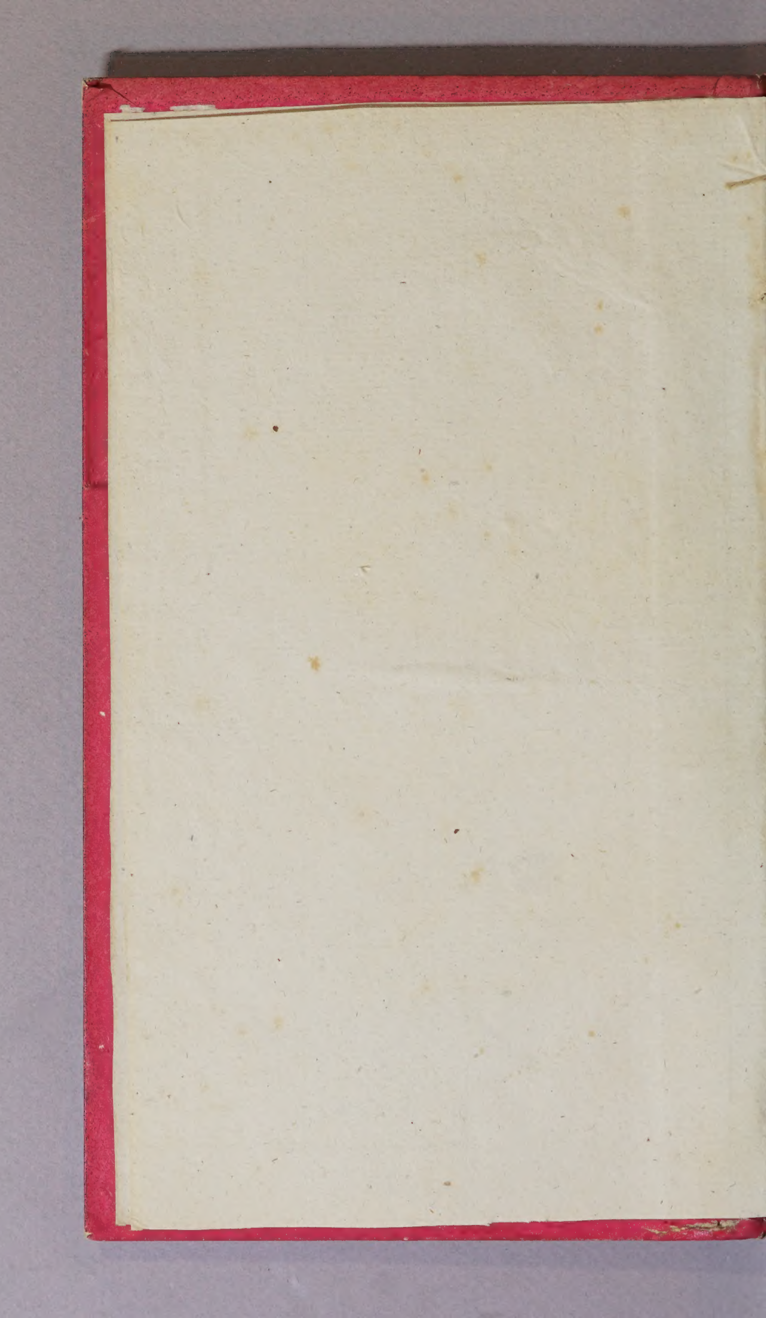




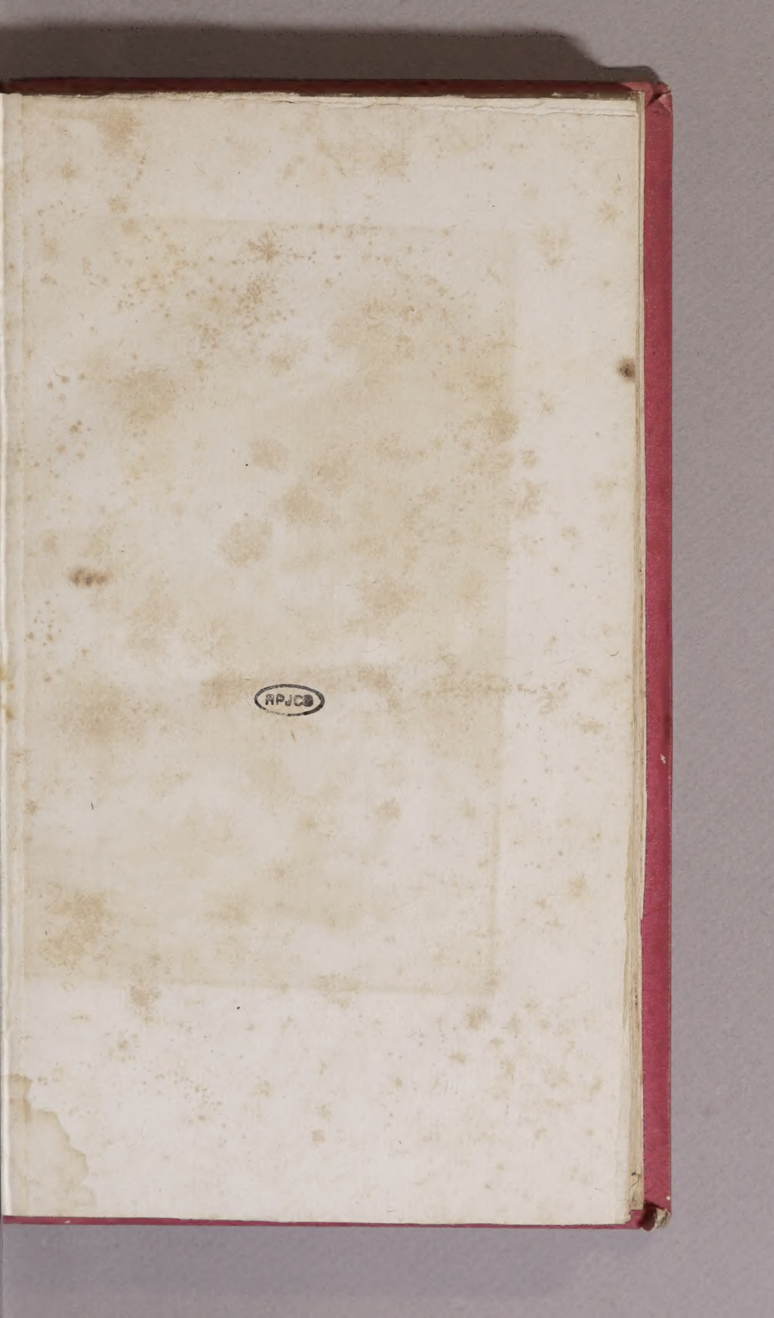




HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.





J. M. Moreau le Jeune del. — E. Bovinet Sculp.

Ouragan aux Antilles. — Liv. X.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES,

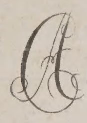
PAR G. T. RAYNAL.

NOUVELLE ÉDITION,

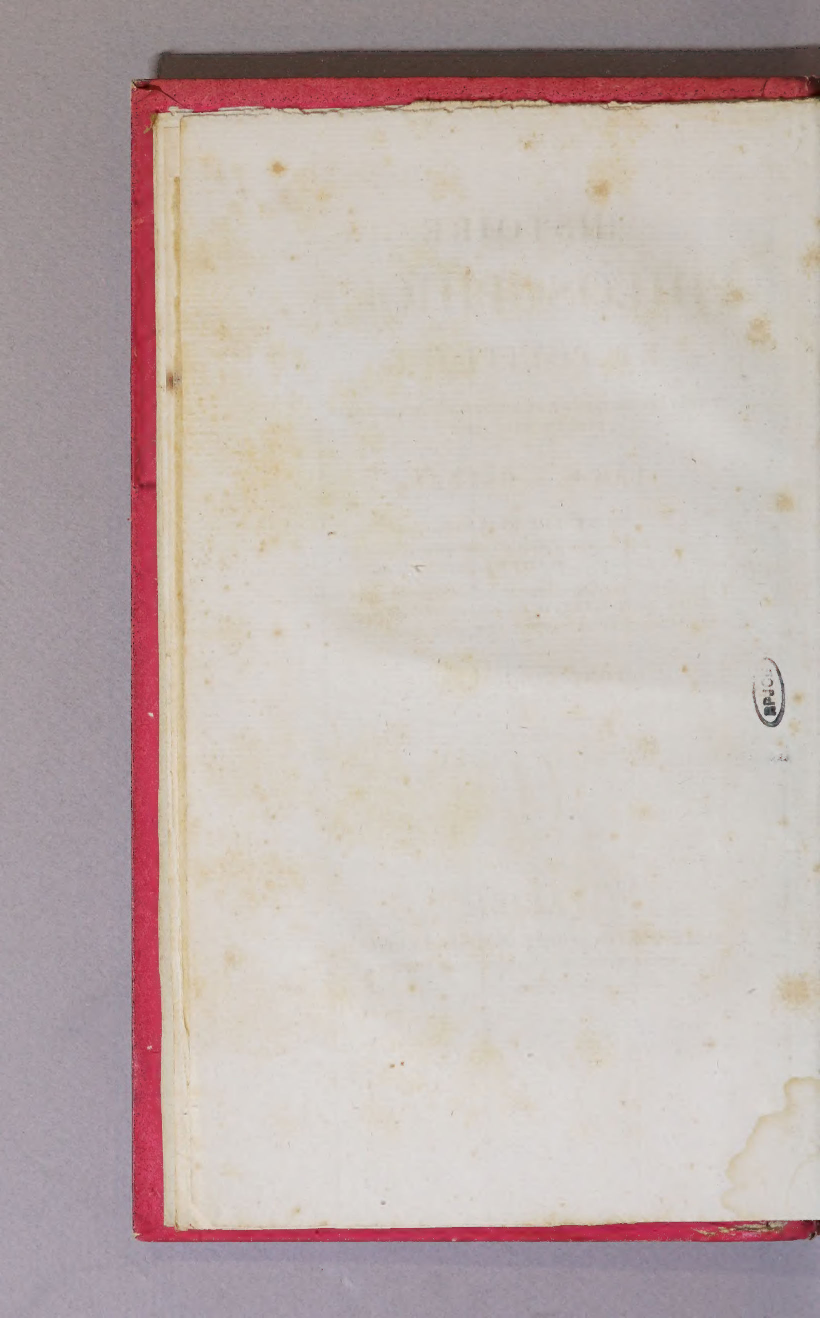
CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES DE L'AUTEUR;

Précédée d'une Notice biographique et de Considérations sur les écrits de RAYNAL, par M. A. JAY; et terminée par un volume supplémentaire contenant la situation actuelle des colonies, par M. PEUCHET.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,
AMABLE COSTES ET C.ie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE BEAUNE, N° 2, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.
1820.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE NEUVIÈME.

ÉTABLISSEMENT DES PORTUGAIS DANS LE BRÉSIL. GUERRES QU'ILS Y ONT SOUTENUES. PRODUCTIONS ET RICHESSES DE CETTE COLONIE.

I. Les Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies?

L'ESPRIT national est le résultat d'un grand nombre de causes, dont les unes sont constantes, et les autres variables. Cette partie de l'histoire d'un peuple est peut-être la plus intéressante et la moins difficile à suivre. Les causes constantes sont fixées sur la partie du globe qu'il habite; les causes variables sont consignées dans ses annales, et manifestées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces causes agissent contradictoirement, la nation est insensée; elle ne commence à prendre l'esprit qui lui convient, qu'au moment où ses principes spéculatifs conspirent avec sa position physique. C'est alors qu'elle s'avance à grands pas vers

la splendeur, l'opulence et le bonheur qu'elle peut se promettre du libre usage de ses ressources locales.

Mais cet esprit, qui doit présider au conseil des peuples, et qui n'y préside pas toujours, ne règle presque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des passions qui les tourmentent ou les aveuglent; et il n'en est presque aucun qui n'élevât sa prospérité sur la ruine publique. Les métropoles des empires sont les foyers de l'esprit national, c'est-à-dire les endroits où il se montre avec le plus d'énergie dans le discours, et où il est le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonstances rares, où il s'agit du salut général. A mesure que la distance de la capitale s'accroît, ce masque se détache; il tombe sur la frontière. D'un hémisphère à l'autre que devient-il? Rien.

Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglais, ni Hollandais, ni Français, ni Espagnol, ni Portugais; il ne conserve de sa patrie que les principes et les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite; rampant quand il est faible; violent quand il est fort; pressé d'acquérir, pressé de jouir; et capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt; la soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les

contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

N'aurait-il pas été plus humain, plus utile et moins dispendieux, de faire passer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes? Les hommes auraient épousé les femmes, les femmes auraient épousé les hommes de la contrée. La consanguinité, le plus prompt et le plus fort des liens, aurait bientôt fait, des étrangers et des naturels du pays, une seule et même famille.

Dans cette liaison intime, l'habitant sauvage n'aurait pas tardé à comprendre que les arts et les connaissances qu'on lui portait étaient très-favorables à l'amélioration de son sort. Il eût pris la plus haute opinion des instituteurs supplians et modérés que les flots lui auraient amenés, et il se serait livré à eux sans réserve.

De cette heureuse confiance serait sortie la paix, qui aurait été impraticable, si les nouveaux venus fussent arrivés avec le ton impérieux et le ton imposant de maîtres et d'usurpateurs. Le commerce s'établit sans trouble entre les hommes qui ont des besoins réciproques; et bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des frères, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduisent dans leur contrée. Les Indiens auraient adopté le culte de l'Europe, par la raison qu'une religion devient commune à tous les ci-

toyens d'un empire, lorsque le gouvernement l'abandonne à elle-même, et que l'intolérance et la folie des prêtres n'en font pas un instrument de discorde. Pareillement la civilisation suit du penchant qui entraîne tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, et que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Tels seraient les heureux effets que produirait, dans une colonie naissante, l'attrait du plus impérieux des sens. Point d'armes, point de soldats; mais beaucoup de jeunes femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en se livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Brésil.

II. Par qui et comment fut découvert le Brésil.

C'est un continent immense, borné au nord par la rivière des Amazones; au sud, par la rivière de la Plata; à l'est par la mer; au couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivières et de montagnes qui le séparent des possessions Espagnoles.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvait manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au nord-ouest, pour ne pas trop s'éloigner de Saint-Domingue, le seul établissement qu'eussent alors les Espagnols dans le Nouveau-Monde.

Un heureux hasard procura, l'année suivante,

l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes ? Comment le hasard y a-t-il toujours plus de part que l'esprit ? C'est que le hasard travaille sans cesse, tandis que l'esprit s'arrête par paresse, change d'objet par inconstance, se repose par lassitude ou par ennui, et est jeté dans l'inaction par une infinité de causes morales et physiques, domestiques ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmilière innombrable d'hommes qui s'agitent en tout sens et qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent, souvent sans dessein de s'instruire, sans projets de découvrir et par la seule raison qu'ils ont des yeux ; c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asile ; il mouilla sur la côte au quinzième degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appela Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, et lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua depuis celui du Brésil, parce que le bois ainsi appelé, était la production du pays la plus précieuse pour les Européens, qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avait découvert cette contrée en se portant aux Indes, et qu'on ignorait si elle n'en

faisait pas partie, on lui donna le même nom, comme les Espagnols avaient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avaient antérieurement découverts. Les uns et les autres distinguèrent seulement ces régions par le surnom d'Indes Occidentales; cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde, et les Américains furent appelés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux et des choses, assignés au hasard par des ignorans, ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, et non dans les circonstances purement accessoires, et souvent étrangères aux qualités physiques des objets désignés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée et reproduite, pour ainsi dire, en Amérique, par le nom et la forme de nos villes; par les lois, les mœurs et la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra son empire, et rétablira les choses dans leur ordre et leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui sait si dans trois ou quatre mille ans, l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe, antérieurs à la république romaine? Ainsi les hommes, et leurs connaissances, et leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des lois

et des mouvemens de la nature entière, qui suit son cours sans égard à nos projets et à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

III. Quels furent les premiers habitans que le Portugal donna au Brésil?

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence et l'instabilité des desseins et des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, et plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivières, les côtes du Brésil, et qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avait ni or, ni argent, elles les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les lois, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partait de Portugal un ou deux vaisseaux qui allaient porter dans le Nouveau-Monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportaient des perroquets, des bois de teinture et de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisait par les Grandes Indes.

L'Asie occupait alors tous les esprits; c'était le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisaient les Portugais, les richesses qu'on en rapportait, donnaient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier voulait par-

tager; l'enthousiasme était général. Personne ne passait librement en Amérique; mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avait d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connaît pas de haine nationale plus profonde et plus active que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutaient autant les forces qu'ils en détestaient les mœurs. Soit analogie de climat et de caractère, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions; ils n'en pouvaient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique et de fanatisme, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, n'eut pas été plus tôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisait brûler la dixième partie, et reléguait le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étaient soupçonnés de pédérastie : désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les sorciers, qui,

dans ces temps d'ignorance, étaient aussi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote et barbare; les mahométans, extrêmement diminués depuis qu'ils avaient perdu l'Empire; les Juifs surtout, que leurs richesses rendaient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation, long-temps concentrée dans un petit et misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugièrent en Portugal. Ils s'y multiplièrent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes; on les laissait jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnèrent à sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya vingt livres, son asile en Portugal. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée; ce prince en exigea vingt mille écus, et la réduisit ensuite à l'esclavage. Emmanuel bannit, en 1496, ceux qui refusèrent de se faire chrétiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tardèrent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvrait alors les sources. L'établissement de l'inquisition ralentit, en 1548, leur activité; les confiscations que se permettait ce tribunal odieux, et les taxes

que le gouvernement leur arrachait de temps en temps, augmentaient la défiance. Ils espérèrent que 250,000 liv. qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureraient quelque tranquillité; malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses lois sur le Portugal, règla que ceux de ses sujets qui descendaient d'un juif ou d'un maure, ne pourraient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimait, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservait pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avaient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne et en Portugal, et priva les deux états des avantages que l'un tirait des Indes Orientales, et l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques, les juifs, que l'inquisition poursuivait sans relâche, étaient exilés, en grand nombre dans le Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces sangsues insatiables, ils réussirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvait de-

venir utile à sa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525 on la vit jeter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avait donnée, et qu'elle était accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissaient toutes les immondices de la monarchie.

IV. La cour de Lisbonne partage le Brésil entre plusieurs grands seigneurs.

L'opinion du ministère devint celle de la nation; avant tous les autres, les grands seigneurs s'animèrent de ce nouvel esprit. Le gouvernement accorda sucessivement à ceux d'entre eux qui le demandaient la liberté de conquérir un espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes, avec une extension illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisait à traiter le peuple assujetti de la manière qui leur conviendrait. Ils pouvaient disposer du sol envahi, en faveur des Portugais qui le voudraient mettre en valeur; ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies seulement et moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devaient jouir de tous les droits régaliens; on n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnaies, que la dîme des productions : prérogatives que la couronne se réserva. Pour perdre des fiefs si utiles et si honorables, il fallait négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle, ou se rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avaient sollicité et obtenu ces provinces s'attendaient bien à s'en mettre en posses-

sion, sans beaucoup de dépense pour eux, sans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondaient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations qu'il fallait dompter.

V. Caractères et usages des peuples qu'on voulait assujettir à la domination portugaise.

L'homme, sans doute, est fait pour la société; sa faiblesse et ses besoins le démontrent; mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes; des cités de quatre à cinq cent mille âmes : ce sont des monstres dans la nature; ce n'est point elle qui les forme; c'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue et par des efforts inouïs; elles ne tarderaient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veillait à leur conservation. L'air en est infecté; les eaux en sont corrompues; la terre épuisée à de grandes distances; la durée de la vie s'y abrège; les douceurs de l'abondance y sont peu senties; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques; c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolues. Ces énormes et funestes entassemens d'hommes sont encore un des fléaux de la souveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle et grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas surnaturels de populations sont sujets à fermentation et à corruption pendant la paix; la guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses; elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser; chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut partout l'état primitif des contrées anciennes; tel est celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières; quelques-unes sédentaires; un plus grand nombre nomades; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étaient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étaient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici, l'on tirait sa subsistance de la chasse et de la pêche; là, de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être et de vivre ne pouvaient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs et dans les coutumes.

Les Brésiliens étaient en général de la taille des Européens, mais ils étaient moins robustes; ils avaient aussi moins de maladies, et vivaient longtemps. Ils ne connaissaient aucun vêtement. Les femmes avaient les cheveux extrêmement longs, et les hommes les tenaient courts; les femmes portaient en bracelets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portaient en collier; les femmes peignaient leur visage, au lieu que les hommes peignaient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avait son idiome particulier; aucun n'avait des termes pour exprimer des idées abstraites et universelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, était la preuve du peu de progrès qu'y avait fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prouvait que les transmigrations réciproques de ces sauvages avaient été fréquentes.

La nourriture des Brésiliens était peu variée. Dans une région privée d'animaux domestiques, on vivait de coquillages sur les bords de la mer, de pêche près des rivières, et dans les forêts de chasse. Le vide, que laissaient trop souvent des ressources si fort incertaines, était rempli par le manioc et par quelques autres racines.

Ces peuples aimaient fort la danse. Leurs chansons n'étaient qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons; elles roulaient ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers. La danse et le chant sont deux arts dans l'état policé; au fond des forêts, ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse et du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence; le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur et la nature. Ce qu'il sent, nous le simulons; aussi le sauvage qui chante ou qui danse est-il toujours heureux.

La tranquillité personnelle des Brésiliens n'était jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avaient point d'idée ; mais celle de leurs petites sociétés l'était quelquefois par des devins qui avaient surpris leur crédulité. De temps en temps, on massacrait ces imposteurs, ce qui arrêtait un peu l'esprit de mensonge.

Les notions de dépendance et de soumission, qui dérivent spécialement parmi nous de la connaissance d'un être créateur, n'étaient pas arrivées jusqu'à ces peuples. Cet aveuglement et l'ignorance où ils vivaient de ce qui devait constituer une société raisonnablement ordonnée, avaient écarté de leurs déserts tout principe de gouvernement. Jamais ils n'avaient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples sauvages, les Brésiliens ne marquaient aucun attachement pour les lieux qui les avaient vus naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés ; qui, dans les bons gouvernemens, va jusqu'au fanatisme, et, dans les mauvais, passe en habitude ; qui conserve à chaque nation pendant plusieurs siècles, son caractère, ses usages et ses goûts ; cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. La vie morale du sauvage est entièrement opposée à celle de

l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance ; à mesure que ses forces et sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi, l'âge des passions et des plaisirs, le temps sacré que la nature destinait à la jouissance, se passe dans la spéculation et dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il désire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage et la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient, en soupirant, sur ses premières années que des objets toujours nouveaux entretenaient d'un sentiment continuel de curiosité et d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau, et le retient ou le ramène dans sa patrie ; tandis que le sauvage, qui jouit, à chaque époque de sa vie, des plaisirs et des biens qu'elle doit amener, et qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au désir qu'il éprouve ; sent que la source de son plaisir est en lui-même, et que sa patrie est partout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'eût, pour base, des lois d'aucune espèce, rien, dans leurs petites sociétés, n'était si rare que des dissensions. Si l'ivresse ou un malheureux hasard

enfantaient une querelle et que quelqu'un y pérît, le meurtrier était livré aux parens du mort, qui l'immolaient à leur vengeance sans délibérer. Les deux familles s'assemblaient ensuite, et se réconciliaient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'appropriait autant de femmes qu'il voulait ou qu'il pouvait s'en procurer, et les répudiait s'il s'en dégoûtait. Celles qui manquaient à la foi qu'elles avaient jurée, étaient, par une coutume assez généralement reçue, punies du dernier supplice, et l'on ne riait point de l'homme qu'elles avaient trompé. Les mères, après leurs couches, ne gardaient le lit qu'un jour ou deux; et, portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprenaient leurs occupations ordinaires sans aucun danger. En général, les suites des couches sont moins fâcheuses pour les femmes sauvages que pour les femmes civilisées, parce que les premières nourrissent toutes leurs enfans, et que la paresse des hommes les condamne à une vie très-laborieuse, qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant, et les canaux excrétoires de ce sang superflu d'autant plus étroits. Un long repos, après l'enfantement, loin de leur être nécessaire, leur deviendrait aussi funeste qu'il le serait parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonstance n'est pas la seule où l'on voit les avantages des conditions diverses se compenser. Nous sentons le besoin de l'exercice; nous

allons chercher la santé à la campagne; nos femmes commencent à mériter le nom de mères, en allaitant elles-mêmes leurs enfans ; ces enfans viennent d'être affranchis des entraves du maillot : que signifient ces utiles et sages innovations, si ce n'est que l'homme ne peut s'écarter indiscrètement des lois de la nature, sans nuire à son bonheur? Dans tous les siècles à venir, l'homme sauvage s'avancera pas à pas vers l'état civilise : l'homme civilisé reviendra vers son état primitif, d'où le philosophe conclura qu'il existe, dans l'intervalle qui les sépare, un point où réside la félicité de l'espèce. Mais qui est-ce qui fixera ce point? et s'il était fixé, quelle serait l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme?

Les voyageurs étaient reçus au Brésil avec des égards marqués; ils se voyaient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguaient les expressions les plus obligeantes ; on ne négligeait rien pour les bien traiter : mais c'était un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avait été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvait espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct et de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers temps. Ce fut presque l'unique lien des nations ; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus

révérées et les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, allait chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentait à la porte d'une ville ou d'une bourgade, et il disait : « Je suis un tel, » fils d'un tel, petit-fils d'un tel ; je viens pour » telle ou telle raison ; » et il arrangeait son histoire ou son mensonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutait avec avidité, et il ajoutait : « Recevez-moi ; car si vous, ou vos » enfans, ou les enfans de vos enfans, sont jamais » conduits par le malheur dans mon pays, ils me » nommeront, et les miens les recevront. » On s'emparait de sa personne ; celui auquel il donnait la préférence, s'en tenait honoré. Il s'établissait dans les foyers de son hôte ; il en était traité comme un des membres de la famille ; il devenait quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

C'est de ces aventuriers, peut-être, les premiers voyageurs, que sont issus les demi-dieux du paganisme, fruit du libertinage et de l'hospitalité. La plupart durent la naissance à des passagers à qui l'on avait accordé le coucher, et qu'on ne revit plus.

Qu'il soit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation

immense qui, au lieu de s'asseoir à côté de sa femme, au milieu de ses enfans, emploîrait toute sa vie à visiter ses appartemens. La tyrannie, le crime, l'ambition, la misère, la curiosité, je ne sais quelle inquiétude d'esprit, le désir de connaître et de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié et expatrieront les hommes dans tous les temps.

Mais dans les siècles antérieurs à la civilisation, au commerce, à l'invention des signes représentatifs de la richesse, lorsque l'intérêt n'avait point encore préparé d'asile au voyageur, l'hospitalité y suppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette sacrée que les descendans de l'homme accueilli acquittaient souvent après le laps de plusieurs siècles. De retour dans son pays, il se plaisait à raconter les marques de bienveillance qu'il avait reçues; et la mémoire s'en perpétuait dans la famille.

Ces mœurs touchantes se sont affaiblies, à mesure que la communication des peuples s'est facilitée. Des hommes industrieux, rapaces et vils, ont formé de tous côtés des établissemens, où l'on descend, où l'on ordonne, où l'on dispose des commodités de la vie, comme chez soi. Le maître de la maison ou l'hôte n'est ni votre bienfaiteur, ni votre frère, ni votre ami; c'est votre premier domestique. L'or que vous lui présentez vous autorise à le traiter comme il vous plaît. C'est de votre argent et non de vos égards qu'il

se soucie. Lorsque vous êtes sorti, il ne se souvient plus de vous; et vous ne vous souvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou satisfait. La sainte hospitalité, éteinte partout où la police et les institutions sociales ont fait des progrès, ne se retrouve plus que chez les nations sauvages, et d'une manière plus marquée au Brésil que partout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette faiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourraient nous en rappeler l'idée, les Brésiliens regardaient les leurs avec attendrissement, racontaient leurs exploits avec complaisance, louaient leurs vertus avec transport. On les enterrait debout dans une fosse ronde. Si c'était un chef de famille, on ensevelissait avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade changeait de demeure, ce qui arrivait souvent sans d'autre motif que la fantaisie de se déplacer, chaque famille mettait des pierres remarquables sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approchait de ces monumens de douleur, sans pousser des cris effrayans, assez semblables à ceux dont on faisait retentir les airs quand on allait combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisaient jamais les Brésiliens à la guerre. Le désir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils avaient

pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décidaient les hostilités, qui donnaient le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnaient aux expressions d'une haine implacable. Quelquefois même on s'arrêtait pour écouter des harangues emportées, qui duraient des heures entières. Elles rendaient vraisemblables celles qu'on lit dans Homère et dans les historiens romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffait pas la voix des généraux.

Les combattans étaient armés d'une massue de bois d'ébène, qui avait six pieds de long, un de large, et un pouce d'épaisseur. Leurs arcs et leurs flèches étaient du même bois. Ils avaient pour instrumens de musique guerrière, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valaient bien, pour inspirer le courage, nos tambours qui étourdissent sur le danger, et nos trompettes qui donnent le signal et peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étaient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premières attaques ne se faisaient jamais à découvert. Chaque armée cherchait à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattait-on de pied ferme. L'ambition se réduisait à faire des prisonniers. Ils étaient égorgés et mangés avec appareil. Durant le festin, les anciens exhortaient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair hu-

maine ne faisait jamais dévorer ceux des ennemis qui avaient péri dans l'action. Les Brésiliens se bornaient à manger ceux qui étaient tombés vifs dans leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi barbares se les approprient et les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent et les mangent : c'est leur exécrable droit des gens.

Cette anthropophagie a long-temps passé pour une chimère dans l'esprit de quelques sceptiques. Ils ne pouvaient se persuader que le besoin eût réduit aucune nation à la cruelle nécessité de se repaître des entrailles de l'homme; et ils croyaient encore moins qu'on se fût porté à cette atrocité sans y être forcé par une privation absolue de tous les soutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus imposans, des relations plus authentiques ont dissipé les doutes des plus incrédules, on a vu des philosophes qui cherchaient à justifier cette pratique de plusieurs peuples sauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des souverains qui, par un caprice, envoyaient leurs malheureux sujets aux boucheries de la guerre ;

mais ils ont pensé qu'il était indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet usage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale; mais combien les conséquences n'en seraient-elles pas pernicieuses! Quand vous aurez autorisé l'homme à manger la chair de l'homme, si son palais y trouve de la saveur, il ne vous restera plus qu'à rendre la vapeur du sang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomènes communs sur la surface du globe; et arrêtez vos regards sur l'espèce humaine, si vous pouvez en supporter le spectacle.

Au Brésil, les têtes des ennemis massacrés dans le combat ou immolés après l'action, étaient conservées très-précieusement. On les montrait avec ostentation, comme des monumens de valeur et de victoire. Les héros de ces nations féroces portaient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoraient : plus ils étaient défigurés, et plus leur gloire était grande.

VI. Ascendant des missionnaires sur les naturels du Brésil, et sur les Portugais, dans les premiers temps de la colonie.

Ces mœurs n'avaient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on voulait les charger; mais que pouvaient des sauvages contre les armes et la discipline de l'Europe? Un assez grand nombre avaient subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établis-

sement abandonné jusqu'alors aux fureurs et aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie; mais la gloire de la faire jouir de quelque calme était réservée aux jésuites qui l'accompagnaient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui, en haine du nom portugais, étaient massacrés, se trouvaient aussitôt remplacés par d'autres, qui n'avaient dans la bouche que les tendres noms de paix et de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui jamais n'avaient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paraissaient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un jésuite devait arriver chez quelque nation, les jeunes gens allaient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortaient de leur retraite, ils jouaient de leurs fifres, ils battaient leurs tambours, ils remplissaient les airs de chants d'allégresse, ils dansaient, ils n'omettaient rien de ce qui pouvait marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étaient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montraient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyait les jeunes filles, les femmes dans une pos-

ture respectueuse et convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisaient en triomphe leur père dans les lieux où l'on devait s'assembler. Là, il les instruisait des principaux mystères de la religion; il les exhortait à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, et les baptisait.

Comme ces missionnaires étaient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyaient souvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuaient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvaient; et leur peignaient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenaient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avaient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avaient vu les jésuites, ils ne pouvaient plus s'en séparer. Quand ils retournaient chez eux, c'était pour inviter leurs familles et leurs amis à partager leur bonheur, c'était pour montrer les présens qu'on leur avait faits.

Si quelqu'un doutait de ces heureux effets de la bienfaisance et de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les jésuites ont faits, en très-peu de temps, dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de sol-

dats changeaient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs et courageux avaient eu un esprit moins infecté de celui de Rome ; si, formés en société dans la cour là plus intrigante et la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étaient pas introduits dans les autres cours pour influer sur tous les événemens politiques; s'ils n'avaient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, et tous les tribunaux par leur passion pour le despotisme ; si un zèle outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis secrets du progrès des connaissances et les persécuteurs de la philosophie ; s'ils avaient employé autant d'art à se faire aimer qu'à se faire craindre ; s'ils avaient été aussi jaloux d'accroître la splendeur de leur société que d'en augmenter la puissance ; si leurs chefs n'avaient pas abusé des vertus même de la plupart des membres ; l'ancien et le Nouveau-Monde jouiraient encore des travaux d'un corps qu'on pouvait rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire ; le dix-huitième siècle n'aurait pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement ; l'univers continuerait à être arrosé de leurs sueurs et fécondé par leurs entreprises.

Les Brésiliens avaient eu trop sujet de haïr les Européens, pour ne pas se défier même de leurs

bienfaits ; mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avaient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrième degré de latitude australe. Là, ils commerçaient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce et la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retirait de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avait pris, et à faire les excuses qu'exigeait une si grande insulte. Deux jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnèrent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, et, les embrassant avec des larmes de joie : « Mes pères, » leur dit-il, nous consentons à oublier le passé, » et à faire une nouvelle alliance avec les Portugais ; mais qu'ils soient désormais plus modérés et plus fidèles aux droits des nations, qu'ils » ne l'ont été. Notre attachement mérite au moins » de l'équité. On nous traite de barbares, cependant nous respectons la justice et nos amis. » Les missionnaires ayant promis que leur nation observerait désormais plus religieusement les lois de la paix et de l'union, Farancaha reprit : « Si vous doutez de la bonne foi des Cariges, je » vais vous en donner une preuve. J'ai un neveu

» que j'aime tendrement ; il est l'espérance de
» ma maison, et fait les délices de sa mère : elle
» mourrait de douleur, si elle perdait son fils.
» Je veux cependant vous le donner en otage.
» Emmenez-le avec vous, cultivez sa jeunesse,
» prenez soin de son éducation, instruisez-le de
» votre religion. Que ses mœurs soient douces ;
» qu'elles soient pures. J'espère qu'à votre retour
» vous m'instruirez aussi, et que vous me rendrez
» à la lumière. » Plusieurs Cariges imitèrent cet
exemple, et envoyèrent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les jésuites étaient
trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de
cet événement ; mais rien ne fait soupçonner
qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les
portant à la soumission. L'avarice n'avait pas
encore gagné ces missionnaires; et le crédit qu'ils
avaient alors à la cour, les faisait assez respecter
dans la colonie, pour que le sort de leurs néophytes ne fût pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit.
Depuis quelques années, des cannes à sucre
avaient été portées de Madère au Brésil, dont le
sol et le climat s'étaient trouvés favorables à cette
riche plante. La culture en fut d'abord très-faible; mais on n'eut pas plus tôt substitué, vers
l'an 1570, les bras nerveux du nègre aux travaux
languissans des Indiens, qu'elle prit des accroissemens. Ils devenaient de jour en jour plus considérables, parce que cette production, bornée

jusqu'alors aux usages de la médecine, devenait de plus en plus un objet de volupté.

VII. Irruptions des Français dans le Brésil.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étaient le théâtre, excita la cupidité des Français. Ils tentèrent successivement de former trois ou quatre établissemens au Brésil. Leur légèreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnèrent, par inconstance et par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auraient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisait, il y a deux siècles, la langue française, et où l'on retrouve encore des grâces qu'elle doit regretter.

« Les Brésiliens, dit Léry l'un des interlo»cuteurs, fort ébahis de voir les François prendre »tant de peine d'aller querir leur bois, il y eut »une fois un de leurs vieillards qui me fit cette »demande. Que veut dire, que vous autres Fran»çois venez de si loin querir du bois pour vous »chauffer ? N'y en a-t-il point en votre terre ? »A quoi lui ayant répondu qu'oui, et en grande »quantité, mais non pas de telle sorte que le »leur, lequel nous ne brûlions pas, comme il »pensoit ; ains comme eux-mêmes en usoient

»pour teindre leurs cordons et plumages, les
»nôtres l'amenoient pour faire la teinture; il
»me répliqua : Voire, mais vous en faut-il tant?
»Oüi, lui dis-je; car y ayant tel marchand en
»notre pays qui a plus de frises et de draps rouges
»que vous n'en avez jamais vu par-deçà, un seul
»achetera tout le bois dont plusieurs navires
»s'en retôurnent chargés. Ha, ha! dit le sauvage,
»tu me contes merveilles! Puis pensant bien à
»ce que je lui venois de dire, plus outre dit :
»Mais cet homme tant riche dont tu parles, ne
»meurt-il point? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-
»bien que les autres. Sur quoi, comme ils sont
»grands discoureurs, il me demanda derechef :
»Et quand doncques il est mort, à qui est tout
»le bien qu'il laisse? A ses enfans, lui dis-je,
»s'il en a; et à défaut d'iceux, à ses frères, sœurs,
»ou plus prochains. Vraiment, dit alors mon
»vieillard, à cette heure cognois-je que vous
»autres François êtes de grands fols; car vous
»faut-il tant travailler à passer la mer pour amas-
»ser des richesses à ceux qui survivent après
»vous, comme si la terre qui vous a nourris
»n'étoit point suffisante aussi pour les nourrir?
»Nous avons des enfans et des parens, lesquels,
»comme tu vois, nous aimons; mais parce que
»nous sommes assurés qu'après notre mort, la
»terre qui nous a nourris les nourrira, certes
»nous nous reposons sur cela.»

Cette philosophie, si naturelle à des peuples

VIII.
Conquêtes des Hollandais dans le Brésil.

sauvages, que la nature exempte de l'ambition, mais étrangère aux nations policées, qui ont éprouvé tous les maux du luxe et de la cupidité, ne fit pas grande impression sur les Français. Ils devaient succomber à la tentation des richesses, dont la soif dévorait alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandais, qui étaient devenus républicains par hasard, et commerçans par nécessité, furent plus constans et plus heureux que les Français dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avaient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui, à leur exemple, devait bientôt secouer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie et de cruauté qui soulevèrent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étaient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisaient partie de la domination espagnole, depuis qu'elle comptait le Portugal au nombre de ses possessions. La trève de 1609 donna à cette entreprenante et heureuse république, le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclatèrent en 1621, par

la création d'une compagnie des Indes occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique et dans l'Amérique, comprises dans son privilége, qu'avait eus en Asie celle des Indes orientales. Les opérations de la nouvelle société commencèrent par l'attaque du Brésil.

On avait les lumières nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs hollandais avaient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisait l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offraient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venaient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays était dans une espèce d'anarchie; que la domination étrangère y avait étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avait corrompu tous les esprits; que les soldats étaient devenus marchands; qu'on avait oublié jusqu'aux premières notions de la guerre; et qu'il suffirait de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourraient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale; San-Salvador se rendit à la vue de la flotte hollandaise. Le reste de la province, quoique la plus étendue et la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de résistance.

C'étoit un terrible revers ; mais il n'affligea point le conseil d'Espagne. Depuis que cette couronne avait subjugué le Portugal, elle n'en trouvait pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui pouvait les rendre plus dépendans lui parut un grand avantage ; et ses ministres se félicitèrent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentimens plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeait de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeaient les circonstances. Ils y étaient disposés : l'intérêt personnel, le zèle pour la patrie, le désir de réprimer la joie de leurs tyrans ; tout concourait à redoubler leur activité. Ceux qui avaient de l'argent, le prodiguèrent ; d'autres levèrent des troupes ; tous voulaient servir ; en trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur et la politique de l'Espagne avaient fait trop long-temps attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avait préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avait d'abord arrêté les progrès de l'ennemi ; il l'avait insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé et bloqué dans la place. Les Hollandais, réduits par la faim, l'ennui et la misère, forcèrent

leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avait débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avait sur mer, la dédommagèrent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentraient jamais dans les ports, que triomphans et chargés des dépouilles des Portugais et des Espagnols. Elle jetait un éclat qui causait de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandais. L'Océan était couvert de ses flottes; ses amiraux cherchaient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance; les officiers subalternes voulaient s'élever, en secondant la valeur et l'intelligence de leurs chefs; l'ardeur du soldat et du matelot était sans exemple : rien ne rebutait ces hommes fermes et intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout semblait les aguerrir et redoubler leur émulation; la compagnie entretenait ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paie qu'on leur donnait, elle leur permettait un commerce particulier; cette faveur les encourageait et en multipliait le nombre. Leur fortune se trouvant liée, par un arrangement si sage, avec celle du corps qui les employait, ils voulaient être toujours en action. Jamais ils ne rendaient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquaient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace et l'acharnement qui assurent la victoire.

Dans l'espace de treize ans, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépense montait à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinq cent quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étaient chargés, furent vendus 180,000,000 livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt pour cent, et s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avait d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral Henri Lonk arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre, sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, et alors la mieux fortifiée. Il la soumit après avoir livré plusieurs combats sanglans, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avait laissées en partant, subjuguèrent dans les années 1633, 1634 et 1635 les contrées limitrophes ; c'était la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui par conséquent offrait le plus de denrées.

Ces richesses, qui avaient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie ; elle décide la conquête du Brésil entier, et charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637 ; il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous

les cœurs, et il se met en campagne. On lui oppose successivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, et le brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avait confié la défense ; leurs efforts sont inutiles : les Hollandais achèvent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

IX. Plaintes d'un prédicateur portugais à Dieu, sur les succès d'une nation hérétique.

Ce fut dans ces circonstances qu'un jésuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le discours le plus véhément et le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La singularité de ce sermon fera peut-être excuser la longue analyse que nous en allons donner.

Vieira prit pour texte la fin du psaume XLIII, où le prophète s'adressant à Dieu, lui dit : « Réveille-toi, Seigneur ; pourquoi t'es-tu endormi ? pourquoi as-tu détourné ta face de nous ? pourquoi as-tu oublié notre misère et nos tribulations ? Réveille-toi ; viens à notre secours. Songe à la gloire de ton nom, et sauve-nous. »

« C'est par ces paroles, remplies d'une pieuse fermeté, d'une religieuse audace ; c'est ainsi,

» dit l'orateur, qu'en protestant plutôt qu'en priant,
» le prophète-roi parle à Dieu. Le temps et les
» circonstances sont les mêmes ; et j'oserai dire
» aussi : Réveille-toi. Pourquoi t'es-tu endormi ? »

Vieira reprend son texte ; et après avoir démontré la conformité des malheurs d'Israël et des Portugais, il ajoute : « Ce ne sont donc point
» les peuples que je prêcherai aujourd'hui ; ma
» voix et mes paroles s'élèveront plus haut : j'as-
» pire dans ce moment à pénétrer jusque dans le
» sein de la Divinité. C'est le dernier jour de la
» quinzaine que, dans toutes les églises de la mé-
» tropole, on a destiné à des prières devant les
» sacrés autels ; et puisque ce jour est le dernier,
» il convient de recourir au seul et dernier remède.
» Les orateurs évangéliques ont travaillé vaine-
» ment à vous amener à résipiscence. Puisque
» vous avez été sourds, puisqu'ils ne vous ont
» pas convertis, c'est toi, Seigneur, que je con-
» vertirai ; et quoique nous soyons les pécheurs,
» c'est toi qui te repentiras.

» Lorsque les enfans d'Israël eurent commis le
» crime dans le désert en adorant le veau d'or,
» tu révélas leur faute à Moïse, et tu ajoutas,
» dans ton courroux, que tu voulais anéantir ces
» ingrats. Moïse te dit : Et pourquoi ton indigna-
» tion contre ton peuple ? Avant que de sévir,
» considère ce qu'il est à propos que tu fasses.
» Veux-tu que l'Égyptien t'accuse de ne nous
» avoir malicieusement tirés de l'esclavage que

» pour nous exterminer dans les montagnes ?
» Songe à la gloire de ton nom.

» Telle fut la logique de Moïse, et telle sera la
» mienne. Tu te repentis du projet que tu avais
» formé ; tu es le même ; mes raisons sont plus
» fortes que celles du législateur des Hébreux :
» elles auront le même effet sur toi ; et si tu as
» formé le projet de nous perdre, tu t'en repen-
» tiras. Ignores-tu que l'hérétique, enflé des
» succès que tu lui accordes, a déjà dit que c'est
» à la fausseté de notre culte qu'il doit ta protec-
» tion et ses victoires ? Et que veux-tu qu'en pen-
» sent les gentils qui nous environnent, le Tala-
» poin qui ne te connaît pas encore, l'inconstant
» Indien, l'ignorant et stupide Égyptien, à peine
» mouillé des eaux du baptême ? Les peuples
» sont-ils capables de sonder et d'adorer la pro-
» fondeur de tes jugemens ? Réveille-toi donc ;
» et si tu prends quelque soin de ta gloire, ne
» souffre pas qu'on puise dans nos défaites des
» argumens contre notre croyance. Réveille-toi ;
» et que les tempêtes qui ont dissipé nos flottes,
» dissipent celles de notre ennemi commun ; que la
» peste, que les maladies qui ont fondu nos armées,
» fondent les siennes ; et puisque les conseils des
» hommes se corrompent quand il te plaît, rem-
» plis les siens de ténèbres et de confusion.

» Josué était plus saint et plus patient que nous ;
» cependant son langage ne fut pas autre que le
» mien, et la circonstance était bien moins im-

» portante. Il traverse le Jourdain ; il attaque la » ville de Haï ; ses troupes sont dispersées. Sa » perte fut médiocre ; et le voilà qui déchire ses » vêtemens, qui se roule à terre, qui se répand » en plaintes amères, qui s'écrie : *Et pourquoi » nous faire passer le Jourdain? Dis, Seigneur, » était-ce pour nous livrer à l'Amorrhéen?* Et moi, » lorsqu'il s'agit d'un peuple immense, dans une » vaste contrée, je ne m'écrierai pas : Ne nous as-tu » donné ces contrées que pour nous les ôter? Si » tu les destinais au Hollandais, que ne l'appelais-» tu lorsqu'elles étaient incultes? L'hérétique t'a-» t-il rendu de si grands services, et sommes-nous » si vils à tes yeux que tu nous aies tirés de notre » contrée pour être ici son défricheur, pour lui » bâtir des villes, pour l'enrichir par nos travaux? » Voilà donc le dédommagement que tu avais » attaché dans ton cœur à tant d'hommes égorgés » sur la terre, et perdus sur les eaux? Cela sera » pourtant si tu l'as résolu ; mais je te préviens » que ceux que tu rejettes, que tu accables au-» jourd'hui, demain tu les rechercheras sans les » trouver.

» Job, écrasé de malheurs, conteste avec toi : » tu ne veux pas, sans doute, que nous soyons » plus insensibles que lui. Il te dit : *Puisque tu » as décidé ma perte, consomme-la ; tue-moi, anéan-» tis-moi ; que je sois inhumé et réduit en poussière ; » j'y consens ; mais demain tu me chercheras, et » tu ne me trouveras plus. Tu auras des Sabéens,*

» *des Chaldéens, des blasphémateurs de ton nom;*
» *mais Job, mais le serviteur fidèle qui t'adore, tu*
» *ne l'auras plus.*

» Hé bien, Seigneur, je te dis avec Job : Em-
» brase, détruis, consume-nous tous; mais un
» jour, mais demain tu chercheras des Portugais,
» et tu en chercheras vainement. A ton avis, la
» Hollande te fournira des conquérans apostoli-
» ques, qui porteront, au péril de leur vie, par
» toute la terre, l'étendard de la croix? La Hol-
» lande te formera un séminaire de prédicateurs
» apostoliques, qui courront arroser de leur sang
» des contrées barbares pour les intérêts de ta foi?
» La Hollande t'élèvera des temples qui te plaisent,
» te construira des autels sur lesquels tu descen-
» des, te consacrera de vrais ministres, t'offrira
» le grand sacrifice, et te rendra le culte digne de
» toi? Oui, oui! Le culte que tu en recevras, ce
» sera celui qu'elle pratique journellement à Ams-
» terdam, à Middelbourg, à Flessingue, et dans
» les autres cantons de cet enfer humide et froid.

» Je sais bien, Seigneur, que la propagation de ta
» foi et les intérêts de ta gloire ne dépendent pas
» de nous; et que quand il n'y aurait point d'hom-
» mes, ta puissance, animant des pierres, en sus-
» citerait des enfans d'Abraham; mais je sais aussi
» que depuis Adam, tu n'as point créé d'hommes
» d'une espèce nouvelle; que tu te sers de ceux
» qui sont, et que tu n'admets à tes desseins les
» moins bons qu'au défaut de meilleurs; témoin

» la parabole du banquet : *Faites entrer les aveu-
» gles et les boiteux.* Voilà la marche de ta Provi-
» dence : la changes-tu aujourd'hui ? Nous avons
» été les conviés, nous n'avons pas refusé de nous
» rendre au festin ; et tu nous préfères des aveu-
» gles, des boiteux : des luthériens, des calvi-
» nistes, aveugles dans la foi, boiteux dans les
» œuvres !

» Si nous sommes assez malheureux pour que
» le Hollandais se rende maître du Brésil, ce que
» je te représente avec humilité, mais très-sérieu-
» sement, c'est d'y bien regarder avant l'exécution
» de ton arrêt. Pèse scrupuleusement ce qui pourra
» t'en arriver ; consulte-toi pendant qu'il en est
» encore temps. Si tu as à te repentir, il vaut
» mieux que ce soit à présent que quand le mal
» sera sans remède. Tu vois où j'en veux venir,
» et les raisons, prises dans ta propre conduite, de
» la remontrance que je te fais. Avant le déluge,
» tu étais aussi très-courroucé contre le genre
» humain : Noé eut beau te prier pendant un siècle,
» tu persistas dans ta colère. Les cataractes du
» ciel se rompent enfin ; les eaux ont surmonté
» les sommets des montagnes ; la terre entière est
» inondée ; et ta justice est satisfaite. Mais trois
» jours après, lorsque les corps surnagèrent, lors-
» que tes yeux s'arrêtèrent sur la multitude des
» cadavres livides, lorsque la surface des mers
» t'offrit le spectacle le plus triste, le plus affreux
» spectacle qui eût jamais affligé les regards des

» anges, que devins-tu? Frappé de ce tableau,
» comme si tu ne l'avais pas prévu, tes entrailles
» s'émurent de douleur; tu te repentis d'avoir
» fait le monde; tu eus des regrets sur le passé;
» tu pris des résolutions pour l'avenir : voilà
» comme tu es; et puisque c'est là ton caractère,
» pourquoi ne pas te ménager toi-même en nous
» épargnant? Pourquoi faire à présent le furibond,
» si ton cœur en doit murmurer, si l'exécution
» des arrêts de ta justice doit affliger ta bonté?
» Songes-y avant de commencer, et considère
» les suites du nouveau déluge que tu as projeté :
» je vais te les peindre.

» La Bahia et le reste du Brésil sont devenus la
» proie des Hollandais; je le suppose. Vois-les :
» ils entrent dans cette ville avec la fureur de
» conquérans, avec la rage d'hérétiques; vois que
» ni l'âge, ni le sexe, ne sont épargnés; vois le
» sang qui coule; vois les coupables, les innocens,
» les femmes, les enfans passés au fil de l'épée,
» égorgés les uns sur les autres; vois les larmes
» des vierges qui pleurent l'injure qu'elles ont
» soufferte; vois les vieillards traînés par les che-
» veux; entends les cris confus des religieux, des
» prêtres qui embrassent leurs autels et qui élèvent
» leurs bras vers toi. Toi-même, Seigneur, tu
» n'échapperas pas à leurs violences. Oui! tu en
» auras ta part : l'hérétique forcera les portes de tes
» temples; les hosties, ton propre corps sera foulé
» aux pieds; les vases que ton sang a remplis ser-

» viront à la débauche ; tes autels seront renver-
» sés ; tes images seront lacérées ; des mains sacri-
» léges se porteront sur ta mère.

» Que ces affronts te fussent adressés, et que
» tu les souffrisses, je n'en serais pas étonné,
» puisque tu en souffris de plus sanglans autrefois;
» mais ta mère ! où est la piété filiale ? Quoi, tu
» ôtas la vie à Osée, pour avoir touché l'arche ;
» la main que Jéroboam avait levée sur un pro-
» phète, tu la desséchas ; et il reste à l'hérétique
» des milliers de bras pour des forfaits plus atro-
» ces ! Tu détrônas, tu fis mourir Balthazar, pour
» avoir bu dans des vases où ton sang n'avait pas
» été consacré ; et tu épargnes l'hérétique ; et il
» n'y a pas deux doigts et un pouce pour tracer
» son arrêt de mort !

» Enfin, Seigneur, lorsque tes temples seront
» dépouillés, tes autels détruits, ta religion
» éteinte au Brésil, et ton culte interrompu ;
» lorsque l'herbe croîtra sur le parvis de tes égli-
» ses, le jour de Noël viendra sans que personne
» se souvienne du jour de ta naissance; le carême,
» la semaine-sainte viendront sans que les mys-
» tères de ta passion soient célébrés ; les pierres
» de nos rues gémiront, comme elles gémirent
» dans les rues solitaires de Jérusalem ; plus de
» prêtres, plus de sacrifices, plus de sacremens ;
» l'hérésie s'emparera de la chaire de vérité ; la
» fausse doctrine infectera les enfans des Portu-
» gais. Un jour on demandera aux enfans de ceux

» qui m'entourent : *Petits garçons, de quelle re-*
» *ligion êtes-vous?* et ils répondront : *Nous sommes*
» *calvinistes. Et vous petites filles?* et elles répon-
» dront : *Nous sommes luthériennes.* Alors tu t'at-
» tendriras, tu te repentiras ; mais puisque le
» regret t'attend, que ne le préviens-tu ?

» Mais, dis-moi, quelle gloire trouveras-tu à
» détruire une nation et à la faire supplanter par
» une autre ? C'est un pouvoir que tu confias
» autrefois à un petit habitant d'Anatho. En nous
» punissant, tu triomphes du faible ; en nous par-
» donnant, tu triomphes de toi. Sois miséricor-
» dieux pour ta propre gloire, pour l'honneur
» de ton nom ; que ta colère ne soit ni de tous
» les jours, ni même d'un jour. Tu ne veux pas
» que le soleil se couche sur notre ressentiment ;
» et combien ne s'est-il pas levé, combien ne
» s'est-il pas couché sur le tien ? Exiges-tu de
» nous une modération que tu n'as pas ? Ne sais-
» tu que donner le précepte et non l'exemple ?

» Pardonne donc, Seigneur ; fais cesser nos
» malheurs. Vierge sainte, intercède pour nous ;
» supplie ton Fils, ordonne-lui. S'il est courroucé
» par nos offenses, dis-lui qu'il nous les remette,
» ainsi qu'il nous est enjoint par sa loi de les re-
» mettre à ceux qui nous ont offensés. »

Je ne sais si le Seigneur fut sensible à l'apos-
trophe de l'orateur Vieira ; mais très-peu de
temps après, les Hollandais virent interrompre
leurs conquêtes par une révolution que toutes

les nations désiraient, sans qu'aucune l'eût prévue.

X. Les Portugais réussissent à chasser les Hollandais du Brésil.

Depuis que les Portugais avaient subi le joug espagnol, ils n'avaient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, despote, profond et dissimulé, avait cherché à dégrader leur caractère, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employait pour les avilir. Son fils, trop fidèle à ses maximes, persuadé qu'il valait mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonne volonté, les avait laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avaient valu tant de trésors, de gloire et de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce faible prince, plus imbécile encore que son père, attaqua à découvert et avec mépris leur administration, leurs priviléges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avaient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il voulait les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avait travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640 : Philippe IV fut ignominieusement proscrit, et le duc de Bragance placé sur le trône de ses pères. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, et tout ce qui restait des établissemens formés en Asie, en Afrique et en Amérique, dans

des temps heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche et vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens, à ceux des Anglais, des Français, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive et défensive pour l'Europe, et une trève de dix ans pour les Indes orientales et occidentales. Nassau fut aussitôt rappelé avec la plus grande partie des troupes; et le gouvernement des possessions hollandaises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfèvre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg : ce conseil devait décider de toutes les affaires, qu'on croyait désormais bornées aux opérations d'un commerce vif et avantageux.

Un grand obstacle s'opposait à ces espérances : les terres appartenaient aux Portugais qui étaient restés sous la domination de la république; les uns n'avaient jamais eu des moyens suffisans pour former de riches plantations, et la fortune des autres avait été détruite par les calamités inséparables de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plus tôt connue en Europe, que les capitalistes des Provinces-Unies s'empressèrent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il était possible d'entreprendre. Aussitôt tout change de face, tout prend une nouvelle vie;

mais des bâtimens trop superbes sont élevés; mais une maladie contagieuse fait périr un nombre infini d'esclaves ; mais on se livre généralement à tous les excès du luxe : ces fautes et ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagemens. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils se permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolvables ; et les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement, la compagnie est réduite à se charger des dettes ; mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix entier de leurs productions, jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les agens du monopole avaient laissé écrouler les fortifications ; ils avaient vendu les armes et les munitions de guerre ; ils avaient permis le retour dans la métropole à tous les soldats qui le désiraient : cette conduite avait anéanti la force publique, et fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourraient briser un joug étranger. La stipulation qui les privait de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étaient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645 : leur projet était de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandais

qui avaient part au gouvernement, et de faire ensuite main basse sur le peuple, qui était sans précaution parce qu'il se croyait sans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y étaient entrés eurent le temps de sortir de la place, et de se mettre en sûreté.

Leur chef était un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'était élevé à celui de commissionnaire, et enfin à celui de négociant : son intelligence lui avait fait acquérir de grandes richesses; il devait à sa probité la confiance universelle; et sa générosité attachait inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venait d'éprouver n'étonna pas sa grande âme. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus et ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage : on le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui : il triomphe, et ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnaître. Quelques disgrâces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son âme, les ressources de son génie, l'élévation de son caractère : il montre un front menaçant, même après le malheur,

plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne : à ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trève, les Hollandais s'étaient emparés, en Afrique et en Asie, de quelques places qu'ils avaient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avait pu songer à se faire justice; mais son impuissance n'avait pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avait été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil; elle avait même favorisé sous main ceux qui avaient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, et de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouait les auteurs de ces troubles, et qu'elle les en punirait un jour, fit croire long-temps à la compagnie que ces mouvemens n'auraient pas de suite. Son avarice, trop long-temps amusée par ces protestations fausses et frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisait en Hollande des armemens considérables, et craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyait devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avait commencé, n'avait que son argent, son crédit et son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéirait.

« Si le roi, dit-il, étoit instruit de notre zèle, de » ses intérêts et de nos succès, bien loin de chercher à nous arracher les armes, il nous encou» ragerait à poursuivre notre entreprise, il nous » appuierait de toute sa puissance. » Ensuite, dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui voulaient et qui savaient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandais. Le peu de ces républicains qui avait échappé au fer et à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 janvier 1654.

Combien les esprits sont changés! Tous ces événemens ne sont et ne nous paraissent que les suites de quelques causes politiques, morales ou physiques; et l'orateur Vieira n'est à nos yeux qu'un enthousiaste éloquent. Mais transportons-nous au temps des Hébreux, lorsqu'ils avaient des séminaires d'inspirés; des Grecs, lorsqu'on se rendait de tous côtés à Delphes; des Romains, lorsqu'on n'osait tenter aucune grande entreprise sans avoir consulté les entrailles des victimes et les poulets sacrés; de nos ancêtres, au temps des croisades : voyons, à la place de Vieira, un prophète, une pythonisse, un augure, un Bernard, et la révolution du Brésil prendra tout à coup une couleur surnaturelle : ce sera Dieu qui, touché de la sainte hardiesse d'un personnage

extraordinaire, aura suscité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies signèrent quelques mois après avec l'Angleterre, paraissait devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses et des circonstances malheureuses leur avaient fait perdre. La république et la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions de florins, ou seize millions de livres, en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandais une conquête qui pouvait devenir la plus riche des colonies européennes du Nouveau-Monde, et donner à la république une consistance qu'elle ne pouvait obtenir de son propre territoire ; mais il aurait fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense ; et pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière : avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, et aurait enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignorait encore que défricher des terres en Amérique, était l'unique moyen de les rendre utiles, et que ce succès ne pouvait être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plus tôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avait si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession, et d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portaient malheureusement l'empreinte de l'ignorance et du préjugé; mais ils étaient très-supérieurs à tout ce qui s'était pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne réglait l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchaient à l'étendre. Ils s'avancèrent au midi, vers la rivière de la Plata, et au nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paraissaient en possession de ces deux fleuves : on résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

XI. Établissement des Portugais sur la rivière des Amazones.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour composer cette rivière immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche d'en-

viron deux mille lieues, elle reçoit un nombre prodigieux d'autres rivières, dont plusieurs ont un fort long cours, et sont très-larges et très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'îles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Ocean sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; et sa source, à ce qu'on croit, en 1540, par Gonzale Pizarre. Cet homme entreprenant s'était laissé persuader qu'à l'est des Andes, existait une vaste région où l'or et les épiceries se trouvaient dans la plus grande abondance. Plein d'une idée qui flattait également son avidité et son ambition, il partit du Quito soumis à ses ordres. Il lui fallut d'abord traverser, avec des fatigues incroyables, des montagnes regardées jusqu'alors comme inaccessibles. Descendu dans la plaine, il essuya sans interruption durant plusieurs mois des torrens de pluie; plus loin, le fer seul put lui ouvrir des routes dans d'épaisses forêts, aussi anciennes que le monde. Des lacs étendus, de profonds marais suspendaient à chaque moment ses pas incertains. Il s'arrêta enfin au confluent du Napo et de l'Amazone, après avoir éprouvé plus de calamités que la nature humaine n'en paraît pouvoir supporter. Son retour par les déserts qu'il avait déjà parcourus, fut accompagné de malheurs semblables ou de plus terribles. Il ne ramena au lieu

d'où il était sorti, aucun des quatre mille indiens qu'il avait chargés de ses bagages, et n'y revint qu'avec quatre-vingts des trois cent quarante Espagnols qui l'avaient suivi.

Pendant que Pizarre se désolait dans son gouvernement de la ruine entière de ses folles espérances, son lieutenant Orellana, qui s'était rendu indépendant pour se faire aussi un nom, porté par quelques planches grossièrement assemblées, voguait sans guide, sans boussole, sur un des plus étonnans fleuves du globe, et arrachait par la violence aux peuplades qui en occupaient les bords, des alimens qu'il ne pouvait obtenir de leur commisération. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Castillans, une armée de femmes guerrières, et les détermina à changer le nom de Maragnon que portait ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourrait être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des Espagnols, de ces peuples qui n'eurent jamais, à la vérité, ni la délicatesse du goût, ni la sensibilité, ni la grâce, qui furent le partage des Grecs; mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de caractère, une élévation d'âme, une imagination aussi féconde et plus ardente qu'elle ne l'avait accordée à aucune autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au dedans,

au dehors de leur étroite contrée, sans rencontrer le merveilleux : ils virent sur le Pinde, Apollon entouré des neuf muses; ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes; ils attachèrent Prométhée sur le Caucase; ils écrasèrent les géans sous le poids des montagnes. Si l'Etna mugit et vomit des torrens de flammes, c'est Typhée qui soulève sa poitrine. Leurs campagnes et leurs forêts furent peuplées de satyres et de faunes; il n'y eut aucun de leurs poëtes qui n'eût assisté à leurs danses : et une nature toute nouvelle reste muette sous les regards de l'Espagnol! Il n'est frappé, ni de la singularité des sites, ni de la variété des plantes et des animaux, ni des mœurs si pittoresques d'une race d'hommes inconnue jusqu'à lui. A quoi pense-t-il donc? A tuer, à massacrer, à piller. La recherche de l'or, qui le tient courbé vers le pied des montagnes, le réduit à la posture et à la stupidité de la brute.

Dès le temps d'Hercule et de Thésée, le Grec avait donné l'existence aux Amazones. Il embellit de cette fable l'histoire de ses héros, sans en excepter celle d'Alexandre; et les Espagnols infatués de ce rêve de l'antiquité, le transportèrent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guère trouver d'origine plus vraisemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe et en Amérique, qu'il existait une république de femmes guerrières, qui ne vivaient pas en société avec des hommes, et qui ne

les admettaient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publièrent, avec raison, que dans le Nouveau-Monde, les femmes étaient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris et d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entre elles avaient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres et le bagage dans les guerres et dans leurs chasses, avait dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avaient une aversion si décidée pour les hommes, pouvaient-elles consentir à devenir mères? Mais des époux pouvaient-ils aller chercher des épouses dont ils avaient rendu la condition intolérable, et qui les chassaient dès que l'ouvrage de la génération était achevé? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvait-il exposer ou égorger ses enfans, sous prétexte que ces enfans n'étaient pas des filles, et commettre de sang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage et le désespoir? Mais une république aristocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvait-elle être régie par un sénat de femmes; quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une

seule femme? Que l'on considère la faiblesse organique du sexe, son état presque toujours valétudinaire, sa pusillanimité naturelle, la dureté des travaux de l'état social pendant la paix et pendant la guerre, l'horreur du sang, la crainte des périls; et que l'on tâche de concilier tous ces obstacles avec la possibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un et de l'autre sexe, qui vivent séparées, malgré le besoin et le désir naturel qui devraient les rapprocher et les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais aperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en sera donc de ce prodige singulier comme de tant d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomène des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumières qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désolaient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pédro d'Orsua, gentilhomme navarrois, distingué par sa sagesse et par son courage, offrit au vice-roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cents hommes. Ces monstres

nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrèrent un chef qui avait des mœurs et qui voulait l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basque féroce nommé Lopès d'Aguirre, qui leur promettait tous les trésors du Nouveau-Monde.

Échauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendent dans l'Océan par l'Amazone, et abordent à la Trinité. Le gouverneur de l'île est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe, éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénètre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito et le sein du Pérou, où tout devait être mis à feu et à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat et les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. « Mon enfant, dit-il à sa fille unique, » qui le suivait dans ses voyages, j'espérais te » placer sur le trône; les événemens trompent » mon attente. Mon honneur et le tien ne per- » mettent pas que tu vives pour devenir l'esclave » de mes ennemis : meurs de la main d'un père. » A l'instant il lui tire un coup de fusil au travers du corps, et l'achève tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il est pris et écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de

vue l'Amazone; on l'oublia entièrement pendant un demi-siècle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées et plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposaient à une connaissance utile de ce grand fleuve, était réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservait encore un reste de vigueur, avait bâti, depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommait Belem. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens et de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, et ensuite le Napo même, qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisait les Espagnols et les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'estime et la confiance qu'on devait à un homme qui rendait un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acunha et d'Artiéda, deux jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations et d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts et heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies espagnoles communiquaient difficilement entre elles; des corsaires ennemis, qui infestaient les mers du Nord et du Sud, interceptaient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étaient parvenus à

se réunir à la Havane, n'étaient pas sans danger. Les galions étaient souvent attaqués par des escadres qui les enlevaient, et toujours suivis par des armateurs, qui manquaient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros temps ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivières navigables, ou à peu de frais par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auraient trouvé, dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil aurait fortifié la flotte espagnole, en se joignant à elle. On serait parti en toute sûreté de parages peu connus et peu fréquentés, et on serait arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on aurait trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenait à sa situation.

Les jésuites espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone et du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeait de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, et s'enfonçait dans

des forêts impénétrables. Il passait les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvrirait pas quelque cabane, s'il n'apercevrait pas de la fumée, s'il n'entendrait pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il s'était assuré qu'il y avait des sauvages au voisinage, il s'avançait vers eux. La plupart fuyaient, surtout s'ils étaient en guerre. Ceux qu'il pouvait joindre, se laissaient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'était toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, et dont il eût besoin.

Lorsqu'il avait rassemblé quelques familles, il les conduisait dans des lieux qu'il avait choisis pour former une bourgade. Rarement réussissait-il à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvaient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avaient vécu, leur paraissait préférable à l'esprit de société qu'on voulait qu'ils prissent; et une aversion insurmontable pour le travail, les ramenait naturellement dans leurs forêts, où ils avaient passé leur vie sans rien faire. Ceux mêmes qui étaient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquaient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisait. Sa mort enfin entraînait la ruine entière de l'établissement.

Il est impossible qu'un lecteur qui réfléchit, ne se demande pas à lui-même par quelle étrange

manie un individu qui jouit dans sa patrie de toutes les commodités de la vie, peut se résoudre à la fonction pénible et malheureuse de missionnaire ; s'éloigner de ses concitoyens, de ses amis, de ses proches ; traverser les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts ; s'exposer aux horreurs de la plus extrême misère ; courir à chaque pas le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque instant celui d'être massacré par des hommes barbares ; s'établir au milieux d'eux ; se prêter à leurs mœurs ; partager leur indigence et leurs fatigues ; rester à la merci de leurs passions ou de leurs caprices, aussi long-temps au moins qu'il le faut pour apprendre leur langue et s'en faire entendre.

Si c'est par enthousiasme de religion, quel plus terrible ressort peut-on imaginer que celui-là ? Si c'est par respect pour un vœu d'obéissance à des supérieurs qui vous disent : Va, et auxquels on ne saurait sans parjure et sans apostasie demander raison de leurs ordres ; que ne peuvent point, soit pour servir, soit pour nuire, des maîtres hypocrites ou ambitieux qui commandent si despotiquement et qui sont si aveuglément obéis ? Si c'est par un sentiment profond de commisération pour une portion de l'espèce humaine, que l'on s'est proposé d'arracher à l'ignorance, à la stupidité et à la misère, je ne connais pas une vertu plus héroïque. Quant à la constance avec laquelle ces hommes rares persévèrent dans une carrière aussi

rebutante, j'aurais pensé qu'à force de vivre avec des sauvages, ils le devenaient eux-mêmes; et je me serais trompé dans ma conjecture. C'est de toutes les vanités humaines la plus louable qui les soutient.

« Mon ami, » me disait un vieux missionnaire qui avait vécu trente ans au milieu des forêts, qui était tombé dans un profond ennui depuis qu'il était rentré dans son pays, et qui soupirait sans cesse après ses chers sauvages ; « mon ami, » vous ne savez pas ce que c'est que d'être le roi, » presque le dieu d'une multitude d'hommes qui » vous doivent le peu de bonheur dont ils jouissent, » et dont l'occupation assidue est de vous en té- » moigner leur reconnaissance. Ils ont parcouru » des forêts immenses ; ils reviennent tombant de » lassitude et d'inanition ; ils n'ont tué qu'une » pièce de gibier, et pour qui croyez-vous qu'ils » l'aient réservée? C'est pour le PÈRE; car c'est ainsi » qu'ils nous appellent; et en effet ce sont nos en- » fans. Notre présence suspend leurs querelles. Un » souverain ne dort pas plus sûrement au milieu » de ses gardes que nous au milieu de nos sau- » vages. C'est à côté d'eux que je veux aller finir » mes jours. »

Avec cet esprit, les jésuites avaient surmonté sur l'Amazone des obstacles qui paraissaient invincibles. Leur mission, commencée en 1637, réunissait en 1766 dix mille habitans distribués en trente-six bourgades, dont douze étaient si-

tuées sur le Napo et vingt-quatre sur l'Amazone. Elles étaient éloignées les unes des autres, de deux, de cinq, de dix, de quinze, quelquefois de vingt journées. La plupart comptaient des individus d'un grand nombre de nations, tous opiniâtrément attachés à leur idiome, à leurs mœurs, à leurs coutumes, et qu'on n'accoutumait jamais à se regarder comme membres d'une même société. Les efforts qu'on faisait pour donner de l'extension à cet établissement n'étaient point heureux et ne pouvaient l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, et leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont faibles; et l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, et les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, et il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture; ils se plaisent à la pêche et à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entièrement submergé, il y a peu de positions commodes pour des établissemens; ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourrait travailler à incorporer, sont trop isolées, la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, et si peu nombreuses qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les jésuites espagnols avaient rassemblés et qu'ils gouvernaient, c'étaient ceux qui avaient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille, que la nature libérale leur présente, et qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes et couverte de feuilles de palmier; peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs et des flèches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac et un canot: voilà tout leur bien; c'est jusque-là qu'on est parvenu à étendre leurs désirs. Ils sont si contens de ce qu'ils possèdent, qu'ils ne souhaitent rien de plus; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, et meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, et il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas: le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui

n'offrait ni métaux, ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité; mais les sauvages voisins viennent de temps en temps s'y mêler.

Tandis que des missionnaires établissaient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendaient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas, la dernière peuplade dépendante de l'Espagne, on trouve Saint-Paul, la première des nombreuses bourgades formées, à des distances immenses, par les Portugais, sur le fleuve principal et sur les rivières qui s'y jettent.

Si les Maynas avaient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendraient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordelière, qu'ils ne le seraient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement aurait peut-être des suites plus heureuses. Il ne serait pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne et le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entièrement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo et par l'Amazone, s'élèveraient à un degré de prospérité où, sans ce concours, elles ne sauraient atteindre.

Les métropoles tireraient, avec le temps, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'Ancien-Monde dans le nouveau, et que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrières éternelles entre des familles et des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider et de concourir au bien universel. La haine et la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent; elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature et l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés! Ce dernier paraît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Il faut désespérer plus que jamais d'établir, dans ces contrées, quelque confiance entre les deux nations européennes qui les partagent. Depuis long-temps on soupçonnait que l'Amazone et l'Orénoque communiquaient ensemble par la rivière Noire, où la cour de Lisbonne a plusieurs établissemens. La démonstration de ce phénomène si contesté fut acquise, en 1744, par quelques bateaux portugais, qui, partis d'un fleuve, se trouvèrent sur l'autre : voilà une nouvelle source de jalousie que les deux ministères

auraient bien dû tarir, lorsqu'ils se sont occupés à terminer les différends qui avaient trop souvent ensanglanté la rivière de la Plata.

XII. Les Portugais veulent s'établir sur la rivière de la Plata. Leurs démêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les deux puissances.

Les Portugais, qui s'étaient montrés peu de temps après les Espagnols sur ce grand fleuve, ne tardèrent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent, qu'ils le remontèrent jusqu'à la hauteur de Buénos-Aires, et qu'ils prirent possession de sa rive septentrionale : cet acte n'avait eu aucune suite, lorsque la cour de Lisbonne ordonna, en 1680, la formation de la colonie du Saint-Sacrement, précisément à l'extrémité du territoire qu'elle croyait lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Espagnols, qui détruisirent, sans beaucoup d'efforts, ces murs tout-à-fait naissans.

De vives contestations s'élèvent aussitôt entre les deux puissances : l'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les papes ; le Portugal ne nie pas cette vérité astronomique; mais il soutient que cet ordre de choses a été annulé par des arrangemens postérieurs, et d'une manière plus particulière par celui de 1668, qui a terminé les hostilités et réglé le sort des deux nations. Après bien des débats, on arrête, en 1681, que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé, mais que l'habitant de Buénos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

La guerre, qui divisa les deux couronnes au commencement du siècle, rompit cette convention provisionnelle, et les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht : ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avaient eu, puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença, entre l'établissement portugais du Saint-Sacrement et l'établissement espagnol de Buénos-Aires, un commerce interlope très-considérable, auquel toutes les parties du Brésil, toutes les parties du Pérou, quelques négocians même des deux métropoles, prenaient plus ou moins de part.

La cour de Madrid ne tarda pas à s'apercevoir que ses trésors du Nouveau-Monde étaient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal, elle n'imagina pas de plus sûr moyen que de resserrer, le plus qu'il serait possible, l'entrepôt de tant de liaisons frauduleuses. Ses ministres soutinrent que les dépendances de la place portugaise ne devaient pas s'étendre plus loin que la portée du canon ; et ils firent occuper par des troupeaux et des bergeries, par les bourgades de Maldonado et de Montevideo, par tous les moyens connus, la côte septentrionale de la Plata, depuis l'embouchure de ce grand fleuve jusqu'à l'établissement qui leur causait de si vives inquiétudes.

Ces entreprises imprévues ranimèrent d'éter-

nelles animosités, que les liaisons de commerce avaient un peu suspendues. Ces peuples limitrophes se firent une guerre sourde. On se croyait à la veille d'une rupture ouverte, lorsqu'une convention, de 1750, parut devoir terminer les différends des deux monarchies. Le Portugal y échangeait la colonie du Saint-Sacrement et son territoire, contre sept des missions anciennement formées sur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agissait de procurer l'exécution de ce traité en Amérique, et la chose n'était pas aisée. Les jésuites, qui, dès leur naissance, s'étaient ouvert une route secrète à la domination, pouvaient contrarier le démembrement d'un empire, fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt, ils devaient se croire chargés de la félicité d'un peuple docile qui, en se jetant dans leur sein, s'était reposé sur eux du soin de sa destinée. D'ailleurs, les Guaranis n'avaient pas été subjugués. En se soumettant à l'Espagne, avaient-ils donné à cette couronne le droit de les aliéner? Sans avoir médité sur les droits imprescriptibles des nations, ils pouvaient penser que c'était à eux seuls de décider de ce qui convenait à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connaissait pour le joug portugais était également capable d'égarer et d'éclairer leur simplicité. Une situation si critique exigeait les plus grandes précautions; on les prit.

Les forces que les deux puissances avaient fait partir d'Europe et celles qu'on put rassembler dans le Nouveau-Monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageait : cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçait. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades, ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors les avaient menées au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté ; mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devait être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi et à lui couper les subsistances qu'il était obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis osèrent l'attendre en rase campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes : ce grand échec déconcerta leurs mesures; leur courage parut mollir; et ils abandonnèrent leur territoire au vainqueur sans faire les efforts qu'annonçaient leurs premières résolutions, et que peut-être comportaient leurs forces.

Après cet événement, les Espagnols voulurent entrer en possession de la colonie du Saint-Sacrement. On refusa de la leur remettre, par la raison que les habitans de l'Uruguay n'étaient que dispersés, et que jusqu'à ce que le ministère de Madrid les eût fixés dans quelqu'un de ses domaines, ils seraient toujours disposés à recouvrer

un territoire qu'ils avaient quitté à regret : ces difficultés, bonnes ou mauvaises, empêchèrent que l'accord ne fût terminé ; les deux cours l'anéantirent même en 1761, et tout retomba dans la première confusion.

Depuis, ces déserts ont été ensanglantés presque sans interruption, tantôt par des hostilités simplement tolérées, et tantôt par des guerres publiques. Privé du secours de l'Angleterre, le Portugal s'est vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier octobre 1777 et du 11 mars 1778, l'ont dépouillé, sans retour, de la colonie du Saint-Sacrement ; mais ils lui ont restitué le territoire de la rivière de Saint-Pierre, qui lui avait été enlevé sous le prétexte, si souvent allégué, de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets et entreprenans désolaient la Plata et l'Amazone, des citoyens paisibles et laborieux multipliaient, sur les côtes du Brésil, des productions importantes qu'ils livraient à leur métropole, qui, de son côté, fournissait à tous leurs besoins.

XIII. Le Portugal avait fondé ses liaisons avec le Brésil sur une mauvaise base. On lui substitua le monopole, plus destructeur encore.

Ces échanges se faisaient par la voie d'une flotte qui partait tous les ans de Lisbonne et de Porto, dans le mois de mars. Les bâtimens qui la formaient se séparaient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective ; mais ils se réunissaient tous à Bahia, pour regagner les rades de Portugal, dans les mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante, sous

l'escorte des vaisseaux de guerre qui les avaient convoyés à leur départ.

Un ordre de choses si opposé aux maximes généralement reçues, blessait les bons spéculateurs : ils auraient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs navires, dans la saison qu'ils auraient jugée la plus convenable à leurs intérêts. Ce système aurait fait baisser le prix du fret, multiplié les expéditions, accru les forces maritimes, encouragé toutes les cultures. Les liaisons entre la métropole et la colonie, devenues plus vives, auraient répandu des lumières et donné au gouvernement plus de facilité pour diriger l'influence de sa protection et de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations : elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi des vaisseaux qui auraient navigué séparément; par l'habitude, qui prend plus d'empire encore sur les gouvernemens que sur les citoyens; par les insinuations de quelques hommes puissans, dont la révolution aurait contrarié les intérêts; par cent préjugés, tous hors d'état de soutenir la discussion la moins sévère.

C'est sur cette mauvaise base que portaient les rapports des possessions portugaises de l'ancien et du Nouveau-Monde, lorsque la découverte des mines d'or et de diamans fixa sur le Brésil, dès

le commencement du siècle, les yeux de toutes les nations. On pensa généralement que ces richesses, ajoutées à celles d'un autre genre que donnait la colonie, en feraient un des plus beaux établissemens du globe. L'Europe n'était pas encore entièrement détrompée, lorsqu'elle apprit avec surprise que la plus importante partie de cette région venait d'être mise sous le joug du monopole.

Le Portugal avait fait, sans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en Afrique et dans les deux Indes. Ce fut l'ouvrage de quelques associations que formaient passagèrement entre eux les rois, les nobles, les négocians, et qui expédiaient des flottes plus ou moins considérables pour ces trois parties du monde. On ne se serait pas attendu qu'un peuple qui, dans des temps de barbarie, avait saisi les avantages inestimables de la concurrence, finirait par adopter, dans un siècle de lumière, un système destructeur, qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique tous les principes du mouvement et de la vie, ne laisse dans tout le reste que l'inertie et la mort.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repoussant, pour ainsi dire, ses habitans d'un sein déchiré, ne leur laissait d'asile et de salut que sur la mer ou dans le Nouveau-Monde. Les terribles secousses qui avaient renversé cette superbe capitale, se renouvelaient encore; les feux qui l'avaient réduite en cendres

étaient à peine éteints, lorsqu'on vit établir une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger, au Brésil, et même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du nord et sur tout de l'Angleterre. Cette société a un fonds de trois millions, divisé en douze cents actions de 2500 liv. chacune. Elle prête aux propriétaires des vignes jusqu'à la moitié du prix de la vendange qu'ils sont autorisés à faire et qu'ils ne peuvent jamais excéder, quelque favorable que soit l'année. On leur paye le meilleur vin à raison de 156 liv. 5 sous le tonneau ; mais ils ne reçoivent que 125 liv. pour ceux d'une qualité inférieure. Quelque grande que soit la disette, quelque considérable que soit le débit, le cultivateur ne peut espérer qu'une augmentation de 31 livres 5 sous par tonneau : et le tonneau est de deux cent vingt pots. Porto, devenue par sa population, par ses richesses et par son activité, la première ville du royaume, depuis que Lisbonne avait comme disparu ; Porto crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association. La province entre Duro et Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, et la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cents citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux

publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confiscations odieuses.

Le 6 juin 1755 fut formée, pour le grand Para et pour le Maragnan, une compagnie exclusive qui eut un capital de 3,000,000 liv., divisé en douze cents actions. Quatre ans après, la province de Fernambuc fut mise sous un joug pareil, avec cette différence, que cet autre monopole eut un fonds de 3,500,000 livres, qu'on partagea en trois mille quatre cents parties. Les deux sociétés furent autorisées à gagner sur les comestibles quinze pour cent, tous frais faits, et à vendre leurs marchandises quarante-cinq pour cent de plus qu'elles n'auraient coûté à Lisbonne même. On leur laissait la liberté de payer aussi peu qu'elles le voudraient les denrées des régions soumises à leur tyrannie. Des faveurs si extraordinaires devaient durer vingt ans, et pouvaient être renouvelées au grand détriment de la colonie.

XIV. Gouvernement civil, militaire et religieux établi dans le Brésil.

Le Brésil est actuellement divisé en neuf provinces, toutes conduites par un commandant particulier. Quoique ces différens chefs soient tenus de se conformer aux règlemens généraux que le vice-roi juge à propos de faire, ils sont comme indépendans de son autorité, parce qu'ils reçoivent directement leurs ordres de Lisbonne, et qu'eux-mêmes y rendent compte des affaires de leur département. On ne les nomme que pour trois ans; mais leur mission a communément plus de durée. La loi leur défend de se marier dans la

contrée soumise à leur juridiction, de s'intéresser dans aucune branche de commerce, d'accepter le moindre présent, de recevoir des émolumens pour les fonctions de leur charge; et cette loi est assez rigoureusement observée depuis quelques années. Aussi rien n'est-il plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite ou même commencée dans ces postes du Nouveau-Monde. Celui qui les quitte volontairement doit, comme celui qui est révoqué, compte de sa conduite à des commissaires choisis par la métropole; et les citoyens de tous les ordres sont indistinctement admis à former des accusations contre lui. S'il meurt dans sa place, l'évêque, l'officier militaire le plus avancé, et le premier magistrat prennent conjointement les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur.

La jurisprudence du Brésil est absolument la même que celle du Portugal. Chaque district a son juge, dont on peut appeler aux tribunaux supérieurs de Bahia et de Rio-Janeiro, à ceux même de Lisbonne, s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para et le Maragnan qui ne soient soumis à aucune des deux juridictions, et dont les procès soient portés en seconde instance à la métropole. Une route un peu différente est suivie dans les causes criminelles : le juge de chaque canton punit sans appel les fautes légères; les forfaits ressortissent du gouverneur, aidé de quelques assesseurs que la loi lui nomme.

Un tribunal particulier doit, dans chaque pro-

vince, recueillir les successions qui tombent à des héritiers fixés au-delà des mers. Il retient cinq pour cent pour ses honoraires, et fait passer le reste en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette institution, d'ailleurs judicieuse, c'est que les créanciers du Brésil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le commandant et quatre magistrats administrent les finances de chaque province. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor royal de la métropole, et y est discuté très-sévèrement.

Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu considérable, qui n'ait une assemblée municipale : elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont confiés, et régler, sous l'inspection du commandant, les légères taxes dont elle a besoin. On lui a accordé plusieurs priviléges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du trône le chef de la colonie.

Le militaire est réglé au Brésil sur le même pied qu'en Portugal et dans le reste de l'Europe. Les troupes sont à la disposition de chaque gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, jusqu'à celle de capitaine exclusivement : il a la même autorité sur les milices, composées de tous les citoyens qui ne sont pas *fidalgos*, c'est-à-dire, de la haute noblesse, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Hors les cas d'un besoin extrême, ces corps, qui doivent tous avoir

un uniforme et le payer eux-mêmes, ne sont pas assemblés dans l'intérieur des terres; mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio-Janeiro, on les exerce un mois chaque année, et c'est alors le fisc qui les nourrit. Les nègres et les mulâtres ont des drapeaux particuliers, et les Indiens combattent avec les blancs. Au temps où nous écrivons, la colonie compte quinze mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, et vingt-un mille huit cent cinquante hommes de milice.

Quoique le roi, comme grand maître de l'ordre du Christ, jouisse seul au Brésil des dîmes ecclésiastiques; quoique le produit de la croisade soit tout entier versé dans ses coffres, on a vu se former successivement, dans cette vaste partie du Nouveau-Monde, six évêchés qui reconnaissent pour leur métropole l'archevêché de Bahia, fondé en 1552. Les heureux prélats, presque tous européens, qui remplissent ces siéges honorables, vivent très-commodément avec les émolumens attachés aux fonctions de leur ministère, et avec une pension, depuis douze mille cinq cents jusqu'à trente mille livres, que le fisc leur donne.

Parmi les pasteurs subalternes, il n'y a que les missionnaires fixés dans les bourgades indiennes qui soient payés par le gouvernement; mais les autres trouvent des ressources suffisantes dans les peuples superstitieux qu'ils sont chargés d'édifier, d'instruire et de consoler. Outre un tribut

annuel que chaque famille doit à son curé, il lui faut quarante sous pour chaque naissance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La loi qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres, et à rien pour les indigens, est rarement respectée. L'avidité des prêtres s'est même portée jusqu'à doubler ce honteux salaire dans la région des mines.

On tolère quelques asiles pour des vieilles filles à Bahia et à Rio-Janeiro ; mais jamais il ne fut permis, dans le Brésil, de fonder aucun couvent pour des religieuses. Les moines ont trouvé plus de facilité : il existe vingt-deux maisons de différens ordres, dont les deux plus riches sont occupées par des bénédictins aussi libertins qu'oisifs. Aucun de ces funestes établissemens n'est placé dans le pays de l'or. Les jésuites avaient profité de l'influence qu'ils avaient dans le gouvernement pour se soustraire à la loi qui en interdisait le séjour à tous les réguliers. Depuis leur expulsion, aucun institut ne s'est trouvé assez puissant pour arracher une faveur si signalée.

Sans avoir proprement l'inquisition, le Brésil n'est pas à l'abri des attentats de cette invention féroce. Les ecclésiastiques de la colonie que ce tribunal choisit pour ses agens, se nourrissent tous de ses maximes sanguinaires : leur fanatisme s'est quelquefois porté à des excès incroyables ; l'accusation de judaïsme est celle qui provoque le plus souvent leur impitoyable sévérité. Les

fureurs en ce genre furent poussées si loin depuis 1702 jusqu'en 1718, que tous les esprits se remplirent de terreur, et que la plupart des cultures restèrent négligées.

Dans le Brésil, il n'y a point d'ordonnance particulière pour les esclaves, et ils devraient être jugés par la loi commune. Comme leur maître est obligé de les nourrir, et que l'usage s'est assez généralement établi de leur abandonner un petit terrain qu'ils peuvent cultiver à leur profit les fètes et les dimanches, ceux d'entre eux qui sont sages et laborieux se trouvent en état, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté : rarement leur est-elle refusée ; ils peuvent même l'exiger au prix fixé par les règlemens, lorsqu'on les opprime. C'est vraisemblablement pour cette raison que, malgré de grandes facilités pour l'évasion, il n'y a guère de nègres fugitifs dans ce vaste continent. Le peu qu'on en voit, dans le pays des mines seulement, s'occupe au loin et paisiblement du soin de faire naître les productions nécessaires à leur subsistance.

Ceux des noirs qui ont brisé leurs chaînes, jouissent du droit de cité comme les mulâtres ; mais les uns et les autres sont exclus du sacerdoce et des charges municipales ; au service même, ils ne peuvent être officiers que dans leurs propres bataillons. Rarement les blancs donnent-ils leur nom aux femmes de cette couleur : la plupart se contentent de former avec

elles des liaisons illégales. Ce commerce, que les mœurs autorisent, ne diffère guère du mariage dans une région où tout homme dispose de sa fortune au gré de ses caprices et de ses passions.

XV. Quel a été, quel est au Brésil, le sort des Indiens soumis au Portugal.

L'état des Indiens n'a pas été toujours le même : dans l'origine, on se saisissait d'eux ; on les vendait dans les marchés ; on les faisait travailler comme esclaves dans les plantations.

Sébastien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Brésiliens que ceux qui auraient été faits prisonniers dans une guerre juste ; mais cette loi n'eut aucune suite, parce que les Portugais auraient cru s'avilir en remuant les terres, et qu'on n'avait encore demandé que très-peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'édit de Philippe II qui, en 1595, confirma les dispositions de Sébastien, qui même réduisait à dix ans la servitude de ceux que ce prince avait permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux exécuté.

Deux règlemens de 1605 et de 1609 déclarèrent de nouveau les Indiens, tous les Indiens sans exception, parfaitement libres. Philippe III, instruit qu'on se jouait de ses ordres, porta, en 1611, une troisième loi qui décernait des peines graves contre les infracteurs; mais, à cette époque, la colonie était encore sous un gouvernement municipal ; la plupart de ses administrateurs étaient nés en Amérique même ; de sorte que les nouvelles dispositions ne furent

guère plus respectées que ne l'avaient été les anciennes.

Cependant les missionnaires s'élevaient tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimait leurs néophytes. La nouvelle cour de Lisbonne céda, en 1647, à leurs pressantes sollicitations, et renouvela très-formellement la défense de retenir aucun Brésilien dans la servitude. L'esprit d'indépendance qui se manifesta d'une extrémité de la colonie à l'autre, fit sentir à une domination mal affermie qu'il ne lui était pas permis de vouloir tout ce qui était juste ; et elle modifia ses ordres huit ans après, en permettant l'esclavage des individus nés d'une mère négresse et d'un père indien.

Alors les Hollandais venaient d'être chassés de cette partie du Nouveau-Monde ; les liaisons avec les côtes d'Afrique, qui avaient été interrompues par les guerres sanglantes qu'il avait fallu soutenir contre ces républicains, reprirent leur cours ; les nègres se multiplièrent dans le Brésil ; leur service dégoûta des naturels du pays, plus faibles et moins laborieux ; on ne remplaça pas ceux qui périssaient ; et ce genre de servitude tomba peu à peu partout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan et sur l'Amazone, où l'on n'avait pas encore établi de riches cultures, et où les Portugais n'étaient pas en état d'acheter des esclaves. Les lois portées en 1680, 1713 et 1741, pour extirper ce reste de barbarie, furent impuis-

santes : ce ne fut qu'en 1755 que tous les Brésiliens furent réellement libres.

Le gouvernement les déclara citoyens, à cette époque : ils durent jouir de ce titre de la même manière que les conquérans ; la même carrière fut ouverte à leurs talens, et ils purent aspirer aux mêmes honneurs. Un événement si propre à attendrir les cœurs sensibles fut à peine remarqué. On s'occupe de plaisir, de fortune, de guerre, de politique ; une révolution favorable à l'humanité échappe presque généralement, même au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumières, de philosophie. On parle du bonheur des nations ; on ne le voit pas, on ne le sent pas.

On fronde avec amertume les fausses opérations du gouvernement; et lorsqu'il lui arrive, par hasard, d'en faire une bonne, on garde le silence. Peuples, dites-moi, est-ce donc la reconnaissance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur? Cette espèce d'ingratitude est-elle bien propre à les attacher à leurs pénibles devoirs? Est-ce ainsi que vous les engagerez à les remplir avec distinction? Si vous voulez qu'ils soient attentifs au murmure de votre mécontentement lorsqu'ils vous vexent, que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat lorsque vous en êtes soulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt, illuminez vos maisons, sortez en tumulte, remplissez vos temples

et vos rues ; allumez des bûchers, chantez et dansez à l'entour; prononcez avec allégresse, bénissez le nom de votre bienfaiteur. Quel est celui d'entre les administrateurs de l'empire, qui ne soit flatté de cet hommage? Quel est celui qui se résoudra, soit à sortir de place, soit à mourir, sans l'avoir reçu? Quel est celui qui ne désirera pas d'augmenter le nombre de ces espèces de triomphes ? Quel est celui dont les petits-fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil : Son aïeul fit allumer quatre fois, cinq fois les feux pendant la durée de son administration? Quel est celui qui n'ambitionnera pas de laisser à ses descendans cette sorte d'illustration? Quel est celui sur le marbre funéraire duquel on oserait annoncer le poste qu'il occupa pendant sa vie, sans faire mention des fêtes publiques que vous célébrâtes en son honneur? Cette réticence transformerait l'inscription en une satire. Peuples, vous êtes également vils et dans la misère et dans la félicité ; vous ne savez ni vous plaindre ni vous réjouir.

Quelques esprits plus attentifs aux scènes intéressantes qu'offre de loin en loin le globe, augurèrent bien du nouveau système. Ils se flattèrent que les Indiens s'attacheraient à la culture et en multiplieraient les productions ; que leur travail les mettrait en état de se procurer des commodités sans nombre, dont ils n'avaient pas joui ; que le spectacle de leur bonheur dégoûte-

rait les sauvages de leurs forêts, et les fixerait à un genre de vie plus paisible; qu'une confiance entière s'établirait insensiblement entre les Américains, les Européens, et qu'avec le temps ils ne formeraient qu'un peuple; que la cour de Lisbonne aurait la sagesse de ne pas troubler par des partialités une harmonie si intéressante, et qu'elle chercherait, par tous les moyens possibles, à faire oublier les maux qu'elle avait faits au nouvel hémisphère.

Mais combien les réalités sont éloignées de ces douces espérances! Dans les provinces de Fernambuc, de Bahia, de Rio-Janeiro, de Minas Geraes, les Brésiliens sont restés mêlés avec les Portugais, avec les nègres, et n'ont pas changé de caractère, parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer; parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur paresse naturelle; parce qu'on ne leur a pas distribué des terres; parce qu'on ne leur a pas fait les avances qui auraient pu exciter leur émulation.

A Para, à Maragnan, à Matto-Grosso, à Goyas et à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-sept bourgades : chacune est présidée par un blanc; c'est lui qui règle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend et achète pour la communauté, qui punit et qui récompense; c'est lui qui livre aux agens du fisc le dixième des productions territoriales; c'est lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller remplir les

corvées dont on les accable ; un chef, revêtu d'une grande autorité, surveille les opérations des préposés subalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaisons ont partagé les esprits. Un écrivain qui n'est jamais sorti de l'Europe, serait regardé comme bien hardi, s'il osait prononcer entre deux partis qu'une expérience de trois siècles n'a pu réunir ; mais qu'il me soit permis au moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Brésil, m'a répété cent fois que les Indiens qu'on laisse maîtres de leurs actions dans la colonie portugaise, sont fort supérieurs en intelligence et en industrie à ceux qui sont tenus dans une tutelle perpétuelle.

XVI.
État du gouvernement de Para.

Le gouvernement de Para est le plus septentrional de tous : il comprend la partie de la Guiane qui appartient au Portugal ; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madeire et du Mamoré ; et à l'est tout l'espace qui s'étend jusqu'à la rivière des Tocantins : c'est la contrée la plus stérile et la moins saine de ces régions.

Dans la Guiane, on ne peut demander des productions qu'à la rivière Noire, dont les bords élevés seraient très-propres à toutes les denrées qui enrichissent les meilleures colonies de l'Amérique ; mais le pays n'est habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe presque uniquement, et qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie.

Cette rivière reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent que des raisons de politique ont sans doute empêché d'exploiter.

Du côté du nord, les rives de l'Amazone sont presque généralement noyées : le peu de terrain sec qu'on y rencontre, est continuellement dévoré par des insectes de toutes les espèces.

Quoique le sud de l'Amazone soit marécageux par intervalles, le sol y est communément plus solide et moins infesté de reptiles. Les grandes et nombreuses rivières qui s'y jettent, offrent de meilleures ressources encore pour les cultures, sans qu'il s'y en soit établi aucune.

Les navigateurs portugais n'étaient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha et ceux qui le suivirent y firent presque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jeta sur ses rives les fondemens d'une ville qui reçut le nom de Belem. Le gouvernement donna, en 1663, à Bento Maciel Parente, le territoire de Macapa, et plus tard l'île de Joannes à Macedo ; mais ces deux concessions furent depuis réunies à la couronne, la première par l'extinction de la famille qui l'avait obtenue, et la seconde par des échanges.

Pendant long-temps, les Portugais se bornèrent à faire des courses, plus ou moins prodigieuses, pour enlever quelques Brésiliens : c'étaient des sauvages inquiets et hardis qui cherchaient à asservir d'autres sauvages moins forts et moins

courageux. Ces fatigues meurtrières, ces cruautés inutiles duraient depuis un siècle, lorsque des missionnaires entreprirent de civiliser les Indiens errans : ils en ont réuni un assez grand nombre dans soixante-dix-huit bourgades, mais sans pouvoir les fixer entièrement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oisive et sédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure et leur famille, pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec très-peu de travail ils pourraient obtenir près de leurs foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courses destructives et renouvelées chaque année donnent de cacao sauvage, de vanille, d'écaille de tortue, de crâbe, de salsepareille, d'huile de coupau, de laine végétale, est porté à Belem, chef-lieu du gouvernement.

Cette ville, bâtie à vingt lieues de l'Océan et sur un terrain qui s'élève treize pieds au-dessus du niveau de la mer, ne fut long-temps que l'entrepôt des sauvages richesses qu'on y portait de l'intérieur des terres. Des noirs qu'elle s'est enfin procurés, ont fait croître à son voisinage un peu de coton qui est fabriqué dans le pays même, quelques cannes à sucre dont le mauvais produit est converti en eau-de-vie. Ils ont cultivé pour l'exportation, du café, du riz et du cacao. La vente des troupeaux qui paissaient dans l'île de Marajo fut long-temps une de ses ressources : à

peine y reste-t-il maintenant assez de bœufs pour sa propre consommation.

Avant 1755, cet établissement voyait arriver tous les ans de la métropole treize à quatorze navires. Depuis qu'un ministère trompé ou corrompu l'a asservi au monopole, il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens : la valeur de ce qu'ils exportent s'élève rarement au-dessus de 600,000 liv. Ce faible produit n'est que peu grossi par les bois de construction que le gouvernement fait acheter et emporter par ses vaisseaux.

La population de la colonie est de quatre mille cent vingt-huit blancs, de neuf mille neuf cent dix-neuf noirs esclaves ou mulâtres libres, et de trente-quatre mille huit cent quarante-quatre Indiens.

Cette contrée qui, en 1778, a été débarrassée des entraves inséparables d'un privilége exclusif, mettra sans doute à profit sa liberté. Le port de Belem, appelé Para, nom qu'on donne aussi quelquefois à la ville, n'oppose pas au succès d'aussi grands obstacles qu'on le croit communément : l'approche en est, à la vérité, difficile; des courans, en sens contraires, occasionés par une multitude de petites îles, rendent la marche des bâtimens incertaine et lente; mais, arrivés à la rade, ils mouillent dans un fond de vase, sur quatre, cinq et six brasses d'eau; cependant le canal qui y conduit diminue tous les jours de profondeur; dans peu, il ne sera plus praticable

si, comme il faut le croire, les eaux continuent à y déposer autant de terre qu'elles y en ont entraîné depuis un siècle.

XVII. État du gouvernement de Maragnan.

Le Maragnan est séparé, au nord, du Para, par la rivière des Tocantins; au sud, du Goyaz, par la Cordelière appelée Guacuragua; au levant, du Fernambuc, par les montagnes Ypiapaba.

Cette province vit pour la première fois les Portugais en 1535, et ce fut une tempête qui les y jeta; mais ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les Français s'en emparèrent en 1612, pour en être chassés trois ans après. Elle resta sous le joug hollandais depuis 1641 jusqu'en 1644. A cette époque, les premiers usurpateurs rentrèrent dans leur possession, pour ne la plus perdre.

Le soin de ramasser, sur les côtes, de l'ambre gris, qui amusait les sauvages, occupa les premiers Européens; cette faible ressource ne tarda pas à manquer, et elle ne fut pas remplacée comme elle devait l'être. L'établissement a langui long-temps, et l'on ne s'est aperçu que tard que le coton qui croissait sur ce territoire était le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès; et depuis quelques années, on lui a associé celle du riz, quoiqu'il soit inférieur au riz du Levant, à celui même de l'Amérique septentrionale. Le climat s'est absolument refusé aux tentatives qu'on a faites pour y naturaliser la soie; mais le projet d'enrichir son territoire de l'indigo paraît devoir être heureux.

Déjà l'on y recueille le plus beau rocou du Brésil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie est l'île de Saint-Louis, longue de sept lieues, large de quatre, et séparée de la terre ferme par une très-petite rivière seulement : on y voit une ville du même nom, où se font toutes les opérations du commerce, quoique la rade en soit mauvaise. Il y a quelques cultures, mais les plus considérables sont dans le continent, sur les rivières d'Ytapicorié, de Mony, d'Iquara, de Pindaré et de Meary.

Sur les derrières de la province, et dans le même gouvernement, est le pays de Pauchy, où les Paulistes pénétrèrent les premiers en 1571 : ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il fut subjugué, et il ne l'est pas encore entièrement du côté de l'est. C'est un terrain inégal et sablonneux quoique excessivement élevé ; des peuples pasteurs l'habitent. Sur ce sol, couvert de salpêtre, ils élèvent un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes, qui trouvent un débit assez avantageux dans les contrées limitrophes ; mais le mouton y dégénère, comme dans le reste du Brésil, excepté dans le Coritibe. Malheureusement des sécheresses trop ordinaires, et des chaleurs excessives, font souvent périr les troupeaux entiers, lorsqu'on n'a pas l'attention de les conduire à temps dans des pâturages éloignés.

Les mines de soufre, d'alun, de couperose,

de fer, de plomb, d'antimoine, sont communes et peu profondes dans ces montagnes ; et cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut, à la vérité, permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent, qui avait été découverte trois ou quatre ans auparavant ; mais la cour revint sur ses pas peu de temps après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cent quatre-vingt-treize blancs, dix-sept mille huit cent quarante-quatre noirs ou mulâtres libres et esclaves, trente-huit mille neuf cent trente-sept Indiens épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population : leur valeur n'était guère que de six à sept cent mille francs ; mais sorties des liens du monopole, elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

XVIII. État du gouvernement de Fernambuc.

La province qui suit celle de Maragnan, et qui porte le nom de Fernambuc, a été formée de quatre propriétés particulières.

Le Fernambuc propre, donné en 1527 à Édouard Coelho, fut réuni, comme conquête, à la couronne, après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandais.

L'historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraïba ; mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transportèrent en 1560, et furent asservis en 1597, par les Français, qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III

fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nèves.

Emmanuel Jordan se fit céder, en 1654, la propriété de Rio-Grande, canton entièrement négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif, à l'entrée du port, fit rentrer dans les mains du gouvernement des terres que quelques particuliers ne tardèrent pas à exploiter.

On ignore à qui et en quel temps Tamaraca avait été accordé; mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la maison de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement est actuellement enveloppé par la rivière Saint-François et par divers rameaux des Cordelières : ses côtes offrent un peu de coton ; aucune contrée de ces régions n'offre autant et d'aussi bon sucre que ses plaines bien arrosées ; ses montagnes sont remplies de bêtes à cornes qui lui fournissent une grande quantité de cuirs ; il fournit seul le bois du Brésil.

L'arbre qui le donne n'est pas bien connu des botanistes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le brésillet des Antilles, avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit assurent qu'il est élevé , très-branchu , et couvert d'une écorce brune , chargée d'épines ; ses feuilles sont composées d'une côte commune, qui supporte quatre ou six côtes particulières, garnies de deux rangs de folioles vertes , luisantes et semblables aux

feuilles de buis. Les feuilles, disposées en épis, vers les extrémités des rameaux, sont petites et plus odorantes que celles du muguet : elles ont un calice à cinq divisions, dix étamines et cinq pétales, dont quatre sont jaunes, la cinquième est d'un beau rouge; leur pistil devient une gousse oblongue, aplatie, hérissée de pointes et remplie de quelques semences rouges.

L'aubier de cet arbre est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose, lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour et prend bien le poli ; mais son principal usage est dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terrains les plus arides, les rochers les plus escarpés sont les lieux où il se plaît davantage.

Le commerce de ce bois est en monopole, et c'est pour la maison de la reine. Les premiers entrepreneurs s'étaient obligés d'en recevoir annuellement, dans les magasins du gouvernement où il est déposé à son arrivée du Brésil, trente mille quintaux, à 30 livres le quintal. Des expériences suivies ayant démontré que la consommation de l'Europe ne s'élevait pas à cette quantité, il fallut la réduire à vingt mille quintaux, mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel est le contrat actuel, qui est dans les mains de deux négocians anglais établis en Portugal. Ils donnent 800,000 liv. pour le bois qu'on leur fournit, le vendent dans Lisbonne même un million de livres, font des

frais pour 128,000 livres, et gagnent par conséquent 72,000 livres.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille six cent soixante-cinq blancs, trente-neuf mille cent trente-deux nègres ou mulâtres, et trente-trois mille sept cent vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades suffisantes pour les petits bâtimens : celle du récif, qui sert de port à Olinde, en peut recevoir de plus considérables ; mais ils n'y sont ni commodément, ni en sûreté.

A environ soixante-dix lieues de ses côtes, mais dans sa dépendance, est l'île Fernando de Norohna, découverte en 1502 par Améric Vespuce. Les Portugais, qui s'y établirent dans la suite, ne tardèrent pas à l'abandonner. La cour de Lisbonne soupçonnant, dans la suite, que la compagnie française des Indes orientales avait le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, sept forts très-bien entendus. Ils sont munis d'une artillerie redoutable, et défendus par une garnison de troupes réglées, qui est changée tous les six mois. Il n'y a d'habitans que quelques bannis, un petit nombre de métis, très-pauvres, et les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre soit bonne et profonde, aucune culture n'y a prospéré, parce que les pluies se font attendre trois et quatre ans. Depuis le mois de décembre jusqu'à celui d'avril, tout vit de tortues ; elles disparaissent ensuite, et l'on n'a de ressources que les subsistances envoyées du continent. L'île a deux rades foraines;

où les vaisseaux de tous les rangs sont en sûreté, lorsque les vents de nord et ceux d'ouest ne soufflent pas.

XIX.
État du gouvernement de Bahia.

Le gouvernement de Bahia est terminé au nord par la rivière Saint-François, au sud par la rivière Doce, à l'est par la rivière Preto, une des branches de la rivière Verte. Il est composé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous sont inconnues; de la capitainerie de Itheos, qui cessa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimorès l'eurent détruite; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la couronne après l'extinction de la famille des Tourinho; et du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particulière.

San-Salvador, chef-lieu de cet établissement, le fut long-temps du Brésil entier. On y arrive par la baie de Tous-les-Saints, dont l'ouverture est de deux lieues et demie; chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage; sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites îles remplies de cotonniers, et qui forment une perspective agréable; le fond, qui est resserré et à couvert de toute insulte, forme un port excellent pour les plus nombreuses flottes: il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement

en est d'autant plus riche et plus somptueux, que le luxe des habits est sévèrement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, et qui, depuis 1749, s'observe dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or ou d'argent, et des galons dans le vêtement. La passion pour le faste, que les lois ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles. des chapelets de diamant : riches enseignes d'une religion pauvre. Les métaux, qu'on ne peut porter soi-même, sont prodigués pour la parure des esclaves voués au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulens, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église, couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solennités : personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne

les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs mères, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité; mais si les pères ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infâme métier de courtisanes : c'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, surtout quand, achetées par le sang et par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société, que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances et les douceurs de la vie. L'hypocrisie des uns, la superstition des autres, l'avarice au dedans et le faste au dehors; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les sensations sont promptes et impétueuses; les défiances qui accompagnent la faiblesse; une indolence qui se repose entièrement sur des esclaves du soin des plaisirs et des affaires; tous les vices qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, depuis que l'ignorance n'est plus tout-à-fait la même. Les lumières, dont l'abus corrompt quel-

quefois des peuples vertueux, peuvent, sinon épurer et réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jeter un vernis d'élégance sur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, et le mépris du vice grossier.

Quoique San-Salvador ait cessé d'être la capitale du Brésil, sa province est encore la plus peuplée de la colonie : on y compte trente-neuf mille sept cent quatre-vingt-quatre blancs, quarante-neuf mille six cent quatre-vingt-treize Indiens, soixante-huit mille vingt-quatre nègres. Elle partage avec les autres la culture du sucre, du coton, de quelques autres productions, et a sur elles l'avantage de la baleine et du tabac.

La pêche de la baleine est très-anciennement établie au Brésil : tous les Portugais de l'ancien et du Nouveau-Monde jouissaient originairement du droit naturel de s'y livrer ; mais depuis long-temps elle est sous un privilége exclusif, acheté par une société formée à Lisbonne, et qui fait ses armemens à Bahia. Son produit annuel est actuellement de trois mille cinq cent trente pipes d'huile, qui, au prix de 175 livres la pipe, rendent 617,750 livres ; et de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 livres le quintal, font 313,500 livres : ces deux sommes réunies forment donc un total de 931,250 livres. Les monopoleurs donnent 300,000 livres au gouvernement : leurs dépenses

n'excèdent pas 268,750 livres, et leurs bénéfices s'élèvent à 362,500 livres.

On doit se résoudre à perdre entièrement cette branche d'industrie, ou lui donner sans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entière qui puisse soutenir la concurrence des navigateurs américains, dont l'activité s'est déjà étendue jusqu'à ces mers éloignées et plus loin encore. La cour de Lisbonne devrait même encourager, par tous les moyens connus, la pêche de la baleine dans ses îles du Cap-Vert, et dans les autres îles qu'elle occupe si inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Brésil fournissent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'est devenu un objet important qu'à Bahia : il y réussit dans un espace de quatre-vingt-dix lieues, et plus heureusement qu'ailleurs dans le district de Cachoeira. Cette production enrichissait depuis long-temps la province, lorsque les taxes dont on l'accabla à sa sortie de Portugal, en firent tellement hausser le prix, que les consommateurs s'éloignèrent. Les marchés étrangers en demandaient si peu, qu'en 1773 les envois se réduisaient à vingt-huit mille quintaux. L'année suivante on supprima les droits, qui s'élevaient à 27 livres 12 s. par cent pesant, et cette culture reprit sur-le-champ son activité : le colon reçut alors pour sa denrée 22 livres 16 sous du quintal, au lieu de 12 livres 10 sous qui lui revenaient auparavant.

Il passe annuellement du Brésil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent pesant, lui donnent 180,000 liv.; il en passe cinquante-huit mille cinq cents quintaux en Portugal, qui, à leur entrée, sont vendus 40 liv. le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 livres : les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 livres.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté par tous les spéculateurs; mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fisc un droit de magasinage de 2 s. 6 d. par quintal : c'est de là qu'on tire celui dont le royaume peut se passer pour le livrer aux nations étrangères. Gênes emporte celui de première qualité; l'Espagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la seconde; Hambourg se contente du moins estimé : c'est ce dernier que prennent aussi les Français et les autres navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux négocians qui ont sa confiance; mais la cour de Madrid, qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, est dans l'usage d'avoir un seul agent, auquel il les paie neuf sous la livre.

Le Portugal, Madère et les Açores, où la couronne exerce également le monopole du tabac, n'en consomment annuellement pour fumer, que sept cent quatre mille pesant, qui, à raison

de 5 liv., doivent rendre 3,520,000 liv. Ils n'en consomment en poudre, que cinq cent vingt-huit mille livres, qui, à raison de 7 liv. 10 s. la livre, doivent rendre 3,960,000 liv. : en tout 7,480,000 liv. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matières, les frais de fabrication, les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre, qui se consomme en Afrique et aux grandes Indes, est aussi dans les liens du monopole, mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 liv. des cent cinquante quintaux qu'on en expédie chaque année pour ces régions éloignées; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

XX. État du gouvernement de Rio-Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce, et finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre, et n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit, de Cabofrio et de Paraïba du sud, accordées par le gouvernement à des époques différentes, et rentrées de plusieurs manières au domaine de la couronne.

Les cultures languirent long-temps dans cette vaste et belle province : elles acquièrent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'était;

mais depuis dix ans, les cannes à sucre s'y multiplient, principalement dans les plaines de Guatacazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo, en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaisseaux ont porté une assez grande abondance de café. Les districts du sud de la colonie jusqu'à Rio-Grande, fournissent beaucoup de cuirs, quelques farines et de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze espèces de bois de teinture, qui ne tarderont pas à être coupées, et quatre ou cinq espèces de gomme qui seront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de curuata et de tocun, qui pouvaient servir à faire des voiles et des cordages. Un heureux hasard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeiro un arbuste infiniment plus propre à ces usages, et qui est très-commun. Quelquefois il est blanc, quelquefois jaune et quelquefois violet : la première de ces couleurs est la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte quarante-six mille deux cent soixante-onze blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, cinquante-quatre mille quatre-vingt-onze nègres.

Les richesses que ces hommes libres ou esclaves font naître, sont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province seulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Brésil et le séjour du vice-roi.

C'est un des plus beaux havres que l'on connaisse : étroit à son embouchure, il s'élargit insensiblement; les vaisseaux de toute grandeur y entrent avec facilité, depuis dix heures ou midi jusqu'au soir, poussés par un vent de mer régulier et modéré; il est vaste, sûr et commode; il a un fond excellent de vase, et partout cinq ou six brasses d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit en 1525. Des protestans français, persécutés dans leur patrie et conduits par Villegagnon, y formèrent, en 1555, dans une petite île, un faible établissement. C'étaient quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbre et couvertes d'herbe, à la manière des sauvages du pays. Quelques faibles boulevards qu'on y avait élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emmanuel de Sa, qui jeta sur le continent, dans un sol fertile, sous un beau ciel, au pied de plusieurs montagnes disposées en amphithéatre, les fondemens d'une cité qui est devenue célèbre depuis que des mines considérables ont été découvertes à son voisinage.

C'est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Brésil en Portugal, et le port où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des trésors que doit y verser cette circulation continuelle, il y reste tous les

ans 3,000,000 liv. pour les dépenses du gouvernement, et beaucoup davantage, lorsque le ministère de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Une ville où les affaires sont si considérables et si suivies, a dû s'agrandir, se peupler successivement. La plupart des citoyens occupent des maisons à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique, couvertes d'une assez belle tuile, et ornées d'un balcon entouré d'une jalousie. C'est là que tous les soirs, les femmes ou seules, ou entourées de leurs esclaves, se laissent entrevoir; c'est de là qu'elles jettent des fleurs sur les hommes qu'il leur plaît de distinguer, sur ceux qu'elles veulent inviter à la liaison la plus intime entre les deux sexes. Les rues sont larges, la plupart tirées au cordeau, et terminées par un oratoire, où le peuple chante tous les soirs des cantiques devant un saint magnifiquement vêtu, et enfoncé dans une niche dorée, bien éclairée, et couverte d'une glace des plus transparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voisines, et de l'hôtel des monnaies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples sont tous obscurs, écrasés et surchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Les mœurs sont à Rio-Janeiro ce qu'elles sont à Bahia et dans tous les pays à mines : ce sont les mêmes vols, les mêmes trahisons, les mêmes

vengeances, les mêmes excès de tous les genres, et toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or représentait toutes les richesses, mais on pouvait ajouter le bonheur, le malheur, presque tous les vices, presque toutes les vertus; car quelle est la bonne ou la mauvaise action qu'on ne puisse pas commettre avec de l'or? Est-il donc étonnant qu'il n'est rien qu'on ne fasse pour obtenir un objet de cette importance; qu'il ne devienne, après qu'on l'a obtenu, la source des plus funestes abus, et que ces abus ne se multiplient à proportion du voisinage et de l'abondance de ce précieux et funeste métal?

La position de la place, au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignait assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiraient à sa défense; mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ses richesses, il paraissait raisonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étaient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711, Duguay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace et une capacité qui ajoutèrent beaucoup de gloire à une vie qu'il avait déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les Français avaient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où

la descente est très-praticable. Si l'or pénètre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or et les diamans.

Dans le gouvernement de Rio-Janeiro est Sainte-Catherine, île de neuf lieues de long et de deux de large, qui n'est séparée de la terre ferme que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne soit pas basse, le navigateur ne l'aperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Le printemps y est continuel et le climat très-pur partout, excepté dans le port, où des hauteurs interceptent la circulation de l'air et entretiennent une humidité nuisible.

Vers l'an 1654, la cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho, de la même manière qu'elle avait concédé les autres contrées du Brésil. Ce capitaine fut massacré par un corsaire anglais, et son île ne fut plus que le refuge de quelques vagabonds. Ces aventuriers reconnaissaient vaguement l'autorité du Portugal, mais sans adopter ses idées exclusives. Ils recevaient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui allaient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, et leur livraient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions, pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles et des habits. Avec le mépris de l'or, ils avaient, pour toutes les commodités que la nature ne leur four-

nissait pas, une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume et le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos lois, c'est l'injuste répartition des biens, ce sont les supplices et les fardeaux de la misère, c'est l'insolence et l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles et des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; et pour s'agrandir, fidèle observateur des lois envers lui-même, il violera les droits des nations : tels furent les Romains. Si, faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards et des événemens, il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours dans un état de division, ou avec lui-même ou avec ses voisins : tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture et du commerce, que de pillage, il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être; civilisé par le bonheur et la sécurité d'une vie paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, et fera un échange de la surabondance de ses

productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Ils vivaient librement et paisiblement dans leur île, lorsque, vers l'an 1738, on jugea convenable de leur donner une admininistration, de leur envoyer des troupes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défense ont attiré sur eux, en 1778, les armes de l'Espagne, et ne les ont pas préservés de l'invasion. Depuis que la réconciliation des deux couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille, dont ils espèrent tirer un jour de grands avantages.

XXI. État du gouvernement de Saint-Paul.

La province de Saint-Paul est bornée, au nord, par la rivière de Sapucachy et par des montagnes; au sud, par la rivière de Parnagua et par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygassu; à l'ouest, par le Parana, par Rio-Grande, et par la rivière des Morts; à l'est, par la mer.

C'est à treize lieues de l'Océan qu'est la ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux et au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémisphères. Elle fut bâtie vers 1570, par les malfaiteurs dont le Portugal avait infesté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces scélérats s'aperçurent qu'on voulait les soumettre à quelque police, ils abandonnèrent les rives où le hasard les avait jetés, et se réfugièrent dans un lieu écarté, où les lois ne

pouvaient pas atteindre. Une situation qu'un petit nombre d'hommes pouvait défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvait employer contre eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, et le succès couronna leur ambition. D'autres bandits et les générations qui sortaient de leur liaison avec les femmes du pays, les recrutaient et les multipliaient. L'entrée était, dit-on, sévèrement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il fallait se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étaient assujettis à de rudes épreuves : ceux qui ne soutenaient pas cette espèce de noviciat ou qui pouvaient être soupçonnés de perfidie, étaient massacrés sans miséricorde ; c'était aussi le sort de ceux qui paraissaient avoir du penchant à se retirer.

Tout invitait les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos et dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux ; l'envie de dominer, qui suit de près l'indépendance ; les progrès de la liberté, qui mènent au désir d'un nom : peut-être tous ces motifs réunis leur donnèrent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Brésil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur résistaient étaient mis à mort ; les fers devenaient le partage des lâches, et beaucoup se cachaient dans les antres et dans les forêts pour eviter le

tombeau ou la servitude. Qui pourrait compter les dévastations, les cruautés, les forfaits, dont se rendirent coupables ces hommes atroces? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, se formaient, sous un gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établissemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques, détachées en quelque sorte de la grande, cédèrent peu-à-peu aux insinuations qu'on employa pour les assujettir à une autorité qu'ils n'avaient jamais entièrement méconnue, et, avec le temps, tous les Paulistes furent soumis à la couronne de la même manière que ses autres sujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement: on y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent et de Saint-Amaro, qui en 1553 avaient été données aux deux frères Alphonse et Pierre Lopès de Souza, et dont les deux villes avaient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choses coupe en deux la province de Rio-Janeiro. Il n'est pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, et huit mille neuf cent quatre-vingt-sept nègres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton, et son commerce intérieur se réduit à fournir des farines et des salaisons à Rio-Janeiro. Quelques

expériences prouvent que le lin et le chanvre y réussiraient très-bien; et personne ne doute qu'il ne fût facile et important d'y naturaliser la soie. On y pourrait aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer et d'étain qui se trouvent entre les rivières Thecté et Mogyassu, dans la Cordelière de Paranan-Piacaba, à quatres lieues de Sorocoba.

XXII. État des trois gouvernemens de l'intérieur où sont les mines.

Les six provinces dont on vient de parler, règnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'ouest à l'est depuis le 319e degré de latitude occidentale jusqu'au 334e, et qui occupent, dans le centre du Brésil, le grand plateau d'où sortent toutes les rivières qui vont se jeter dans le Paraguay, dans l'Amazone et dans l'Océan. C'est le terrain le plus élevé de l'Amérique Portugaise : des montagnes, dont la direction est très-variée, le remplissent. On y trouve presque partout de l'or; et de là vient qu'il est appelé le pays des mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens est connu sous le nom de Minas-Geraès. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit blancs, vingt-six mille soixante-quinze Indiens et cent huit mille quatre cent six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa capitale.

Goyas dont le chef-lieu est Villa-Boa, a huit mille neuf cent trente-un blancs, vingt-neuf mille six cent vingt-deux Indiens, et trente-quatre mille cent quatre nègres.

Matto-Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus de deux mille trente-cinq blancs, de quatre mille trois cent trente-cinq Indiens, de sept mille trois cent cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus occidentale de la domination portugaise. Elle est bornée par les Chiquites et par les Moxos, peuples assujettis à l'Espagne par les travaux des jésuites.

XXIII. Histoire des mines d'or trouvées dans le Brésil. Manière de les exploiter.

La connaissance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des temps plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de Jaguara; mais la mort désastreuse du roi Sébastien fit bientôt oublier une source de richesses, dont l'état ni les citoyens n'avaient jusqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir par la misère des peuples qui supportaient trop impatiemment le joug espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir en 1603, ce fut avec la résolution de l'empêcher, et ses lâches successeurs adoptèrent sa tyrannique politique.

L'heureuse révolution, qui, en 1640, déchargea le Portugal des fers qu'il portait, fut suivie des guerres longues et opiniâtres. Durant cette violente crise, la nation ne s'occupa que de la

défense de sa liberté, et le ministère que du soin de trouver des ressources qui lui manquaient continuellement.

On commençait à sonder les plaies de la monarchie, à penser à son amélioration, lorsque le hasard offrit en 1699, à quelques hommes entreprenans, de grands trésors dans la province de Minas-Geraès. Ces dons, d'une nature libérale, ne furent plus rejetés ; et trois ans après, la cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Riodas-Mortes, Cachoeira, Paracatu, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-Doce, Ouro-Preto, sont les lieux de ce gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or, et où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, O Fanado, Mocambo, Natividade sont les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Grosso, à Saint-Vincent, à Chapada, à Sainte-Anne, à Cuiaba, à Araès.

Hors de ces trois contrées, appelées par excellence la région des mines, on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de Jacobina et de Rio-das-Contas, et dans le gouvernement de Saint-Paul celles de Parnagua et de Tibogy : ni les unes ni les autres ne sont abondantes.

Dans cette partie du Nouveau-Monde, l'extraction de l'or n'est ni dangereuse ni fort péni-

ble ; quelquefois il se trouve à la superficie du sol, et c'est le plus pur ; souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses, et rarement au-delà. Une couche de terre sablonneuse, connue dans le pays sous le nom de *Saibro*, avertit alors communément les mineurs qu'il serait inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines suivies et qui ont une direction constante soient les plus riches, on a observé que c'étaient les espaces dont la surface était la plus parsemée de cristaux, qui donnaient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes et les collines stériles ou pierreuses, que dans les vallées ou sur les bords des rivières ; mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est, au sortir de la mine, de vingt-trois karats et demi, à moins qu'il ne soit mêlé de soufre, d'argent, de fer ou de mercure, ce qui n'est commun qu'à Goyas et à Araès.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le gouvernement. La veine est-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner, on l'abandonne toujours au public. Si elle est déclarée riche, le fisc s'en réserve une partie ; le commandant en a une autre ; la troisième est pour l'intendant ; et l'on en assure deux à l'auteur de la découverte. Le reste est partagé à tous les mineurs du district, selon l'étendue de leurs facultés, arbitrées par le nombre de leurs es-

claves. Les contestations que cette espèce de propriété peut faire naître sont du ressort de l'intendant; mais il est permis d'appeler de ses arrêts à la cour suprême, établie à Lisbonne, sous le nom de conseil d'Outre-mer.

Les obligations des mineurs se réduisent à livrer au roi le cinquième de l'or que des opérations plus ou moins heureuses leur rendent. Ce quint fut autrefois considérable, et il passa 9,000,000 liv. chaque année, depuis 1728 jusqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degrés. Actuellement le produit annuel de Minas-Geraès n'est que de 18,750,000 liv.; de Goyas que de 4,687,500 liv. ; de Matto-Grosso que de 1,312,500 liv.; de Bahia et de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'est en tout 25,312,500 liv., dont il revient au gouvernement 5,062,500 liv. Son droit pour la fabrication de l'or en espèces lui donne 1,647,500 liv., et à raison de deux pour cent, il retire 393,000 liv. pour le transport que font ses vaisseaux de tout l'or qui appartient au commerce; de sorte que sur 25,312,500 liv. que rendent les mines, le ministère en prend 7,103,000 liv. Il obtiendrait même quelque chose de plus, s'il ne sortait tous les ans en fraude environ 600,000 liv. qui ne paient pas les deux dernières impositions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Brésil.

Les premiers écrivains politiques, qui portè-

rent leur attention sur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or et de l'argent se rapprocheraient. L'expérience de tous les pays et de tous les âges leur avait appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avait varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or était à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibère. On trouve des variations sans nombre et sans mesure, dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or était, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique et du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la va-

leur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui était le jugé naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnaies; et son système, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce système existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avaient annoncé qu'il devait changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, et n'a point du tout baissé dans les monnaies; c'est par des circonstances particulières qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, et a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devait faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

XXIV. Histoire des mines de diamans découvertes dans le Brésil. Considérations sur la nature de cette pierrerie.

Dans tous les temps, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses, soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force et le signe du pouvoir, soit parce qu'elles ont obtenu partout la considération due aux talens et aux vertus. Le désir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant et de plus rare. Les peuples sauvages et les nations civilisées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matières qui représentent

l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en sont quelquefois éblouissantes : on dirait qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreraient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nus, qu'entourés de pierres précieuses; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles; que l'éclat du diamant ne fait qu'affaiblir l'éclat de leurs yeux; que cette dispendieuse parure fait mieux la satire de leurs époux ou de leurs amans que l'éloge de leurs charmes; que la Vénus de Médicis n'a qu'un simple bracelet; et que celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écrin est un homme sans goût?

On trouve des diamans de toutes les couleurs et de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare et la plus chère. Viennent ensuite les diamans roses, bleus et jaunes. Les roux et les noirâtres sont les moins estimés. La transparence et la netteté sont les qualités naturelles et essentielles du diamant : l'art y ajoute l'éclat et la vivacité des reflets.

Le diamant est une pierre cristallisée, dont

la forme est un octaedre, plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide, ou allongée ou aplatie; mais jamais ses angles solides ne sont aussi nettement, aussi régulièrement terminés qu'ils le paraissent dans les autres pierres cristallisées, et surtout dans le cristal de roche.

Mais la cristallisation n'en est pas moins régulière dans l'intérieur. Cette pierre est composée de petits feuillets extrêmement minces, si étroitement joints ensemble qu'elle présente une face unie et brillante dans l'endroit même de la cassure. Malgré cette union si intime des élémens de la cristallisation du diamant, on ne peut le polir qu'en saisissant la disposition des lames dans le sens du recouvrement formé par l'extrémité de l'une sur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réussiraient pas, et le diamant s'échaufferait sans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamans de nature*, où ces recouvremens ne sont pas uniformes et dans le même sens. Les diamantaires comparent la composition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles se croisent en tout sens.

Le diamant est au-dessus de toutes les autres pierres par son éclat, son feu et sa dureté. Il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumière lorsqu'on le chauffe doucement au feu ou qu'on l'expose quelque temps aux rayons du soleil, et

de la conserver aussi plus long-temps que les autres corps, lorsqu'il est ensuite porté dans les ténèbres. C'est d'après ces propriétés, et peut-être aussi d'après quelques qualités imaginaires, que les physiciens ont présumé que le diamant était formé d'une matière plus pure que les autres pierres. Plusieurs même ont pensé qu'il contenait cette terre adamique primitive, long-temps l'objet de tant de recherches pénibles et de spéculations extravagantes.

La dureté du diamant faisait croire qu'il était indestructible, même au feu le plus violent; et rien ne semblait mieux fondé que cette opinion. Cependant, jamais l'analogie tirée des autres pierres et surtout des pierres quartzeuses qui ne souffrent point d'altération dans le feu, ne fut plus en défaut que dans cette occasion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait été soumis à l'action du feu avant 1694 et 1695, que le célèbre Averani en exposa un au foyer d'un miroir ardent, pour l'instruction de Jean-Gaston de Médicis, son élève. Les physiciens célèbres du temps, qui assistèrent à cette expérience, virent avec étonnement que le diamant s'exhalait en vapeurs et disparaissait entièrement, tandis qu'un rubis moins dur que le diamant ne fit que se ramollir, et que les autres pierres plus tendres encore n'éprouvèrent pas des altérations aussi considérables. Cette tentative singulière, répétée sur plusieurs diamans, réussit également: mais

la violence du feu qu'on y employa, ne permit pas de soupçonner qu'on pût y parvenir par d'autres moyens. Ces premiers essais restèrent ignorés jusqu'au règne de l'empereur François I.er qui les réitéra à Vienne, en soumettant les diamans avec d'autres pierres précieuses au feu très-violent d'un fourneau. Le résultat fut de confirmer que le diamant se détruisait dans le feu avec la plus grande facilité, tandis que les autres pierres précieuses, même les plus tendres, n'y éprouvaient tout au plus qu'une légère altération.

Ces faits, quoique bien constatés, parurent si extraordinaires; ils choquaient si fort les préjugés reçus, qu'ils retombèrent encore dans l'oubli. Quoique consignés dans les ouvrages contemporains, ils n'en furent pas moins inconnus, ou contredits par ceux qui n'en avaient pas été les témoins.

Enfin M. Darcet entreprit en France, en 1768, de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne, il les communiqua à l'Académie des Sciences, et leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis varié et combiné ses essais, il en résulte très-clairement, et de ceux qu'on a répétés d'après lui, que le diamant s'évapore et brûle assez rapidement au feu et à l'air libre; que son entière destruction,

loin d'exiger le feu violent qu'on lui avait fait subir avant lui, demande à peine le degré nécessaire pour tenir l'argent fin en fusion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant se détruit, non-seulement à l'air libre : mais encore dans les creusets de la meilleure porcelaine cuite et le plus hermétiquement fermés ; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans les grands feux de porcelaine long-temps continués.

Les menstrues les plus actifs, comme les sels alkalis en fusion, les autres minéraux les plus concentrés, aidés même de la chaleur du feu, n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action ; il ne se mêle à aucun verre dans la vitrification ; il ne souffre d'union avec aucun corps connu jusqu'ici ; et ces propriétés sont également communes aux diamans de l'Inde et à ceux du Brésil ; aux diamans blancs et à ceux qui sont noirs ou colorés, aux diamans parfaits et aux diamans de *nature* et qu'on ne peut travailler.

Tel est le caractère particulier de cette substance, jusqu'ici unique dans la nature, qu'avec les apparences extérieures des autres pierres, elle ne leur ressemble en rien, quant à la nature de sa composition : qu'avec la dureté la plus grande, elle est la seule de ce genre qui ne résiste point et qui se dissipe à un feu même assez léger. C'est ainsi que la nature se joue dans tous les

règnes par une infinité d'anomalies surprenantes. Tantôt elle semble s'astreindre, dans la chaîne et l'échelle des êtres, à l'ordre des nuances insensibles ; et tantôt rompant toute série, elle fait un saut brusque, laisse derrière elle un vide immense, et pose deux bornes éloignées dont il est impossible de remplir l'intervalle. C'est ainsi que certains végétaux jouissent déjà de quelques avantages de l'animalité ! Il en est de même de l'or, du mercure et du soufre, comparés aux autres substances minérales et métalliques ; et enfin de l'homme qui laisse à une si grande distance les autres animaux.

Il est très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers temps, on n'en connaissait que dans les Indes orientales. La plus ancienne est sur la Gouel, qui sort des montagnes et va se perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la rivière où se trouvent les diamans. Mais cette mine est peu abondante ; ainsi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'île de Bornéo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le sol d'où l'on tire ces diamans. Plusieurs de ces mines ont six, huit, jusqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrain sablonneux et pierreux. On en fouille d'autres, dans une espèce de minerai ferrugi-

neux où elles s'enfoncent jusqu'à cinquante brasses. Mais partout, cette pierre singulière est isolée et ne paraît adhérente à aucune base, à aucun rocher. Elle est enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince, un peu terne et de même nature que le noyau. Cette pellicule est communément recouverte d'une première croûte peu solide, formée de la terre ou du sable même qui l'environne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indostan. Ce sont les naturels du pays qui les exploitent et qui livrent les diamans à de riches Banians qui les portaient autrefois à Madras et qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier est tombé, depuis assez long-temps, entre les mains de quelques Anglais qui négocient pour leur propre compte. Ils distribuent les pierres de poids différens, de qualités diverses, en bourses assorties qui, à Londres, sont vendues cachetées avec leurs factures. En faisant des six dernières années une année commune, le prix réuni de tous ces diamans s'est élevé par an à 3,420,000 liv. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui était enregistré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux et trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamans, il y en avait un d'une

forme très-irrégulière, qui pesait 193 karats tout taillé. Il appartenait à un Arménien qui refusa de le céder à l'impératrice de Russie pour deux millions cinq cent mille livres et une rente viagère de vingt-cinq mille francs. Personne ne se présenta pour l'acheter; et ce négociant fut trop heureux que M. Orlof renouvelât quelque temps après l'offre de deux millions cinq cent mille livres; mais sans pension. En 1772, Catherine voulut bien accepter, le jour de sa fête, des mains de son favori, ce riche présent.

Il était à craindre que les révolutions, qui bouleversent si souvent l'Indostan, ne rendissent les diamans plus rares. On fut rassuré par une découverte, qui en 1728, fut faite au Brésil sur quelques branches de la rivière des Caravelas, et à Serro de Frio dans la province de Minas-Geraès.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvaient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussaient, comme inutiles, avec le sable et le gravier. Antoine Rodrigues Banha, soupçonna leur prix et fit part de ses idées à Pedro d'Almeida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui, en 1730, chargea d'Acunha, son ministre en Hollande de les faire examiner. Après des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcèrent que c'étaient de très-beaux diamans.

Aussitôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence qu'il en vint onze cent quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement; mais les mesures prises par un ministère attentif, les ramenèrent bientôt à leur première valeur. Il conféra à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on régla qu'elle ne pourrait employer à ce travail que six cents esclaves : dans la suite, on lui accorda la liberté d'en multiplier à son gré le nombre, en payant cent sous par jour pour chaque tête de mineur.

Pour assurer l'exécution du privilége, les mines d'or qu'on exploitait au voisinage furent généralement fermées ; et ceux qui avaient fondé l'espoir de leur fortune sur cette base souvent trompeuse, se virent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de rester sur leurs héritages ; mais la loi décerna des peines capitales contre ceux d'entre eux qui blesseraient les droits accordés au monopole. Depuis que le souverain a pris la place de la compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans ; mais sous l'obligation de les livrer aux agens de la couronne, au prix qu'elle-même a fixé, et en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent passer du Nouveau-

Monde dans l'ancien, sont enfermés dans une cassette à trois serrures, dont les principaux membres de l'administration ont séparément les clefs; et ces clefs sont déposées dans un autre coffre, sur lequel le vice-roi doit apposer son cachet. Au temps du privilége exclusif, ce précieux dépôt, à son arrivée en Europe, était remis au gouvernement, qui retenait, suivant un tarif réglé, les diamans infiniment rares qui passaient vingt karats, et en livrait tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou plusieurs contractans réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont successivement varié. On s'était engagé, d'un côté, à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage; et quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la cour jette dans le commerce soixante mille karats de diamans. C'est un seul négociant qui s'en saisit et qui donne 3,120,000 liv. à raison de 25 liv. le karat. Si la fraude s'élève à un dixième, comme le pensent tous les gens instruits, ce seront 312,000 liv. qu'il faudra ajouter à la somme touchée par le gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'élève pas annuellement à plus de 3,432,000 liv. L'angleterre et la Hollande achètent ces diamans bruts, et les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les diamans du Brésil ne sont pas tirés d'une carrière : ils sont la plupart épars dans les rivières, dont on détourne plus ou moins souvent le cours. S'y sont-ils formés? Y sont-ils portés par les eaux qui s'y précipitent? C'est ce qui n'est pas encore éclairci. Ce qui ferait pencher à croire qu'ils y sont entraînés par les torrens qui les ont détachés des rochers et des montagnes, c'est l'accroissement de leur quantité dans la saison des pluies et après de grands orages.

Aux Indes orientales et occidentales, les mines sont placées à peu de distance de la ligne, les unes dans les premiers degrés de latitude boréale, et les autres dans les degrés correspondans de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamans bruts est plus épaisse aux diamans du Brésil qu'à ceux de l'Indostan, et il est aisé ou du moins possible de les distinguer sous cette forme ; mais lorsqu'ils sont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent : aussi la valeur est-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre seulement des petits diamans : ceux d'Amérique, qui passent quatre ou cinq karats, ont la plupart des imperfections qu'on remarque rarement aux diamans d'Asie ; et alors la différence dans les prix est prodigieuse. Quelques artistes accordent aussi aux derniers plus de dureté, plus de vivacité qu'aux autres ; mais cette opinion n'est pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or et des diamans, on trouve encore des améthystes, des topazes très-imparfaites, et des chrysolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole, et ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts ; cependant leur exportation annuelle ne s'élève pas au-dessus de 150,000 liv., et les droits que perçoit le gouvernement, à raison d'un pour cent, se réduisent à 1500 liv.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer, de soufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent, qui se retrouvent dans quelques autres provinces du Brésil, sans qu'on se soit jamais occupé d'en ouvrir aucune. La nature paraît n'avoir refusé que le cuivre à cette vaste et fertile région du nouvel hémisphère.

XXV. Situation actuelle du Brésil.

Une colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manières : l'augmentation de son revenu public, par le Brésil, paraît le genre d'avantage qui, jusqu'ici, a le plus occupé ses administrateurs ; l'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre, le commerce exclusif des diamans, la vente d'un grand nombre de monopoles, la surcharge des douanes : telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes un fisc insatiable.

Les vexations ont été poussées plus loin encore en Amérique : on y exige le quint de l'or et des

diamans, qui monte à six ou sept millions de liv.; on y exige la dîme de toutes les productions, qui, quoique perçue avec douceur et par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 liv.; on y exige l'achat de la croisade, qui ne passe pas 160,000 liv.; on y exige des droits sur les esclaves, qui s'élèvent à 1,076,650 liv.; on y exige, pour la réédification de Lisbonne et pour les écoles publiques, 385,000 liv.; on y exige, des officiers subalternes de justice, 153,000 liv.; on y exige dix pour cent sur tout ce qui entre, dix pour cent sur tout ce qui sort, ce qui peut rendre 4,882,000 l.; on y exige 1,124,000 l. pour laisser circuler dans l'intérieur des terres les boissons et les marchandises arrivées dans les ports. Le gouvernement s'est encore réservé le monopole du sel, du savon, du mercure, de l'eau-forte et des cartes à jouer, qu'il afferme 710,320 livres.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagemens dans le Brésil : elle doit au Para 713,000 liv.; 517,600 liv. à Saint-Paul et à Matto-Grosso; 10,110,000 liv. à Rio-Janeiro : en tout 11,340,600 liv. Dans les premiers de ces gouvernemens, les dettes ont été occasionées par la construction récente de quelques forts, plus ou moins nécessaires; et dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, et par celles qu'il a fallu soutenir depuis contre l'Espagne.

De son côté, le Brésil devait, en 1774, aux négocians de la métropole 15,165,980 liv. C'était du moins l'opinion de l'homme qui a le plus étudié, le mieux connu ce grand établissement.

XVI. Liaisons extérieures du Brésil.

La colonie à formé des liaisons de commerce avec diverses contrées du globe. Autrefois, les vaisseaux qui revenaient des Indes orientales en Portugal y relâchaient, et y vendaient une partie de leur cargaison; cette communication a été interrompue dans les temps modernes, pour des raisons que nous ignorons, mais qui ne sauraient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique, depuis les îles du Cap-Verd, jusqu'au-delà du pays d'Angole, est plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Brésil; et ceux de Rio-Janeiro ont commencé, assez récemment, à se porter sur la côte orientale. Dans ces voyages sont employés des bâtimens construits dans la colonie même, qui n'ont pas moins de soixante tonneaux, ni plus de cent quarante. Des nègres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages: c'est pour l'exploitation des mines, c'est pour la culture des terres que se fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques, que nous avons sous les yeux, démontrent que chacune des huit dernières années, on a arraché de ces malheureux rivages, seize mille trois cent trois esclaves, qui, à raison de 312 liv., l'un dans l'autre, ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payés

avec l'or, le tabac, les eaux-de-vie de sucre, les toiles de coton que fournit le Brésil, avec la verrotterie, les miroirs, les bonnets rouges, les rubans, diverses quincailleries, arrivés d'Europe.

Les liaisons de la colonie avec les îles portugaises ont un autre but. Madère lui envoie tous les ans, sur huit ou neuf petits navires, pour 400,000 livres de vin, de vinaigre et d'eau-de-vie; elle reçoit des Açores, sur quatre ou cinq bâtimens de plus, pour 610,000 liv. des mêmes boissons, auxquelles on joint des toiles de lin, des viandes salées et des farines. Les agens de ce commerce se chargent en retour des productions du Brésil dont la métrople ne s'est pas réservé la propriété exclusive. Ces différentes branches de commerce réunies n'emportent chaque année, des denrées de la colonie, que pour 2,271,000 livres.

Presque toutes les richesses de cette vaste contrée du Nouveau-Monde arrivèrent en Portugal. Depuis 1770 jusqu'en 1775, elles s'élevèrent annuellement à 56,949,290 liv. L'or, les diamans, quatre cent quarante-trois mille quintaux de sucre, cinquante-huit mille cinq cents quintaux de tabac, quatre mille cinq cents quintaux de coton, vingt mille quintaux de bois de teinture, cent quatorze mille quatre cent vingt cuirs, d'autres objets moins importans, formèrent ce grand produit.

Quelques variations ont suivi l'époque dont on vient de parler : elles ne nous sont pas assez

connues, pour que nous en puissions parler avec la dernière précision. Ce que nous savons certainement, c'est que la métropole a reçu tous les ans de Rio-Janeiro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de sucre de plus qu'elle n'en recevait antérieurement; ce que nous savons certainement, c'est que le Para et le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cent vingt-un quintaux de riz, et cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui envoyaient autrefois; ce que nous savons certainement, c'est qu'il y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs et de 965,000 liv. en or dans les envois qui lui ont été faits.

La colonie est payée avec des marchandises qui, originairement, n'ont pas coûté au-dessus de quinze ou seize millions. Les droits que s'est réservés le souverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du marchand, absorbent le reste.

Le Portugal ne fournissait autrefois de son propre fonds, à la colonie, que quelques boissons. Depuis que l'industrie de ses provinces a été un peu réveillée, il suffit à la moitié des consommations qui se font dans la contrée du nouvel hémisphère qui lui est soumise.

C'est avec les deux tiers des produits du Brésil qu'on livre à l'étranger; c'est avec l'or et les diamans qui arrivent de cette région; c'est avec les vins, les laines, les sels, les fruits de la mé-

tropole même, que le Portugal parvient à payer soixante millions de marchandises qu'il reçoit annuellement des diverses contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont prise à ce commerce. En 1787, il fut fait par trois cents navires nationaux, trois cent trente-deux anglais, cent vingt-huit français, soixante-douze hollandais, soixante-neuf suédois, cinquante-quatre danois, trente-trois américains, vingt-trois espagnols, quatorze ragusiens, six vénitiens, cinq impériaux, trois maltais, deux napolitains, un hambourgeois, un toscan, un dantzickois, un de Brème : en tout par mille quarante bâtimens, plus ou moins richement chargés. On ne s'est pas toujours ainsi disputé les dépouilles de cette nation.

XXVII. Le Portugal et ses établissemens éloignés sont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'est-il fait ?

Les premières conquêtes des Portugais en Afrique et en Asie, n'étouffèrent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenue le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie et de laine se soutinrent : elles suffisaient à la consommation de la métropole et du Brésil. L'activité nationale s'étendait à tout, et couvrait en quelque manière un vide de population qui augmentait tous les jours. Parmi la foule de calamités dont la tyrannie espagnole écrasa le royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avait guère diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence : l'enthousiasme saisit les peuples ; une partie passa les mers pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyait plus redoutable qu'il ne l'était ; le reste s'arma pour couvrir les frontières. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, et tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu serait passé, chacun reprendrait ses occupations ; malheureusement la guerre cruelle qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévèrement.

Sa position le mettait dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assurait celle de tous les ennemis de l'Espagne : les avantages qu'ils devaient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvaient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avait eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisait présumer, elle aurait senti qu'il était inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires : elle livra son commerce à des puissances, presque aussi

intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvaient tout hasarder; et leur avidité osa franchir encore les priviléges qu'on leur avait si mal à propos prodigués. L'industrie portugaise fut entièrement écrasée par cette concurrence. Une faute du ministère de France la releva un peu.

Cette couronne possédait depuis assez long-temps quelques îles en Amérique. Les entraves, dont on les avait enveloppées, avaient étouffé jusqu'alors leur fertilité. Une liberté bien dirigée y aurait infailliblement et rapidement animé les cultures. On préféra d'assurer au monopole qui les tenait asservies, l'approvisionnement exclusif du royaume; et les sucres, les tabacs du Brésil y furent sévèrement interdits en 1664. La cour de Lisbonne aigrie, comme elle devoit l'être, par cette prohibition inconsidérée, défendit de son côté l'entrée des manufactures françaises, les seules qui eussent à cette époque de la faveur dans le Portugal. Gênes s'empara aussitôt de la fourniture des soieries, qu'elle a depuis toujours conservée; l'Angleterre s'appropria celle des étoffes de laine, mais avec un succès moins soutenu. Les Portugais, dirigés par des ouvriers appelés de toutes parts, commencèrent, en 1681, à mettre eux-mêmes en œuvre les toisons de leurs troupeaux. Les progrès de cette industrie furent assez rapides, pour qu'en 1684 on pût proscrire plusieurs espèces

de draps étrangers, et bientôt après ceux de toute espèce.

La Grande-Bretagne vit avec chagrin ces arrangemens. Elle s'occupa long-temps et vivement du projet de se rouvrir la communication qui lui avait été fermée. Ses soins lui promettaient quelquefois une issue favorable ; mais l'instant d'après il fallait renoncer à des espérances qu'on avait dû croire les mieux fondées. On ne pouvait prévoir où tant de mouvemens aboutiraient, lorsqu'il se fit dans le système politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appelé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison, qu'on trouvait déjà trop ambitieuse et trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avait vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui désirerait nécessairement, qui procurerait peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner tous les événemens à l'avantage de son commerce, ne pouvait manquer de saisir avec chaleur une occasion si favorable à ses intérêts. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond et délié, signa, le 27 décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageait à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition ; à con-

dition que les vins de Portugal paieraient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties contractantes, n'étaient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre, qui obtenait un privilége exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissait subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordait rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle montrait à son allié sous l'aspect d'une faveur tout-à-fait signalée. Depuis que la France ne tirait plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'était aperçu que la cherté de ses vins nuisait trop à la balance, et l'on avait cherché à en diminuer la consommation par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avait pour elle.

Les manufactures portugaises ne purent soutenir la concurrence anglaise : elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié; et comme ce qu'elle achetait de vin, d'huile, de sel, de fruits, n'était presque rien en comparaison de ce qu'elle vendait, il fallut lui livrer l'or du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté, et il n'était guère possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, et se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne parvint à envahir tous les produits du Portugal et de ses colonies.

Elle lui fournissait son vêtement, sa nourriture, sa quincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe ; elle lui renvoyait ses propres matières manufacturées. Un million d'Anglais, artisans ou cultivateurs, étaient occupés de ces travaux utiles.

Elle lui vendait des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du Nouveau-Monde, et faisait toute sa navigation dans l'ancien.

Elle avait mis dans ses mains tout le commerce d'argent du Portugal. On en empruntait à trois ou trois et demi pour cent à Londres, et on le négociait à Lisbonne, où il en valait dix. Au bout de dix ans, le capital était payé par les intérêts, et il se trouvait encore dû.

Elle lui enlevait tout le commerce intérieur. Des maisons anglaises, établies à Lisbonne, recevaient les marchandises de leur patrie, et les

distribuaient à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendaient le plus souvent pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire était l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travaillait chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui ravissait jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil appartenaient en entier aux Anglais. Les richesses qu'elles rapportaient devaient leur revenir ; ils ne souffraient pas seulement que ces produits passassent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntaient et n'achetaient que le nom, parce qu'ils ne pouvaient s'en passer. Ces étrangers disparaissaient aussitôt qu'ils étaient parvenus au degré de fortune qu'ils s'étaient proposé, et tenaient l'état aux dépens duquel ils s'enrichissaient, dans un épuisement continuel. Il est prouvé, par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il était sorti du Brésil, en or, deux milliards quatre cents millions de livres : cependant tout le numéraire du Portugal se réduisait à cette dernière époque, à quinze ou vingt millions ; et cet état en devait cent ou davantage.

Mais ce que Lisbonne perdait, Londres le gagnait. L'Angleterre n'était appelée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son gouverne-

ment, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie, il ne lui était pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avait éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvaient élever un peuple à tout, lorsque, sans liaisons avec ses voisins, il sortait pour ainsi dire seul de son néant, n'étaient pas suffisans dans les temps modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissait au nombre et à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se vendaient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvrait tous les cabinets et faisait tous les traités, l'Angleterre avait appris que la grandeur d'un état dépendait de ses richesses, et que sa puissance politique se mesurait sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avait dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussitôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, et qu'elle l'eut lié, par des traités, à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture et le vêtement: c'était, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avaient jetées dans cet empire. Ils allèrent plus loin; ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires géné-

rales, en lui persuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disaient les Anglais; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'était des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature et dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police et d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Aussitôt que la Grande-Bretagne l'eut condamné à l'inaction, il tomba dans une barbarie qui ne paraît pas croyable. La lumière qui brillait dans l'Europe entière, n'arriva pas jusqu'à ses portes. On vit même cette nation rétrograder, et s'attirer le mépris des peuples, dont elle avait excité l'émulation et provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir des lois supportables, tandis que les autres états gémissaient dans une confusion horrible: cet avantage inestimable ne lui a servi de rien; il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourrait faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourraient bien n'être pas heureux, parce qu'il se trouve

difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée; ils ne sont guère l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumière, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paraît pas s'être formée en Portugal, ce royaume sera réduit à ramper long-temps, s'il n'adopte, avec les modifications convenables, les principes si heureusement suivis par les nations les plus éclairées.

XXVIII. Moyens qu'il conviendrait à la cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole et les colonies de leur langueur.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme et vigoureux sans lequel tous les autres seraient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne saurait se passer des marchandises étrangères; il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol et de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse et le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à re-

cevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilége exclusif et perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanait, le droit de le communiquer à d'autres peuples; il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministère britannique pourrait opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui dirait: je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous, des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produirait une conduite si sage, par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Il est prouvé par les registres des douanes anglaises, que la Grande-Bretagne qui naguère, faisait presque tout le commerce du Portugal, n'y a envoyé, dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, que pour 95,613,547 livres 10 sous de marchandises; qu'elle a reçu pour 37,761,075 liv. en denrées, et que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce anglais, c'est que tout l'or du Bré-

s'il prend la route de la Tamise ; cet écoulement paraît une suite naturelle et nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal ; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités ; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi régulièrement que la mer le permet ; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur île, d'où les négocians, répandus dans différentes contrées, les retirent, en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministère britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque temps des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès, parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenait sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre ; si cette couronne avait été dépouillée des priviléges dont elle était en possession, des négociations heureusement conduites, pourraient opérer une nouvelle révolution ; mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étaient offertes

par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenaient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achètent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses administrateurs, subjugués par le goût dominant du siècle, ont déjà établi quelques manufactures de soie, de laine et d'acier. Nous pensons qu'il aurait fallu commencer par renouveler les cultures anéanties, par ranimer les cultures languissantes.

Le climat du Portugal est favorable à la production des soies; elles y furent autrefois très-abondantes. C'étaient des juifs baptisés qui les cultivaient et les travaillaient. L'inquisition, plus sévère et plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avait été au temps de la domination espagnole, les persécuta. La plupart des fabricans se réfugièrent dans le royaume de Valence, et ceux qui vendaient leur industrie portèrent leurs capitaux en Angleterre et en Hollande, dont ils augmentèrent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers; elle existe, elle fournit constamment aux besoins de l'état; il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal d'entrer d'une manière plus marquée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production, réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne, les Français, les Hollandais, les Anglais même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; et ils en achèteraient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvait dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourrait être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paraît avoir été poussée avec plus de vivacité; le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter 1,500,000 liv. Il est corrosif, il diminue le poids et le goût des alimens; mais il a l'avantage de conserver plus long-temps le poisson et la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Ses vins avaient trouvé plus de débouchés que

leur goût et leur qualité ne permettaient de l'espérer. Des circonstances particulières les avaient rendus la boisson la plus ordinaire du nord de l'Europe et de l'Amérique; il était impossible de prévoir que ce serait la cour de Lisbonne elle-même qui en arrêterait le cours : l'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire, n'a trompé personne; il est connu de tout le monde, que le terrain que couvraient les ceps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais quand la chose serait possible, ce ne serait pas moins un attentat contre le droit sacré et imprescriptible de la propriété. Dans un monastère, tout est à tous, rien n'est individuellement à personne, les biens forment une propriété commune : c'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société : ici, chacun a sa tête et sa propriété; une portion de la richesse générale, dont il est le maître et maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle : si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us, et toute véritable notion de propriété et de liberté sera détruite; s'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie, s'il inflige des pei-

nes à la contravention, à la négligence, à la folie, et cela, sous prétexte de la notion d'utilité générale et publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose, je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point, parce qu'il ne tardera pas à en être sévèrement puni par la misère, et par le mépris plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare pour qu'on doive le lier par des lois prohibitives, et ces lois prohibitives seraient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle et sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des lois : partout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les temps et les nations, et cette grande et belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple, aux cris de joie et aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'est servi pour ranimer la culture du blé. Elle est si languis-

sante, que le royaume achète les trois quarts des grains qu'il consomme : peut-être ne devra-t-il jamais à un sol trop peu arrosé, sa subsistance entière, mais il lui convient de diminuer, le plus qu'il lui sera possible, le besoin qu'il a de secours étrangers; sa population est suffisante pour pousser vivement ces travaux, puisqu'à compter quatre personnes et demie par feu, elle s'élève à un million neuf cent soixante mille âmes, sans compter les moines.

La cour de Lisbonne tomberait dans une erreur bien dangereuse, si elle pensait que le temps seul amenera cette grande révolution ; il lui convient de la préparer par une réforme entière dans les impôts, qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie, et dont la confusion augmente d'année en année ; lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture : l'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné; il n'y a dans le Portugal que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances nécessaires, le gouvernement doit donc venir à leur secours : un revenu de 46,884,531 liv., bien administré, facilitera ces libéralités, souvent plus économiques que l'avarice la plus sordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, et s'élèveront avec elle ; de proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ses branches, et le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation ; des maisons commodes se rétabliront sur des ruines ; des atteliers remplaceront des cloîtres : aujourd'hui, semblables à des arbustes épars et rampans tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état, presque anéanti, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves et leurs montagnes d'or ; les métaux resteront dans la circulation, et n'iront plus se perdre dans les églises ; la superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement ; les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches et d'expiations, que de miracles et de sortiléges, s'échaufferont sur les intérêts publics : la nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, et il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-sept vaisseaux de ligne, à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, à une centaine de navires marchands, tous mal

construits et mal équipés. Sa population, réduite à un million neuf cent soixante mille âmes, renaîtra pour couvrir ses ports et ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, et qui, depuis un siècle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir; mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles : une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes considérables que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des îles soumises à la couronne. Madère, dont les exportations annuelles s'élèvent à 4,658,800 liv., verra augmenter ses travaux, ses prospérités et ses richesses. L'amélioration des Açores sera plus grande encore. Ces îles entrevues, à ce qu'on assure, en 1439, par quelques bâtimens flamands, furent réellement découvertes en 1447, et successivement occupées par les Portugais. Ils les ont laissées dans une telle ignorance, que deux astronomes français, messieurs de Fleurieu et Pingré, qui naviguaient, il n'y a que peu d'années, pour essayer des garde-temps, ne purent obtenir la permission d'y débarquer leurs instrumens, tant on avait peur qu'ils n'attirassent la colère céleste sur ces contrées. Cet archipel, composé de neuf îles, dont Tercère est la principale,

n'a que cent quarante-deux mille habitans, et ne vend actuellement à sa métropole, au Brésil et à l'Amérique septentrionale, de ses vins, de ses toiles, de ses grains et de ses bestiaux, que pour 2,440,000 livres. Les îles même du Cap-Vert, malgré les fréquentes sécheresses qu'elles éprouvent, pourront multiplier leurs mulets et plus particulièrement l'orseille, cette espèce d'herbe couleur de mousse que le nord de l'Europe emploie si utilement dans ses teintures. Le gouvernement ne se bornera pas à encourager, dans ses possessions, les cultures qui y sont connucs; ses soins y en introduiront de nouvelles, que la fertilité du sol, que la température et la variété du climat ne cessent d'appeler.

Ce nouvel esprit se fera sentir principalement dans le Brésil, cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devait être.

Avant 1525, elle ne reçut que quelques proscrits sans mœurs ou sans fortune.

Les grands qui, à cette époque, y obtinrent des provinces, en firent un théâtre de carnage et de destruction : ce fut une lutte de soixante ans entre les Portugais qui voulaient tout asservir, et les Indiens qui se refusaient aux chaînes qu'on leur présentait, ou qui les brisaient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Brésiliens qu'une tyrannie vigilante parvenait à retenir sous le joug, étaient peu de chose; ceux des Européens n'é-

taient rien, parce qu'ils se seraient crus dégradés par les occupations de l'esclavage. On ne pouvait attendre quelques succès que des noirs; mais ils ne commencèrent à se multiplier que vers 1570.

Dix ans après, le Portugal fut asservi; et l'on croira sans peine que le gouvernement espagnol, qui laissait tomber dans le chaos ses anciennes possessions de l'autre hémisphère ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation qui, quoique soumise, lui était suspecte.

Les longues et sanglantes guerres que le Brésil eut à soutenir contre les Hollandais, retardèrent de toutes les manières son amélioration.

Il vit encore ses progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Espagne, mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples sous les armes.

Pendant ces démêlés, les nations de l'Europe qui avaient formé des établissemens en Amérique, commencèrent à y cultiver des productions qui, jusqu'alors, avaient été propres au Brésil. La concurrence en fit baisser le prix, et la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendait auparavant.

Un si grand malheur avertissait le ministère de la necessité de décharger ces denrées des taxes qui les accablaient à leur arrivée dans la metropole. La découverte des mines fit négliger

des objets qui parurent dès-lors moins intéressans qu'ils ne l'étaient.

L'or et les diamans, ces trésors, de convention, nuisirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auraient pu encourager. L'espoir de faire une fortune brillante, en ramassant ces richesses fugitives et précaires, détermina un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illusion funeste commençait à se dissiper, lorsque les monopoles arrêtèrent le penchant qu'on montrait généralement pour rentrer dans une carrière plus sûre, et même plus lucrative que celle qui avait d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin les derniers démêlés avec l'Espagne furent une nouvelle source de désolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux ; on en exigea, sans intérêt, des prêts dont ils ne sont pas encore remboursés ; on ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare despotisme.

Maintenant que ces obstacles à tout bien sont la plupart levés, il ne faut plus repousser les richesses qu'offre inutilement le Brésil depuis trois siècles. Le climat est sain dans cette partie du Nouveau-Monde ; les ports y sont multipliés ; ses côtes, d'un accès facile, sont généralement fertiles; l'intérieur du pays, encore plus productif et coupé par un grand nombre de fleuves navigables, peut être cultivé pour les besoins ou les

délices de l'Europe; les productions particulières à l'Amérique y prospèrent toutes, malgré les dégâts des fourmis, sans qu'il faille craindre de les voir détruites par ces terribles ouragans, par ces sécheresses dévorantes qui désolent si souvent les meilleures îles de cet hémisphère ; on y est encouragé au travail par l'abondance et le bon marché des subsistances, des bestiaux, des esclaves : rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établissemens du globe.

Il le deviendra, lorsqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts, de cette foule de traitans qui l'humilient et qui l'oppriment; lorsque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus son activité ; lorsque le prix des marchandises qu'on lui porte ne sera pas doublé par les taxes dont on les accable ; lorsque ses productions ne paieront plus de droits ou n'en paieront pas de plus considérables que celles de ses concurrens ; lorsque sa communication avec les autres possessions nationales aura été débarrassée des entraves qui la gênent ; lorsqu'on lui aura ouvert les Indes orientales, et permis de tirer de son propre sein l'argent qu'exigerait cette liaison nouvelle.

La colonie a des bras suffisans pour multiplier, pour étendre ses travaux. Au temps où nous écrivons, elle compte cent soixante-seize mille vingt-huit blancs, trois cent quarante-sept mille huit cent cinquante-huit esclaves, deux cent soixante-dix-huit mille trois cent quarante-neuf Indiens,

ce qui lui forme une population de huit cent deux mille deux cent trente-cinq personnes. On fait monter à deux cent mille le nombre des sauvages encore errans dans le Brésil. Peut-être ne serait-il pas impossible de leur faire reconnaître l'autorité de la cour de Lisbonne ; mais ce serait sans beaucoup d'utilité, à moins que des administrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés, n'imaginassent des méthodes qui ont échappé à trois siècles de méditation.

Un moyen plus sûr d'augmenter la masse des productions serait de recevoir, au Brésil, tous les étrangers qui voudraient en entreprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglais, Français, Hollandais, dont les plantations sont épuisées ; beaucoup d'Européens qui ont la manie, devenue si commune, de faire promptement fortune, y porteraient leur activité, leur industrie et leurs capitaux. Ces hommes entreprenans introduiraient un meilleur esprit dans la colonie, et redonneraient à la race dégénérée des Portugais créoles, un ressort qu'ils ont perdu depuis très-long-temps.

Cet ordre de choses s'établirait, sans blesser aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivières sont en friche. Ces terres vierges appartiennent à la couronne, dont le système a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de sol, sous la condition formelle de le mettre en valeur dans le temps prescrit. En distribuant ces domaines à

ses nouveaux sujets, elle ne dépouillerait pas les anciens, et elle augmenterait ses cultures ainsi que le nombre de ses défenseurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudrait effacer jusqu'à la moindre trace de l'inquisition, de ce tribunal horrible, dont le nom seul fait frémir les nations qui n'ont pas entièrement renoncé à leur raison. Ce serait même peu, si l'on ne diminuait encore l'influence du clergé dans les résolutions publiques et dans les affaires des particuliers.

On a vu des états favoriser la corruption des prêtres, pour affaiblir l'ascendant que la superstition leur donnait sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas infaillible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne saurait approuver cette exécrable politique. Il serait plus sûr et plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens l'entrée du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle serait fermée à tous ceux dont le sang aurait été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques et des nègres : cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique : pourquoi continue-t-elle en Amérique ? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses ?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devrait jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent, seront, disent-ils, payés par ceux qui réclameront leur ministère. Cette méthode redoublera leur vigilance et leur zèle; leur habileté, pour la conduite des âmes, s'accroîtra, chaque jour, par l'expérience, par l'étude et l'application. Ces hommes d'état ont été contredits par des philosophes qui ont prétendu qu'une économie dont le but ou l'effet augmenterait l'activité du clergé, serait funeste au repos public; et qu'il valait mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oisiveté, que de lui donner de nouvelles forces. N'observe-t-on pas, ajoutent-ils, que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple? N'est-ce pas là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion? Le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps et le nombre des membres. La misère le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant; l'un et l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensait du moins un philosophe qui disait à un grand monarque : Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois

qu'il lui convient de les appeler dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, et à leur parler au nom de Dieu ; ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains est aussi vil devant l'Être des êtres que le dernier esclave ; ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les suites naturelles d'un pareil système? De menacer la société de troubles interminables, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance absolue du magistrat; et ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel et les maximes du gouvernement que par cette voie. C'est l'ouvrage d'une administration prudente que d'amener, sans troubles et sans secousse, le sacerdoce à cet état, où sans obstacles pour le bien, il sera dans l'impuissance de faire le mal.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse et

monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumière semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; en réformant, en perfectionnant l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'âme, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai et le faux en matière d'opinion, ce qui est favorable et ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les pères défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes; ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, et la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son admi-

nistration ; l'histoire de cette colonie n'en sera plus la satire.

XXIX. La cour de Lisbonne devrait-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par la crainte de se brouiller avec l'Angleterre?

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglais. On oublie que la monarchie portugaise se forma sans le secours des autres nations ; que durant tout le temps de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger ; qu'elle s'était agrandie, pendant trois siècles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique et dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il fallait donc que ce peuple découvrît un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvait se soutenir par lui-même : semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation ; et il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée,

il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale, applicable surtout aux états qui possèdent les mines : tous les peuples ont intérêt à leur plaire, et se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, et elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui, soutiendra toujours un état dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert serait surtout unanime et bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formait contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiète et prévoyante de notre siècle, ne souffrirait que tous les trésors du Nouveau-Monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devrait pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisait lorsqu'elle se reposait de sa défense sur les armes britanniques, ou que son indolence s'endormait sur celle de ses voisins. Comme elle n'avait ni forces de terre, ni forces de mer, elle était comptée pour rien dans le système politique, ce qui est le dernier des opprobres

pour un empire. Veut-elle regagner de la considération ? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles mêmes qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur faiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment surtout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié, tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir et de revivre.

S'il ne lève enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre et l'aliment de sa prospérité ; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe, où la nature l'a si heureusement placé pour attirer et pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie ; elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormirait aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replierait sur elle-même, n'annoncerait que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits

règlemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de temps en temps pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de faibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

XXX. Peut-on raisonnablement espérer que le Portugal améliorera son sort et celui de ses colonies?

On ne saurait se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions: des phénomènes destructeurs, peuvent renouveler la face des empires. Le tremblement de terre du premier novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devait faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvaient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenaient à des étrangers, pouvaient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés et corrompus, pouvaient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avait repris, dans un accès de fureur passagère, que des matériaux qu'elle pouvait rendre; et les abîmes qu'elle creusait dans une ville, étaient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment se bercer de l'espoir d'un meilleur avenir, lorsqu'on ne voit point sortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choses, un

nouvel état, un peuple nouveau? La nation à laquelle une grande catastrophe n'apprend rien, est perdue sans ressource, ou sa restauration est renvoyée à des siècles si reculés, qu'il est vraisemblable qu'elle sera plutôt anéantie que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal ! qu'il en éloigne le présage de ma pensée, où il ne pourrait se fixer ou rentrer sans me plonger dans une profonde affliction ! Mais, dans ce moment, je ne puis me dissimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les âmes flétries par l'habitude de l'ignorance et de la superstition. Le gouvernement, qui se joue partout de la crédulité du peuple, et que rien ne saurait distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimèrent les consciences foibles; et l'époque de ce grand phénomène, fut celle d'une grande servitude. Triste et commun effet des catastrophes de la nature ! elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir; soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques

ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, et qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, et déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les îles de ce Nouveau-Monde.

LIVRE DIXIÈME.

ÉTABLISSEMENT DES NATIONS EUROPÉENNES DANS LE GRAND ARCHIPEL DE L'AMÉRIQUE.

I. Considérations sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.

JUSQU'A présent nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la suite des Espagnols et des Portugais. Les Anglais, les Français, les Hollandais, les Danois, avec lesquels nous allons descendre dans les iles, y seront-ils moins féroces que ceux qui se sont emparés du continent? Les habitans renfermés dans ces espaces limités, subiront-ils le sort déplorable des Péruviens, des Mexicains et des Brésiliens? Des hommes civilisés, ayant tous vécu dans leur patrie, sous des gouvernemens, sinon sages, du moins anciens; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avaient reçu les leçons et quelquefois l'exemple des vertus; tous élevés au centre de villes policées où l'exercice d'une justice sévère les avait accoutumés à respecter leurs semblables, auront-ils tous, tous sans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur sûreté, les premières lueurs de la raison, proscrivent également, et continueront-ils à devenir plus barbares que le sauvage? En serai-je donc réduit à ne tracer que d'affreux tableaux? Bon Dieu! à quel ministère étais-je

réservé! Cette métamorphose de l'Européen expatrié est un phénomène si étrange, l'imagination en est si profondément affectée, que tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion se tourmente pour en découvrir le principe, soit dans la nature humaine en général, soit dans le caractère particulier des navigateurs, soit dans les circonstances antérieures ou postérieures à l'événement.

On se demande si l'homme une fois affranchi, par quelque cause que ce soit, de la contrainte des lois, n'est pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais sentie. Des êtres assez mécontens de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigens ou assez ambitieux pour dédaigner la vie et s'exposer à des dangers, à des travaux infinis, sur l'espérance vague d'une fortune rapide, ne portaient-ils pas au fond de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédation qui dut se développer avec une célérité et une fureur inconcevables, lorsque sous un autre ciel, loin de toute vindicte publique et des regards imposans de leurs concitoyens, ni la pudeur ni la crainte n'en arrêtèrent pas les effets? L'histoire de toutes les sociétés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat? Le péril d'un long séjour, la nécessité d'un prompt retour se joignant au désir de justifier les dépenses de l'entreprise par l'étalage de la ri-

chesse des contrées découvertes, n'en dûrent-ils pas occasioner et accélérer la dépouille violente? Les chefs de l'entreprise et leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avaient courus, de ceux qui leur restaient à courir, des misères qu'ils avaient souffertes, ne pensèrent-ils pas à s'en dédommager comme des gens résolus à ne s'y pas exposer une seconde fois? L'idée de fonder des colonies dans ces régions éloignées, et d'en accroître le domaine de leur souverain, se présenta-t-elle jamais bien nettement à l'esprit d'aucun de ces premiers aventuriers; et le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il fallait dévorer, qu'une conquête qu'il fallait ménager? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne se perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des ministres, tantôt par les divisions des peuples de l'Europe; et n'était-il pas consommé, lorsque le temps du calme amena nos gouvernemens à des vues plus solides? Les premiers députés à qui l'on confia l'inspection et l'autorité sur ces contrées, avaient-ils, pouvaient-ils avoir les lumières et les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance et le respect, et y établir la police et les lois, et n'y passèrent-ils pas aussi avec la soif de l'or qui les avait dévastées? Fallait-il se promettre, à l'origine des choses, une administration que l'expérience de plusieurs siècles n'a pas encore amenée? Est-il possible, même de nos jours, de régir des peuples

séparés de la métropole par des mers immenses, comme des sujets placés sous le sceptre? Des postes lointains ne devant jamais être sollicités et remplis que par des hommes indigens et avides, sans talent et sans mœurs, étrangers à tout sentiment d'honneur et à toute notion d'équité, le rebut des hautes conditions de l'état, la splendeur de ces colonies dans l'avenir n'est-elle pas une chimère, et le bonheur futur de ces régions ne serait-il pas un phénomène plus surprenant encore que leur première dévastation?

Maudit soit donc le moment de leur découverte! Et vous, souverains européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions dont vous ne pouvez qu'éterniser la misère? et que ne les restituez-vous à elles-mêmes, si vous désespérez de les rendre heureuses? Dans le cours de cet ouvrage, j'ai plus d'une fois osé vous en indiquer les moyens; mais je crains bien que ma voix n'ait crié et ne crie encore dans le désert.

L'Amérique renferme, entre le huitième et le trente-deuxième degré de latitude septentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'Océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les îles qui le forment sont connues, depuis la découverte du Nouveau-Monde, sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque toujours de la partie de l'est, ont fait appeler celles qui

sont plus à l'orient, îles du vent, et les autres, îles sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, et l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne serait-il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, et qui sont devenues des îles par une révolution qui a submergé tout le plat pays.

II. Est-il vraisemblable que le grand archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin?

Toutes les îles du monde paraissent avoir été détachées du continent par des embrasemens souterrains ou par des tremblemens de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus depuis plusieurs milliers d'années, fut une vaste terre, située entre l'Afrique et l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les îles du Cap-Vert, les Açores, Madère, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voisins, ou d'autres continens abîmés. Les observations récentes des navigateurs anglais ne permettent presque pas de douter que toutes les îles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle-Zélande, la plus considérable de ces îles, est remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne sont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; et malgré un éloignement

de six cent quatre-vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'île d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monumens certains attestent ces grands changemens. Le physicien attentif en voit partout des traces. Des coquillages de toutes les espèces, des coraux, des bancs d'huîtres, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles et sur la superficie des montagnes; l'instabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'Océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, et de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de sables devant des cités qui furent autrefois des ports fameux; la situation horizontale et parallèle des couches de terre et de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matières, régulièrement cimentées par l'action constante et successive de la même cause; la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles saillans opposés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même sable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche; la direction des montagnes et des fleuves vers la mer comme à leur source

commune ; la formation des collines et des vallons où ce vaste fluide a, pour ainsi dire, laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations : tout nous dit que l'Océan a franchi ses bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables, et que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ses habitans. De là ces déluges successifs et jamais universels, qui ont couvert la face de la terre, sans la dérober tout entière à la fois ; car les eaux agissant en même temps dans les cavités et sur la superficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, sans en diminuer les autres dimensions, ni se déborder d'une part, sans tarir de l'autre ; et l'on ne saurait imaginer une altération dans la masse entière qui fît tout à coup disparaître les montagnes, ou s'élever la mer au-dessus de leur sommet. Quel changement subit d'organisation pousserait tous les rochers et toutes les matières solides au centre du globe pour exprimer de ses flancs et de ses veines tous les fluides qui lui donnent la vie, et noyant un élément dans l'autre, ne ferait plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux et de germes perdus ? N'est-ce pas assez que chaque hémisphère soit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer ? Ce sont ces assauts continuels qui nous ont sans doute caché si long-temps le Nouveau-Monde, et qui peut-être ont en-

glouti ce continent qu'on croit n'avoir été que séparé du nôtre.

Quelles que soient les causes secrètes de ces révolutions particulières, dont la cause générale est visiblement dans les lois connues du mouvement universel, les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage et la sagacité de les voir. Ils le seront plus particulièrement pour les Antilles, si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secousses violentes toutes les fois que les volcans des Cordelières jettent des matières, ou que le Pérou est ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, situé presqu'à la même hauteur, paraît formé par la même cause, c'est-à-dire par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe, plus élevé, décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée ; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, et s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est, à peu de chose près, nord, et nord nord-ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-ouest, et se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout d'un coup, et se prolongeant en ligne droite à l'ouest, au nord-ouest, rencontre

successivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues sous le nom d'îles sous le vent. Ces îles sont séparées par des canaux de différentes largeurs ; quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt ; mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade et Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes, dont les Antilles sont couvertes, suit celle que ces îles gardent entre elles. Cette direction est si régulière, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugerait une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique serait le promontoire le plus au nord-ouest.

Les sources d'eau qui, aux îles du vent, se précipitent des montagnes, ont presque toutes leur cours dans la partie occidentale de ces îles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire, celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, est privé d'eau courante ; nulles sources n'y coulent des hauteurs : elles eussent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un espace fort court et très-rapide, elles se seraient jetées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivières dont l'embouchure est à la côte du nord, et la source est dans les montagnes qui règnent de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, dans toute

la longueur de ces îles. Ces rivières arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le sud, où la mer bat plus furieusement et imprime des traces de submersion, verse dans les trois îles plusieurs belles rivières, quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Ces observations, qui paraissent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, sont fortifiées par des observations d'un autre genre, mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les îles les plus voisines de la terre ferme, produisent comme elle des arbres mous, du cacao sauvage : ces espèces ne se retrouvent plus, du moins en quantité, dans les îles qui vont au nord ; on n'y voit que des bois durs. Cuba, située à l'autre extrémité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle est peut-être détachée, du cèdre, du cyprès, l'un et l'autre très-propres pour la construction des vaisseaux.

III. Quelle est la nature du sol des îles? Quels végétaux y trouvait-on avant l'invasion ?

Le sol des Antilles est en général une couche d'argile ou de tuf plus ou moins épaisse, sur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf et cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation ; là, où l'argile moins humide et plus friable se mêle avec les feuilles et les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve

sur des argiles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés suivant ses différentes qualités ; là, où il est moins dure, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes ; c'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Partout où l'argile et le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussitôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires, est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil : de là vient que la culture qui exige le moins de sarclage, et dont la plante couvre de ses feuilles les sels vegétaux, en perpétue la fécondité.

Lorsque les Européens abordèrent aux Antilles, ils les trouvèrent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui, s'élevant comme du lierre, embrassaient toutes les branches et les dérobaient à la vue : cette espèce parasite croissait en telle abondance, qu'on ne pouvait pénétrer dans les bois sans la couper ; on lui donna le nom de liane, analogue à sa flexibilité. Ces forêts, aussi anciennes que le monde, avaient plusieurs générations d'arbres qui, par une singulière prédilection de la nature, étaient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence ni défectuosité ; la chute annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pouris par le

temps, formaient, sur la surface de la terre, un sédiment gras, qui, après le défrichement, opérait une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituait à ces arbres.

Dans quelque terrain qu'ils eussent poussé, leurs racines avaient tout au plus deux pieds de profondeur, et communément beaucoup moins, mais elles s'étendaient en superficie à proportion du poids qu'elles avaient à soutenir : l'extrême sécheresse de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénètrent jamais bien avant, parce que le soleil les repompe en peu de temps, et des rosées continuelles qui humectent sa surface, leur donnaient une direction horizontale, au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croissaient au sommet des montagnes et dans des endroits escarpés, étaient très-durs : ils se laissaient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant. Tels étaient l'agouti, le palmiste, le barata, qu'on a depuis si utilement employés dans la charpente : tels étaient le courbaril, le mancenilier, l'acajou, le bois de fer, qui se sont trouvés propres aux ouvrages de menuiserie : tel l'acomat, qui, caché en terre ou exposé à l'air, se conserve long-temps, sans être attaqué par les vers ou pouri par l'humidité : tel le mapou, dont le tronc de quatre ou cinq pieds de diamètre, sur une flèche de quarante ou cinquante, servait à former des canots d'une seule pièce.

Les vallées, fertilisées aux dépens des montagnes, étaient couvertes de bois mous. Au pied de ces arbres croissaient indistinctement les plantes qu'un sol libéral produisait pour la subsistance des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étaient l'igname, le chou caraïbe, la patate, dont les racines tubéreuses, comme celles de la pomme de terre, pouvaient donner, ainsi qu'elles, une nourriture saine. La nature, qui paraît avoir mis partout un certain rapport entre le caractère des peuples et les denrées destinées à leur subsistance, avait placé dans les Antilles des légumes qui craignaient les ardeurs du soleil, qui se plaisaient dans les endroits frais, qui n'exigeaient point de culture, et qui se reproduisaient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversaient pas le travail libre et spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissaient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu et le temps de féconder. Cueillant au hasard et dans leur saison les productions qui s'offraient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avaient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appelons mauvaises herbes, était nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étaient utiles.

Les racines de ces plantes n'étaient jamais malsaines ; mais insipides sans préparation, elles avaient peu de goût même cuites, à moins qu'on

ne les assaisonnât avec du piment. Quand elles étaient mêlées avec du gingembre et avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille, elles donnaient une liqueur forte, qui était l'unique boisson composée des sauvages. Ils n'y employaient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre ces nourritures, les îles offraient à leurs habitans une assez grande variété de fruits, mais fort différens des nôtres. Le plus utile était la banane. La racine du bananier est tubéreuse, garnie de chevelu; sa tige tendre et molle a sept pieds dans sa plus grande hauteur et huit pouces de diamètre : elle est composée de plusieurs tuniques ou gaînes concentriques, assez épaisses, terminées chacune par une pétiole ferme, creusée en gouttière, qui supporte une feuille de six pieds de long sur deux de large. Ces feuilles, rassemblées en petit nombre au sommet de la tige, se courbent par leur propre poids, et se dessèchent successivement. Elles sont minces, très-lisses, vertes en-dessus, plus pâles en-dessous, garnies de nervures parallèles et très-serrées, qui se réunissent à la côte et donnent à la feuille un œil satiné. Au bout de neuf mois, le bananier pousse du milieu de ses feuilles, lorsqu'elles sont toutes développées, un jet de trois à quatre pieds de longueur et de deux pouces de diamètre, garni par intervalles de bourlets demi-circulaires, qui

supportent chacun un bouquet de douze fleurs ou plus, recouverts d'une spathe ou enveloppe membraneuse. Chaque fleur a un pistil chargé d'un style de six étamines et d'un calice à deux feuillets; l'un intérieur, allongé, terminé par cinq dents; l'autre intérieur, plus court et concave. Ce pistil et une des étamines avortent dans les fleurs de l'extrémité, dont les bouquets sont petits, serrés, cachés sous des enveloppes colorées et persistantes. Dans les autres fleurs, on trouve jusqu'à cinq étamines avortées ; mais le pistil devient un fruit charnu, allongé, légèrement arqué, couvert d'une pellicule jaune et épaisse, rempli d'une substance pulpeuse, jaunâtre, un peu sucrée et très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits, porté au nombre de cinquante et plus sur une même tige, prend le nom de régime de bananes : c'est la charge d'un homme. Lorsqu'il tient à la tige, son poids le fait pencher vers la terre ; dès qu'il est cueilli, cette tige se dessèche et fait place à de nouveaux rejetons qui sortent de la racine et fleurissent neuf mois après ou plus tard, lorsqu'ils sont transplantés. On ne connaît pas d'autre manière de multiplier le bananier qui ne donne jamais de graine.

Cette plante fournit plusieurs variétés qui ne diffèrent que par la forme, la grosseur et la bonté du fruit. Il est agréable au goût. On le mange cru ou préparé de diverses manières.

Une singularité qui mérite d'être observée,

c'est que tandis que la plante vorace, que nous avons appelée liane, embrassait tous les arbres stériles, elle s'éloignait de ceux qui portaient du fruit, quoique confusément mêlés avec les premiers. Il semblait que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinait à la nourriture des hommes.

Les îles n'avaient pas été traitées aussi favorablement en plantes potagères, qu'en racines et en fruits. Le pourpier et le cresson formaient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étaient fort bornées. Il n'y avait point de volailles domestiques. Les quadrupèdes, tous bons à manger, se réduisaient à cinq espèces, dont la plus grosse ne surpassait pas nos lapins. Les oiseaux, plus brillans et moins variés que dans nos climats, n'avaient guère d'autre mérite que leur parure : peu d'entre eux rendaient de ces sons touchans qui charment les oreilles; tous, ou presque tous, extrêmement maigres, avaient fort peu de goût. Le poisson y était à peu près aussi commun que dans les autres mers; mais il y était ordinairement moins sain et moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avait placées dans les îles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prît le suc par infusion; elles produisaient toujours les plus

prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verts, toujours dans leur force; et ils les ont préférés à tous les remèdes que l'Asie est en possesion de fournir au reste de l'univers.

IV. Le climat des îles est-il agréable, est-il sain?

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux îles; celle de la sécheresse et celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse et qui cache ses opérations secrètes sous une verdure continuelle, leur paraît toujours uniforme. Les observateurs qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps, et dans celle de la végétation, découvrent qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une manière moins sensible.

Ces changemens presque imperceptibles ne préservent pas des dangers et des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la zone torride. Comme ces îles sont toutes situées entre les tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions et des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Rien n'est plus rare qu'un temps couvert, propre à la tempérer: quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des saisons que du vent. Partout où il ne souffle pas, on brûle; et tous les vents ne rafraîchissent pas, il n'y a que les vents de l'est qui tempèrent la chaleur; ceux qui tiennent du sud ou de l'ouest, procurent peu de soulagement; mais ils sont beaucoup plus rares et moins réglés que celui de l'est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche leurs racines sont plus robustes et plus allongées sous terre du côté de l'est, comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'ouest souffle avec quelque violence, les arbres sont renversés facilement; de sorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne suffit pas de savoir combien d'arbres sont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'est a deux causes permanentes, dont la vraisemblance est frappante. La première est ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, et qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même temps. La seconde vient de la chaleur du soleil qui en paraissant sur l'horizon, raréfie l'air, et l'oblige à fluer vers l'occident, à mesure que la terre avance vers l'orient.

Aussi le vent d'est, qui ne se fait guère sentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à mesure que le soleil monte sur l'horizon : il diminue à mesure que cet astre baisse, il tombe enfin tout-à-fait vers le soir; mais le long des côtes seulement, et non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre qui demeure long-temps raréfié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit, et continue jusqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du soleil reflue à son tour vers la terre, où l'air s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on observe que le vent d'est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les autres temps, parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs mêmes de cet astre, au rafraîchissement des contrées qu'il embrase. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des îles de l'Amérique, mais non partout également. Là où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, et les oblige d'aller crever dans les bois ou sur

les montagnes. Mais quand les orages sont trop violens, ou que les vents variables et passagers du sud et de l'ouest viennent troubler l'empire du vent d'est, alors il pleut. Dans les autres positions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies sont si communes et si abondantes, surtout pendant l'hiver qui dure depuis la mi-juillet jusqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, suivant les meilleures observations, autant d'eau dans une semaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au lieu de ces pluies douces et agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce sont des torrens dont on prendrait le bruit pour celui de la grêle, si elle n'était inconnue sous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchissent l'air, mais elles causent une humidité dont les suites sont également incommodes et funestes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conserve au plus vingt-quatre heures; les fruits se pourissent, soit qu'on les cueille mûrs, ou avant leur maturité. Le pain doit être fait en biscuit pour ne pas moisir; les vins ordinaires s'aigrissent en fort peu de temps; le fer se rouille du matin au soir. Ce n'est qu'avec des précautions continuelles qu'on conserve les semences, jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers temps qui suivirent la découverte des Antilles, le blé qu'on y portait pour ceux qui ne

pouvaient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitans du pays, se gâtait si vite qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Cette précaution nécessaire enchérissait si fort la denrée, que peu de gens étaient en état d'en acheter. On substitua la farine aux grains, ce qui diminuait les frais, mais abrégeait la conservation. Un navigateur, moins esclave de la routine que les autres, pensa qu'on réunirait le double avantage de la durée et du bon marché, si l'on purgeait parfaitement la farine du son qui contribue à sa fermentation. Il la fit bluter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, et la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de manière qu'elle formait un corps dur presque impénétrable à l'air. L'expérience fut heureuse, et servit de règle à tous les envois qui se firent depuis dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un siècle après, Duhamel jugea que des farines séchées dans des étuves auraient une grande supériorité sur celles qui n'auraient pas subi cette opération : son idée fixa l'attention du ministère de France ; des farines furent expédiées pour l'autre hémisphère : les unes préparées selon la nouvelle méthode, et les autres selon la pratique ancienne. A leur retour en Europe, les premières n'avaient rien perdu de leur bonté ; les secondes étaient à moitié pouries. Les essais furent répétés, et les résultats furent à peu près toujours les mêmes.

Cependant ces deux moyens de conservation se trouvaient insuffisans, lorsque les mouvemens trop rapides du commerce, ou les précautions qu'exigeait la guerre, avaient accumulé trop de farines dans les îles. Le désir de sortir sans perte de cette surabondance momentanée fit imaginer de plonger dans la mer quelques instans les barils remplis de cet aliment : il s'y forma tout autour une croûte de sel, assez épaisse pour repousser les mites et pour prévenir l'échauffement.

Il est doux d'espérer qu'aucune des découvertes faites pour empêcher le dépérissement de la plus nécessaire des subsistances ne sera perdue pour celles de nos nations qui ont formé des établissemens dans le grand archipel de l'Amérique. Leurs sujets n'y auront encore que trop à souffrir de trois fléaux qu'il n'est pas donné à l'homme de prévoir ou d'écarter.

V. Phénomènes ordinaires dans les îles.

Le premier qu'aient à braver les Européens, attirés par la soif de l'or dans ces îles devenues de nos jours si importantes, ce sont les tremblemens de terre : on s'épuisa pendant des siècles en vaines conjectures sur leur origine. Le père Beccaria paraît l'avoir connue dans les derniers temps : c'est, selon ce grand physicien, une foudre souterraine causée par la vapeur électrique hors d'équilibre, et qui cherche à s'y remettre à travers les obstacles qui s'y opposent. Dans ce système, la qualité des secousses et la célérité de leur propagation, l'ascension et l'éruption des

volcans, les signes météorologiques qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent ce grand écart de la nature, tout s'explique avec une aisance dont les hypothèses, même appuyées sur les meilleurs principes, ne sont susceptibles que très-rarement.

Parmi les assauts que l'Océan, cet élément inquiet et turbulent, ne cesse de livrer au globe, il faut compter celui qui est connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On l'y éprouve presque infailliblement une, deux, trois fois depuis juillet jusqu'en octobre; et c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui de loin paraissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élèvent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étaient pressées obliquement par une force supérieure, et crèvent avec une violence extrême. Les navires qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se tenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les équipages qui ont vu approcher, pendant plusieurs heures, cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire a été jusqu'ici regardé comme la suite d'une tempête; mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; et le raz de marée se fait sentir dans une

île couverte par une autre île, qui elle-même ne l'éprouve pas : cette observation détermina M. Dutasta, qui avait vu l'Afrique et l'Amérique en négociant, en physicien, en homme d'état, à s'occuper sérieusement de ce mystérieux phénomène. Son silence nous autorise à penser qu'il n'a rien trouvé de satisfaisant, et nous n'apprenons pas que d'autres observateurs aient été plus heureux que lui.

La troisième des calamités qui affligent si cruellement le grand archipel de l'autre hémisphère, c'est l'ouragan. L'ouragan est un vent d'une violence incroyable, qui, dans le golfe du Mexique, commence ordinairement dans la partie de l'ouest, et qui, aux îles du Vent, souffle du nord-est ou nord-nord-est : il est toujours accompagné d'un déluge d'eau et quelquefois d'éclairs. Lorsqu'après un calme court, il va passer au côté opposé à celui où d'abord il avait soufflé, il y exerce des fureurs égales, mais pendant moins de temps ; il diminue par degrés, et finit par souffler successivement de tous les points de l'horizon.

Quelques heures suffisent à cette tempête pour tout bouleverser, pour tout détruire. Au jour vif et brillant de la zone torride succède tout-à-coup une nuit profonde, et à la parure d'un printemps éternel la nudité des plus tristes hivers ; des cavernes hideuses remplacent les plantations bouleversées; des forêts aussi anciennes que le monde

sont déracinées, et leurs arbres transportés au loin ; les rochers se fendent ; les montagnes qui n'ont pas une base proportionnée à leur élévation, sont ébranlées; des lacs se forment partout; les cités croulent sur leurs fondemens ; et ceux de leurs habitans que leur chute n'a pas écrasés, sont réduits à pleurer sur des cadavres, à chercher leurs parens sous des ruines ; le bruit des eaux, des bois, de la foudre, les cris des hommes et les hurlemens des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres, de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

L'ouragan n'est pas cependant sans quelque avantage : il amène des récoltes plus abondantes, et en hâte la maturité. Soit qu'il n'ouvre le sein de la terre que pour le préparer à la fécondité, soit qu'il charrie quelques matières propres à la végétation des plantes, le désordre apparent et passager qu'il cause, est non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout qui n'entretient sa vie et sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif et du bien général.

Les anciens habitans des Antilles croyaient avoir de sûrs pronostics de ce phénomène effrayant. Lorsqu'il doit arriver, disaient-ils, l'air est trouble, le soleil rouge, et cependant le

temps est calme, le sommet des montagnes est clair ; on entend sous terre un bruit sourd, comme s'il y avait des vents enfermés ; le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paraître plus grandes ; le ciel est au nord-ouest d'un sombre menaçant ; la mer rend une odeur forte, et se soulève même au milieu du calme ; le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, et soufle avec violence, par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations, il semble cependant qu'il y aurait de l'imprudence ou trop peu de philosophie à négliger les idées et même les préjugés des peuples sauvages sur les temps et sur les saisons. Leur désœuvrement et l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, les met dans l'occasion et la nécessité d'observer les plus petits changemens qui se passent dans l'air, et d'acquérir sur ce sujet des connaissances qui échappent aux nations plus éclairées, mais plus occupées et vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce à l'homme des forêts à trouver les faits, et aux savans à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut, celles des ouragans, phénomène si commun aux îles d'Amérique, qui aurait suffi seul pour la faire déserter par les Européens, s'ils n'y avaient été retenus par un désir immodéré de fortune.

Aucun ouragan ne vient proprement de l'est,

VI.
Des causes et des ravages des ouragans. Leur description.

c'est-à-dire, du plus grand espace de mer qu'on voit aux Antilles. Ce fait, bien constaté, engagerait à croire qu'ils se forment tous dans le continent du Nouveau-Monde. Le vent d'ouest qui règne constamment, quelquefois même avec beaucoup de force dans la partie du sud, depuis juillet jusqu'en janvier, et le vent du nord qui souffle en même temps dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites et longues des montagnes, il en doit sortir avec impétuosité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force motrice et du diamètre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impression plus ou moins forte, selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface; en sorte que si sa position coupait perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne sait ce qui pourrait en résulter pour la masse entière. Heureusement les divers gissemens des îles, leur forme sphérique et angulaire, présentent à ces effroyables torrens d'air, des surfaces plus ou moins obliques, qui détournent le courant, divisent ses forces, ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point, que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en aperçoit à peine dix lieues

plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui successivement ont bouleversé les îles, venaient du nord-ouest, et, par conséquent, des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques îles de cette direction, n'est pas une raison suffisante pour faire rejeter ce sentiment, parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est, un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris, quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissait sur tous les rumbs de vents.

Telles étaient, il y a quinze à vingt ans, nos conjectures sur les ouragans ; la chimie a, depuis cette époque, fait des découvertes qui, combinées avec des connaissances acquises sur les lieux mêmes, ont mis M. Ellis en état d'avoir une opinion beaucoup plus vraisemblable que la nôtre, et qu'on peut dire approcher de la démonstration.

L'ouragan, dit l'illustre anglais, est une tempête particulière aux îles de l'Amérique, et à la mer qui les environne. C'est dans les mois d'août et de septembre, saison de la plus excessive chaleur, des plus fortes pluies et des plus abondantes exhalaisons qu'il arrive habituellement. Une effervescence extraordinaire dans l'Océan, des calmes profonds, des nuages sombres, des vapeurs épaisses et méphitiques, qui obscurcissent l'atmosphère, le précèdent. Des formes

singulières et brisées, des restes d'anciens volcans, de nombreuses sources d'eaux chaudes, les laves, les scories, le soufre natif qui couvrent généralement la terre à sa superficie, tout démontre que les Antilles furent antérieurement agitées par des explosions volcaniques. La mer même qui sépare l'archipel du continent, paraît être le cratère d'un prodigieux volcan, éteint depuis long-temps, ou plutôt l'abîme dans lequel s'est engloutie une vaste étendue de terre, minée par des feux souterrains. Les principes de ce feu, semblent aujourd'hui presque épuisés, il ne leur reste que la faculté de produire des éruptions irrégulières d'air inflammable, dans les temps de l'année où toutes les circonstances se réunissent pour en favoriser la génération et où la terre est mieux préparée pour en faciliter l'émanation.

Le docteur Hales entrevit, vers le milieu du siècle, et le très-célèbre Lavoisier démontra, trente ans après, la conversion de l'air en eau. Sous ses savantes mains quinze grains d'air inflammable, mis en combustion avec quatre-vingt cinq grains d'air vital, s'unirent et se condensèrent de manière à produire un poids égal à cent grains d'eau commune. Qu'une grande quantité d'air inflammable, élevé du sol des Antilles, ou de leur golfe, s'enflamme dans l'atmosphère, avec une quantité proportionnée d'air vital, les deux gaz, dit M. Ellis, se convertiront également en eau : cette

eau, dix mille fois plus dense que ses deux principes, occasionera un vide immense, que l'air environnant voudra remplir ; dans son impétueuse ardeur, il s'élèvera au-dessus de son niveau, il descendra jusqu'à terre, pour remonter et pour redescendre encore, et continuer dans cet état de balancement désordonné jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli : voilà l'ouragan.

Tels sont les phénomènes destructeurs qu'il faut braver pour acquérir les richesses d'une partie du Nouveau-Monde ; mais quel obstacle pouvait arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avait découvert?

VII. Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des îles du Vent.

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, et avoir visité les autres grandes Antilles, alla reconnaître les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi faibles, aussi pusillanimes que ceux qui s'étaient d'abord soumis à lui, et en fut surpris : cette différence l'aurait peu étonné dans des régions éclairées, où les institutions civiles, religieuses et politiques, la nourriture, les vêtemens, les travaux, des moyens sans nombre, concourent à modifier l'influence si impérieuse du climat ; mais comment des sauvages, végétant ainsi que la plante, ainsi que l'animal, sous un ciel également ardent, pouvaient-ils se ressembler si peu? c'était un problème dont son intelligence ne lui offrait pas la solution. Il ignorait que le peuple qui lui opposait une résistance inattendue, était une race

particulière ; il ignorait que ce peuple eût un idiome différent de celui de ses voisins ; il ignorait que ce peuple, venu plus ou moins anciennement du continent, avait exterminé les habitans du pays et en occupait la place ; il ignorait que ce peuple fût dans l'habitude de franchir d'assez grands espaces, pour aller porter le ravage et là mort aux contrées que ses caprices lui désignaient.

Ces Caraïbes avaient la taille médiocre, renforcée et nerveuse ; telle qu'il l'aurait fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie et leurs exercices avaient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines et nourries étaient communément bien faites ; leurs yeux étaient noirs, gros et un peu saillans ; leur figure aurait été agréable, s'ils n'avaient déparé l'ouvrage de la nature, pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvaient plaire que chez eux, A l'exception des sourcils et des cheveux, ils n'avaient pas un seul poil sur tout le corps ; ils ne portaient aucune espèce de vêtement, et n'en étaient pas moins chastes : seulement, pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignaient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnait la couleur d'une écrevisse cuite.

Leur religion se bornait à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, et conservée même chez plusieurs des nations civilisées ;

c'est-à-dire qu'ils croyaient confusément un bon et un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupait guère; mais ils redoutaient beaucoup l'être malfaisant. Leurs autres superstitions étaient plus absurdes que dangereuses, et ils y étaient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui leur en prêchaient les dogmes, ils refusaient de les croire, *de peur*, disaient-ils, *que leurs voisins ne se moquassent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espèce de gouvernement, leur tranquillité n'était pas troublée : ils devaient la paix dont ils jouissaient, à cette pitié innée qui précède toute réflexion, et d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffirait qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, et les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudrait qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur sérail; qu'ils allassent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions et l'agonie de leurs soldats mourans; qu'ils entrassent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionées par la famine,

par les travaux périlleux et malsains, par la dureté des corvées et des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractère. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des princes, épargneraient de crimes et de maux aux humains ! Que les larmes des rois vaudraient de biens aux peuples !

Les Caraïbes, qui n'avaient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connaissaient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats, si communs chez les peuples policés. La religion, les lois, les échafauds, ces digues partout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étaient inutiles à des hommes qui ne suivaient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquait quelque chose, ils disaient que *les Chrétiens étaient venus chez eux.*

Ces insulaires connaissaient peu les grands mouvemens de l'âme, sans en excepter celui de l'amour ; ce sentiment n'était pour eux qu'un besoin : jamais il ne leur échappait aucune attention, aucune démonstration de tendresse pour ce sexe si recherché dans d'autres climats ; ils regardaient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettaient pas de manger avec eux, avaient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement : elles-mêmes se

sentaient nées pour obéir, et se résignaient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectait guère l'âme des Caraïbes : sans distinction de rang, ils étaient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquèrent de la subordination entre les Européens. Ce système blessait si fort leurs idées, qu'ils regardaient comme des esclaves ceux qui avaient la lâcheté de recevoir des ordres et de les exécuter. Si les femmes étaient soumises chez eux, c'était une suite naturelle de la faiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servaient-ils les moins forts? Comment un seul commandait-il à tous? La guerre, la fourberie et la superstition ne leur avaient pas encore résolu ce problème.

Un peuple qui ne connaissait ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devait pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composait une espèce de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formait un hameau appelé *carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle était plus ou moins étendue. Au centre logeait le chef ou le patriarche de la famille, avec ses femmes et ses enfans du bas âge. Tout autour, on voyait les cases de ceux de sa postérité qui étaient mariés. Ces cabanes avaient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit; et pour meubles, des armes, des lits

de coton sans art et sans travail, quelques corbeilles et des ustensiles de calebasse.

C'est là que les Caraïbes passaient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en sortaient, c'était pour rester accroupis dans un coin, où ils paraissaient ensevelis dans une profonde méditation. Lorsqu'ils parlaient, ce qui était rare, on les écoutait sans les interrompre, sans les contredire, sans leur répondre que par un signe muet d'approbation.

Le soin de leur subsistance ne les occupait pas beaucoup. Des sauvages qui passaient leur vie dans l'air condensé des forêts; qui se couvraient habituellement d'une couche de rocou, propre à boucher les pores de la peau; qui coulaient des jours oisifs dans une inaction entière; ces sauvages devaient transpirer fort peu et ne manger guère. Sans être réduits au pénible travail des défrichemens, ils trouvaient au pied des arbres une nourriture assurée, saine, convenable à leur tempérament, et qui ne demandait pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutait à ces dons d'une nature brute et libérale les produits de la chasse et de la pêche, c'était le plus souvent à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avaient point d'époque fixe. Les conviés y apportaient l'empreinte de leur caractère; ils n'étaient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indo-

lence et l'ennui étaient peints dans tous les yeux. Les danses étaient si graves et si sérieuses, que les mouvemens du corps se ressentaient de la pesanteur de l'âme. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui couvent des orages, se terminaient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivraient assemblés ; l'ivresse échauffait et ranimait, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes : on finissait par s'égorger. La haine et la vengeance, les seuls sentimens profonds qui pussent émouvoir ces âmes sauvages, se perpétuaient ainsi par les plaisirs mêmes. C'est dans la joie des festins que les parens, les amis s'embrassaient, et juraient d'aller porter la guerre dans le continent ou dans les grandes îles.

Les Caraïbes s'embarquaient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avait abattu en le brûlant par le pied. Des années entières avaient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierres et par le moyen du feu, qu'on dirigeait adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenait. Arrivés aux côtes où tantôt un caprice aveugle et tantôt une haine violente les conduisaient, ces guerriers libres et volontaires y cherchaient des nations à exterminer. Ils attaquaient avec une espèce de massue, moins longue que le bras, avec leurs flèches empoisonnées. Au

retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendait plus cruelle et plus vive, les sauvages retombaient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, et ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchaient que de l'or ; depuis ils cherchèrent des esclaves ; mais n'ayant pas trouvé des mines, et les Caraïbes, si fiers et si mélancoliques, mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugeaient de peu de valeur, et qu'ils ne pouvaient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles et sanglantes.

VIII. Les Anglais et les Français s'établirent aux îles du Vent, sur la ruine des Caraïbes.

Les Anglais et les Français, instruits de ce qui se passait, hasardèrent quelques faibles armemens pour intercepter les vaisseaux espagnols qui allaient dans ces parages. Les succès multiplièrent les corsaires ; la paix qui régnait souvent en Europe, n'empêchait pas les expéditions ; l'usage où était l'Espagne, d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvait au-delà du tropique, justifiait ces pirateries.

Les deux peuples fréquentaient depuis long-temps les îles du Vent, sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignaient-ils de se brouiller avec les Caraïbes, dont ils étaient bien reçus? Peut-être ne jugeaient-ils pas dignes de leur attention, un

sol qui ne produisait aucune des denrées qui étaient d'usage dans l'ancien monde? Enfin des Anglais conduits par Warner, des Français aux ordres de Danambuc, abordèrent, en 1625, à Saint-Christophe, le même jour, par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avaient convaincu les uns et les autres, qu'ils ne s'enrichiraient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils auraient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avaient nulle idée de commerce, d'agriculture et de conquête, ils partagèrent paisiblement les côtes de l'île où le hasard les avait réunis. Les naturels du pays s'éloignèrent d'eux, en leur disant : *Il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher si loin, à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Frédéric de Tolède, qu'elle envoyait en 1630 au Brésil, avec une flotte redoutable, destinée contre les Hollandais, eut ordre d'exterminer en passant, les pirates qui, suivant les préjugés de cette couronne, avaient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives, industrieuses, causait de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentaient que leurs colonies seraient exposées, si d'autres peuples parvenaient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les Français et les Anglais réunirent inutilement leurs faibles moyens contre l'ennemi com-

mun. Ils furent battus ; ceux qui ne restèrent pas, dans l'action, morts ou prisonniers, se réfugièrent avec précipitation dans les îles voisines. Le danger passé, ils retournèrent la plupart à leurs habitations. L'Espagne, occupée d'intérêts qu'elle croyait plus importans, ne les inquiéta plus, et se reposa peut-être de leur destruction, sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues, suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà, soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe, ils avaient été chassés ou exterminés. On s'était approprié leurs femmes, leurs vivres et la terre qu'ils habitaient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation, fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entraient dans la conspiration : on les attaqua dans leurs îles. Inutilement ces hommes simples, qui ne songeaient pas à disputer un terrain où la propriété ne les attachait pas, reculaient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendaient : on ne les en poursuivait pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en voulait à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; et la vengeance, qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers temps, les Anglais et les Français faisaient cause commune contre les Caraïbes ; mais cette espèce de société fortuite était

souvent interrompue; elle n'emportait point d'engagement durable, encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avaient l'adresse de faire la paix, tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre; et par-là ils se ménageaient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupait guère d'un petit nombre d'aventuriers, dont les courses ne lui avaient encore procuré aucun bien, et qui n'était pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, et l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina, au mois de janvier 1660, leurs sujets du Nouveau-Monde, à faire eux-mêmes une convention qui assurait à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avaient données, et qui n'avaient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte était accompagné d'une ligue offensive et défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, et quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à

Nièves, à Antigoa, à Montserrat, en plusieurs îles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique et à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent : leur population n'excédait pas alors six mille hommes.

IX.
Les Français s'emparent d'une partie de Saint-Domingue. Caractère de ces aventuriers.

A cette époque, les établissemens anglais, qui, sous un gouvernement supportable, quoique vicieux, avaient acquis quelque consistance, virent augmenter leur prospérité. Les colonies françaises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans, qui étaient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des priviléges exclusifs. Ces hommes, passionnés pour la liberté, se réfugièrent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servait d'asile à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avaient été chassés de Saint-Christophe.

On les nommait boucaniers, parce qu'à la manière des sauvages, ils faisaient sécher à la fumée, dans des lieux appelés boucans, les viandes dont ils se nourrissaient. Comme ils étaient sans femmes et sans enfans, ils avaient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étaient communs dans ces sociétés, et demeuraient toujours à celui qui survivait à son compagnon. On ne connaissait pas le lar-

cin, quoique rien ne fût fermé ; et ce qu'on ne trouvait pas chez soi, on l'allait prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en prévenir s'ils y étaient, ou, s'ils n'y étaient pas, de les en avertir à leur retour. César trouva dans les Gaules, le même usage qui porte le double caractère et d'un état primitif, où tout était à tous, et d'une condition postérieure, où la notion du tien et du mien était connue et respectée. Les différends étaient rares, et facilement terminés. Lorsque les parties y mettaient de l'opiniâtreté, elles vidaient leur querelles à coups de fusil. Si la balle avait frappé par-derrière ou dans les flancs, on jugeait qu'il y avait de la perfidie, et l'on cassait la tête à l'auteur de l'assassinat. Les lois de l'ancienne patrie étaient comptées pour rien ; ils s'en prétendaient affranchis par le baptême de mer qu'ils avaient reçu au passage du tropique. Ces aventuriers avaient quitté jusqu'à leurs noms de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chémise, teinte du sang des animaux qu'ils tuaient à la chasse ; un caleçon encore plus sale, fait en tablier de brasseur, pour ceinture ; une courroie où pendaient un sabre fort court et quelques couteaux ; un chapeau, sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant, des souliers sans bas : tel était l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornait à avoir un

fusil qui portât des balles d'une once, et une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des boucaniers se passait à faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'île, depuis que les Espagnols y en avaient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, assaisonnées avec du piment et du jus d'orange, étaient la nourriture ordinaire de leurs destructeurs, qui avaient oublié l'usage du pain, et qui étaient réduits à l'eau pour boisson. On en rassemblait les cuirs dans les différentes rades où les navigateurs venaient les acheter. Ils y étaient portés par les *engagés*, espèce d'hommes qui se vendaient en Europe, pour servir comme esclaves, pendant trois ans, dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choisissait toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avait proscrit cet usage, quand il avait dit : *Tu travailleras six jours, et le septième tu te reposeras. Et moi*, reprit le féroce boucanier, *et moi je dis : six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, et le septième tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement, de coups de bâton, qui tantôt font observer, et tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractère, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connaissaient peu les infirmités. Leurs courses n'étaient interrompues que par des fiè-

vres éphémères, dont ils ne se ressentaient pas le lendemain. Le temps devait cependant les affaiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat était proprement le seul ennemi que les boucaniers eussent à craindre. La colonie espagnole, d'abord si considérable, n'était plus rien. Oubliée de sa métropole, elle avait perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restait d'habitans vivaient dans l'oisiveté ; leurs esclaves n'avaient d'autre travail que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvait satisfaire, la frugalité les faisait parvenir à une vieillesse rare sous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se serait pas réveillée, si une activité trop entreprenante et trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignaient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent et des îles voisines, des troupes qui coururent sur les boucaniers dispersés. Elles surprenaient ces barbares en petit nombre dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs cabanes ; plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auraient successivement péri, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparaient nécessairement pendant le jour, mais ils se rassemblaient le soir. Si quelqu'un manquait, on con-

cluait qu'il avait été pris ou tué, et les chasses étaient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devaient faire autour d'eux des brigands sans patrie et sans lois; chasseurs et guerriers par besoin, par instinct; excités au sang et au massacre par l'habitude d'attaquer et la nécessité de se défendre : aussi, dans leur fureur, tout était-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin, les Espagnols, désespérant de vaincre des ennemis si féroces et si acharnés, s'avisèrent de détruire eux-mêmes, par des chasses générales, tous les bœufs de l'île. L'exécution de ce plan, en privant les boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations et à les cultiver.

La France, qui avait désavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avaient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya, en 1665, un homme vertueux et intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différens temps dans le Nouveau-Monde, n'étaient connues que par leurs débauches. Les boucaniers n'étaient pas blessés de ces mœurs; chacun disait à celle que le sort lui assignait :

« Je te prends, sans savoir qui tu es et sans » m'en soucier. Tu ne serais pas venue me cher» cher, si quelqu'un avait voulu de toi dans l'en-

» droit d'où tu viens; mais que m'importe? Je ne » te demanderai pas compte du passé, parce que » je n'ai aucun droit de m'offenser de ta conduite, » lorsque tu étais maîtresse de l'avoir bonne ou » mauvaise à ton gré ; et que je n'aurai point à rougir des actions que tu te permis dans un temps » où tu n'étais pas à moi. Réponds-moi seulement » de l'avenir; je te quitte du reste. » Puis frappant de la main sur le canon de son fusil, il ajoutait : « Voilà qui me vengera de tes infidélités ; si » tu me manques, celui-là ne te manquera pas. »

X. Les Anglais font la conquête de la Jamaïque.

Les Anglais n'avaient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne, affaiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne et du Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroy, par ses pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernaient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choses, avait dégénéré en une paresse superbe ; la décadence de l'Espagne ne laissait pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec succès. La France profitait habilement de tous ces désordres, qui étaient en partie son ouvrage; et Cromwel se joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écroulait de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers anglais, qui n'y apercevaient qu'une grande injustice, et les détermina à abandonner le service. Ils jugeaient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisait pas pour justifier une entreprise qui blessait tous les principes de l'équité, et qu'en concourant à son exécution, ils se rendraient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses comme l'effet de cet esprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnait alors en Angleterre ; mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avait long-temps menacé de ses fers les autres nations : il était possible que la multitude, qui n'est pas faite pour calculer les forces des puissances, pour suivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes ; une terreur nouvelle avait saisi ceux des bons esprits qui étudiaient la marche des affaires générales. Ils voyaient que si le torrent des prospérités de la France n'était arrêté par une cause étrangère, elle dépouillerait les Espagnols, leur donnerait la loi, les forcerait au mariage de l'infante avec Louis XIV, s'assurerait l'héritage de Charles-Quint, opprimerait la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venait de renverser le gouvernement de sa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois; mais ils le regardèrent comme le plus inepte des politiques, lorsqu'ils

lui virent former des liaisons, que ses intérêts particuliers, ceux de sa nation, ceux de l'Europe entière, semblaient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant et profond du tyran de l'Angleterre; mais peut-être voulait-il soutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que sa nation avait de ses talens. L'exécution de ce plan devenait chimérique s'il se déclarait pour l'Espagne, parce qu'il pouvait tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis : il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France, et de la combattre ensuite lorsqu'il aurait acquis ce qui était l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire, et qui conviennent du moins au caractère du politique étonnant auquel on attribue cette manière de raisonner, les Anglais allèrent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venaient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans, à la vue d'une flotte nombreuse commandée par Penn, et de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugièrent dans les bois; mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent sur leurs pas, et le forcèrent à se rembarquer honteusement : ce revers était l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avaient que peu de talent ; ils se haïssaient réciproquement et n'étaient pas attachés au protecteur ; des surveillans, sous le nom de commissaires, gênaient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étaient le rebut de l'armée, et les milices tirées de la Barbade et de Saint-Christophe manquaient de discipline ; l'espoir du butin, cet aiguillon si nécessaire pour faire réussir des entreprises éloignées et difficiles, était interdit. On avait tellement disposé les choses, qu'il ne pouvait exister aucune harmonie entre les divers instrumens qui devaient concourir au succès : les armes convenables, les vivres propres au climat, les connaissances pour se bien conduire, tout manquait également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvait se faire sans danger dans le port même, se fit sans guide, à quarante milles ; les troupes errèrent quatre jours sans eau et sans subsistances. Épuisées par les chaleurs excessives du climat, découragées par la lâcheté, la mésintelligence de leurs officiers, elles ne disputèrent seulement pas la victoire aux Espagnols : on avait regagné les vaisseaux, qu'on se croyait à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha des esprits aigris. L'Anglais, qui n'avait pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ses fautes même à l'amour de la patrie, du devoir, et de

la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette île, soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoraient les événemens qui venaient de se passer à Saint-Domingue, ne savaient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voisines : aussi les assaillans firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchaient fièrement à l'assaut de Saint-Iago, le seul poste fortifié de la colonie, lorsque le gouverneur ralentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles, adroitement prolongée, donna le temps aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avaient de plus précieux ; eux-mêmes, ils se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors et sans provisions.

Cette ruse remplit les Anglais de rage ; ils envoyèrent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien trouvé ; la privation de toutes les commodités, plus sensible pour ce peuple que pour les autres ; la mortalité qui augmentait tous les jours ; la crainte d'être attaqués par toutes les forces du Nouveau-Monde : ces causes réunies faisaient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On allait s'exposer aux reproches flétrissans de la nation, par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la

Jamaïque, si l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avaient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur inespéré changea les dispositions, et les Anglais prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avait inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seraient pas en sûreté dans les forêts et les précipices où ils s'étaient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette île avec l'ignominie que méritait la faiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avaient quittée, mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il fallait combattre. Par un sentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devait l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une île importante, qui a fait, depuis ce moment, une partie très-précieuse des possessions britanniques dans le Nouveau-Monde.

XI. Les flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.

Avant que les Anglais fussent établis à la Jamaïque, et les Français à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célèbres depuis sous le nom de flibustiers, avaient chassé les Espagnols de la petite île de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étaient fortifiés, et avaient couru avec une audace

extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formaient entre eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'était là toute leur force navale : à peine pouvait-on s'y coucher, et rien n'y mettait à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrens dans ces parages ; souvent on y manquait des premiers soutiens de la vie ; mais à la vue d'un navire, tant de calamités étaient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les flibustiers allaient sans délibérer à l'abordage : dès que le grappin était une fois jeté, c'était un vaisseau enlevé.

Dans un besoin extrême, ces brigands attaquaient toutes les nations, et l'Espagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondaient la haine implacable qu'ils lui avaient jurée, sur les cruautés que ce peuple avait exercées contre les Américains ; mais à cette singulière humanité se joignait un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire dans le Nouveau-Monde la chasse et la pêche, qu'ils croyaient avec raison de droit naturel. Tel était leur aveuglement, qu'ils ne s'embarquaient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenaient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivaient d'Europe tentaient rarement leur avidité : ces barbares n'y auraient trouvé que des marchandises dont la vente eût

été peu avantageuse, ou aurait exigé des soins trop suivis. C'était lorsque ces bâtimens repartaient chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémisphère, qu'on les attendait. S'il n'y en avait qu'un, il était toujours attaqué. On suivait les flottes, et malheur aux navires qui s'en écartaient ou qui restaient en arrière : c'était une proie infaillible pour les flibustiers. L'Espagnol, que glaçait la vue de ces ennemis impitoyables, ne savait que se rendre. Il obtenait la vie, si la prise était riche ; mais lorsque l'espérance du vainqueur était trompée, l'équipage était souvent jeté à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'a, sur un bateau, que quatre canons et vingt-huit hommes : cette faiblesse ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions ; il l'aborde, après avoir donné ses ordres pour faire couler à fond son bâtiment ; et il étonne si fort les Espagnols par son audace, que nul d'entre eux ne se met en action pour le repousser. Arrivé à la chambre du capitaine, occupé à jouer, il lui met le pistolet sur la gorge, et l'oblige de se rendre. Ce commandant et la plus grande partie des siens sont mis à terre au cap le plus proche, comme un poids inutile d'un vaisseau qu'ils ont si mal gardé ; et l'on n'y conserve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante-cinq flibustiers, entrés dans la mer du Sud, ont poussé leurs courses jusqu'aux pla-

ges de la Californie. Pour regagner les mers du Nord, ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan, la rage de ne rien emporter d'un océan si riche les saisit, et ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca est un vaisseau de force, chargé de plusieurs millions ; ils l'attaquent, s'en rendent les maîtres et s'y embarquent.

Le Basque, Jonqué et Laurent le Graff, croisent devant Carthagène avec trois petits et mauvais navires. On fait sortir du port deux vaisseaux de guerre pour combattre ces forbans et les amener vifs ou morts. L'espoir des Espagnols est si bien trompé, qu'ils sont faits prisonniers eux-mêmes. Le vainqueur retient les bâtimens ; mais il en renvoie les équipages, avec une dérision qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même si humiliante.

Michel et Brouage, instruits qu'on vient d'embarquer à Carthagène, sous pavillon étranger, des richesses considérables, pour les soustraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces trésors et les en dépouillent. Blessés de se voir ainsi vaincus par des bâtimens si inférieurs aux leurs, les capitaines hollandais osent dire en face au premier de ces aventuriers, que seul il n'aurait pas osé se commettre avec eux : *Recommençons le combat*, répond fièrement le flibustier ; *mon compagnon restera tranquille spectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vais-*

seaux seront miens aussi. Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vite, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuser.

Laurent, monté sur un très-petit bâtiment, est surpris par deux vaisseaux espagnols, l'un et l'autre de soixante canons : *Vous êtes,* dit-il à ses camarades, *trop expérimentés pour ne pas connaître le péril que nous courons, et trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager et tout hasarder, se défendre et attaquer en même temps. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même, tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; et pour leur échapper, combattons.*

Après ce discours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des flibustiers, et lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera; témoignant par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même, ou dans le courage. Montrant ensuite de la main les ennemis : *C'est entre leurs bâtimens,* dit-il, *qu'il nous faut passer, et tirer à droite et à gauche comme vous savez faire.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité, une résolution extraordinaires ; on ne prend pas à la vérité les bâtimens, mais on en éclaircit si bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui, même en se retirant, rem-

portent l'honneur de la victoire. Le commandant espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance et sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats, les flibustiers montraient la même intrépidité.

Lorsqu'ils avaient fait un butin considérable, ils se rendaient, dans les premiers temps, à l'île de la Tortue pour faire leur partage ; dans la suite, les Français allèrent à Saint-Domingue, et les Anglais à la Jamaïque. Tous juraient qu'ils n'avaient rien détourné du pillage : si, ce qui fut très-rare, quelqu'un était convaincu de parjure, à la première occasion, il était abandonné comme infâme, sur quelque côte déserte. Les premières distributions étaient toujours pour ceux qui avaient été mutilés dans les combats. La perte d'une main, d'un bras, d'un pied, se payait deux cents écus ; pour un œil ou pour un doigt, on ne recevait que la moitié de cette somme. Pendant deux mois, les blessés recevaient trois livres par jour, pour leur pansement. S'il ne se trouvait pas de quoi remplir ces obligations sacrées, l'équipage entier était obligé de reprendre la course, de la continuer même jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisans pour acquitter une dette si respectable.

Ce qui restait après ces actes de justice et d'humanité, était partagé. Le commandant n'avait étroitement droit qu'à un seul lot comme les autres; mais il lui en était accordé trois ou

quatre, selon qu'on était plus ou moins content de son intelligence, de sa valeur et de sa conduite. Si le bâtiment n'appartenait pas à l'équipage, celui qui l'avait fourni, avec les munitions de guerre et de bouche, emportait le tiers des prises. Jamais la faveur n'influa dans le partage; tout était tiré rigoureusement au sort. Cette probité s'étendait jusqu'aux morts : leur part était donnée à leur compagnon; si quelqu'un n'en laissait point, sa part était envoyée à sa famille. Au défaut de l'un et de l'autre, elle était distribuée aux pauvres et aux églises, qui devaient prier pour celui au nom duquel se faisaient ces largesses, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ensuite commençaient les profusions de tous les genres. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, était portée à des excès qui ne finissaient qu'avec l'abondance. La mer revoyait sans habits, sans vivres, absolument ruinés, des hommes qu'elle venait d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguait, avaient la même destinée. Si l'on demandait à ces insensés, quel plaisir ils trouvaient à dissiper si rapidement ce qu'ils avaient acquis avec tant de risque, ils répondaient ingénument : « Exposés comme nous le » sommes à une infinité de dangers, notre sort » est bien différent de celui des autres hommes. » Aujourd'hui vivans, demain morts, que nous

» importe d'amasser ? Nous ne comptons que sur
» le jour où nous vivons, jamais sur celui que
» nous avons à vivre. Notre soin est plutôt de
» consumer la vie, que de la conserver. »

Les colonies espagnoles, qui s'étaient flattées que leurs malheurs auraient un terme, désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands, se dégoûtèrent de la navigation. Elles sacrifièrent ce que leur liaison leur procurait de force, de commodités, de richesses, et formèrent presque autant d'états isolés. Elles ne se dissimulaient pas les inconvéniens de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides et féroces, était plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des flibustiers. Ils ne s'étaient montrés jusqu'alors dans les établissemens espagnols, que pour y enlever, même rarement, quelques subsistances. La diminution de leurs prises les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refusait. Les contrées du continent les plus riches et les plus peuplées, furent pillées et dévastées. La culture tomba comme la navigation, et les Espagnols n'osèrent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les flibustiers qui se distinguèrent dans cette nouvelle carrière, Montbars, gentilhomme languedocien, se fit un nom singulier. Le ha-

sard ayant fait tomber entre ses mains, dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commises dans le Nouveau-Monde, il conçut contre la nation qui avait produit tant de maux, une haine qu'il portait jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet, qu'étant au collége, et jouant dans une pièce le rôle d'un Français qui avait un démêlé avec un Espagnol, il se jeta sur son interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'aurait étranglé si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentait sans cesse des peuples innombrables, égorgés par les monstres sortis de l'Espagne; il ne respirait que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la soif de l'or, ou le fanatisme de religion, qui avaient immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes criaient vengeance au fond de son âme. Il entendit parler *des frères de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom espagnol, et il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau espagnol, qui fut attaqué, et aussitôt abordé: c'était l'usage du temps. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, et se portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, massacra tout ce qui se trouvait sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre, laissant à ses compagnons toute la

joie d'un riche butin, on le vit contempler, avec une volupté sanguinaire, les cadavres entassés de cette nation, à laquelle il avait juré une haine insatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler, sans s'assouvir. Le vaisseau qui le portait arrive à la côte de Saint-Domingue. Les Français de l'île y portent peu de rafraîchissemens, et allèguent pour excuse que l'Espagnol a ravagé leurs établissemens. « Comment le souffrez-» vous ? » dit brusquement Montbars. — « Nous » ne le souffrons pas non plus, répliquent-ils du » même ton ; et l'ennemi nous connaît bien. » Aussi a-t-il pris le temps où nous étions à la » chasse. Mais nous allons joindre quelques-uns » de nos camarades, encore plus maltraités que » nous ; et alors on verra beau jeu. » — « Si vous » voulez, reprend Montbars, je marcherai à votre » tête, non pour vous commander, mais pour » m'exposer le premier. » Ces barbares, jugeant favorablement de lui, acceptent sa proposition. Le jour même, on joint les Espagnols ; et le nouvel agrégé fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides : rien n'échappe à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette première action ; il fit tant de mal sur terre et sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres flibustiers qui suivaient ses traces, ayant déterminé les Es-

pagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeait des forces considérables, et les associations devinrent plus nombreuses. La première qui eut de l'éclat fut formée par l'Olonnois, qui tirait son nom des Sables-d'Olonne, sa patrie. Du vil état d'engagé, il s'était élevé par degrés au commandement de deux canots, et de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à se rendre maître, sur la côte de Cuba, d'une frégate espagnole. Un esclave ayant vu achever tous les blessés, et craignant pour sa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avait destiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avait embarqué pour servir de bourreau à tous les flibustiers, qu'il avait condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent faits prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonnois, saisi de rage, se fait amener les Espagnols l'un après l'autre, et leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoutte de son sabre. Il se rend ensuite au Port-au-Prince, où étaient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, et ne fait grâce qu'à un seul homme, qu'il envoie au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire, et l'avertit que ce traitement est réservé à tous les Espagnols qui tomberont entre ses mains, à lui-

même, s'il a ce malheur. Après cette expédition, il échoue ses canots, ses prises, et se rend avec la frégate seule, à la Tortue.

Il y trouva le Basque, fameux pour avoir pris, sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq ou six millions de livres, et pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publièrent qu'ils partaient ensemble pour l'exécution d'un grand projet, et quatre cent quarante hommes les joignirent. Ce corps, le plus nombreux qu'eussent encore formé les flibustiers, se porta sur la baie de Venezuela, qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres; le fort qui en défendait l'entrée fut emporté, le canon encloué, et la garnison de deux cent cinquante hommes passée au fil de l'épée. On se rembarque; on arrive à Maracaïbo, bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de son embouchure. Cette ville, enrichie par son commerce de cuirs, de tabac et de cacao, était abandonnée, les habitans s'étaient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les flibustiers n'avaient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auraient trouvé à Gibraltar, vers l'extrémité du lac, ce qu'on voulait soustraire à leur avidité, mais ils n'y rencontrèrent que des retranchemens nouvellement construits, qui leur coûtèrent beaucoup de sang pour une victoire inutile : déjà tous les effets précieux en avaient été transportés plus loin; dans leur dé-

pit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo aurait subi le même sort s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon, ils emportèrent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le dessein, disaient-ils, de bâtir une chapelle dans l'île de la Tortue, et d'y consacrer cette partie de leur butin. Telle était la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvaient offrir au ciel que leurs rapines et leurs brigandages.

Tandis qu'ils dissipaient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des flibustiers anglais, partait de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses mesures étaient si bien concertées qu'il surprit la ville, et s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes et par les prêtres, persuadé que la galanterie et la superstition des Espagnols ne leur permettraient pas de tirer sur ce qu'ils aimaient, sur ce qu'ils respectaient le plus ; mais la garnison ayant résisté à ce piége, il fallut la vaincre de force, et l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qui furent emportés de ce port célèbre.

Une conquête encore plus importante, c'était celle de Panama. Pour la faire réussir, Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa-Rica, chercher des guides dans l'île Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes espagnoles étaient confinés. Ce poste était si bien fortifié,

qu'il aurait dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide ; cependant, dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya secrètement pour savoir comment il pourrait se rendre sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulterait pendant la nuit un fort détaché, que le commandant sortirait de la citadelle pour aller au secours de cet ouvrage important, que les assaillans viendraient ensuite le prendre par-derrière et le feraient prisonnier, ce qui entraînerait la reddition de la place. Il fut convenu aussi qu'on tirerait avec beaucoup de vivacité de part et d'autre, mais qu'on ne tuerait personne. Cette comédie fut jouée admirablement; les Espagnols, sans avoir couru de risque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; et les flibustiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avaient trouvées à Sainte-Catherine, tournèrent leurs voiles vers le Châgre, la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette rivière importante était un fort, construit sur un roc escarpé, que battaient les flots de la mer. Ce boulevard, d'un accès difficile, était défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, et par une garnison digne de son chef. Les flibustiers éprouvèrent pour la première fois une résistance égale à leur opiniâtreté : l'on pouvait douter s'ils vain-

craient ou leveraient le siége, quand un heureux hasard vint au secours de leur gloire et de leur fortune : le commandant fut tué, le feu prit au fort, et l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre, avec les gens nécessaires pour les garder, et, sur ses chaloupes, remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles, jusqu'à Crucès, où il finissait d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en était éloigné que de cinq lieues. Sur une vaste prairie, qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, et il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses, cachés dans les puits et dans les caveaux ; on arrêta de riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec ; les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contens de ce butin, les partis de flibustiers qui couraient les campagnes, employèrent les plus affreux tourmens pour faire avouer aux Espagnols, aux nègres, aux Indiens qu'ils déterraient, le lieu où ils avaient recélé leurs richesses et celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le hasard dans un château que la peur avait fait abandonner, y trouva des habits, dont il se revêtit. A peine avait-il changé de décoration, qu'il fut aperçu par ces pirates, qui lui demandèrent où

était son or : ce malheureux montra les haillons qu'il venait de quitter ; aussitôt il fut mis à la question ; et comme on ne put en rien tirer, on le livra à des esclaves qui l'achevèrent. C'est ainsi que les Espagnols rendaient les trésors du Nouveau-Monde comme ils les avaient amassés, dans le sang et les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux : son caractère n'était pas propre à inspirer de tendres désirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentait son cœur farouche : *Arrête,* lui cria-t-elle en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête ; crois-tu me ravir l'honneur comme tu m'as ôté les biens et la liberté? Apprends que je puis mourir, et me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui aurait plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une passion que cette opiniâtre résistance avait changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitemens barbares ; mais l'Espagnole, inébranlable, irritait et repoussait toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvaient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de pri-

sonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, et on arriva à l'embouchure du Châgre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan, avec les principaux flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avait embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servait d'entrepôt au commerce de l'ancien et du Nouveau-Monde. Cette infidélité, dont il n'y avait pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglais suivirent le voleur dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avait frustré leurs droits et leur avidité; pour les Français associés à la même perte, ils se retirèrent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions; mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'ils en tentèrent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avait servi avec les Français. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de faiblesse parmi ceux qui s'associaient à lui. Dans l'ardeur du combat, ilparcourait son vaisseau, observait ses gens l'un après l'autre, et tuait sur-le-champ ceux qui baissaient la tête au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon : cette étrange discipline l'avait rendu la terreur des lâches et l'idole des braves. Du reste, il partageait volontiers

avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faisait la course avec une frégate qui lui appartenait. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appela à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois Français fameux par leurs exploits, et le hollandais Laurent de Graff, encore plus célèbre qu'eux : douze cents flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés, et l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Crux.

Le débarquement se fit à la faveur des ténèbres, à trois lieues de la place, où l'on arriva sans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les casernes, les postes importans, tout ce qui était capable de faire quelque résistance était pris, lorsque le jour parut; les citoyens, hommes, femmes, enfans, furent enfermés dans les églises, où ils s'étaient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avait roulé des barils de poudre pour faire sauter l'édifice : un flibustier, la mèche allumée, devait y mettre le feu au moindre signal de soulèvement.

Pendant qu'on tenait ainsi la ville dans la consternation, elle fut pillée à loisir; et après avoir embarqué ce qu'elle avait de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenait en prison dans l'asile des temples, de racheter leur vie et leur liberté par une contribution de 10,000,000 l. Ces malheureux, qui n'avaient ni bu ni mangé depuis trois jours, acceptèrent avec joie la pro-

position : la moitié de la somme fut payée le jour même. On attendait l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorsqu'on aperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, et près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivait d'Europe. A la vue de ces forces, les flibustiers, sans s'étonner, se retirèrent tranquillement avec quinze cents esclaves qu'ils emmenèrent comme un faible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendaient, et dont ils renvoyèrent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyaient de bonne foi que tout ce qu'ils pillaient, ou exigeaient à main armée, sur les côtes où ils étaient descendus, leur appartenait, et que Dieu et leur épée leur donnaient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisaient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante et audacieuse : ils passèrent fièrement au milieu de la flotte espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon ; elle craignait même d'être attaquée et battue. Il est vraisemblable qu'on n'en aurait pas été quitte pour la peur, si les bâtimens flibustiers n'avaient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie avait eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisaient peu de cas.

Il n'y avait pas un an qu'ils étaient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller

le Pérou s'empara de tous les esprits. On espéra, sans doute, trouver plus de trésors sur une mer pour ainsi dire intacte et neuve, que dans celle qui était au pillage depuis si long-temps. Les Anglais, les Français, les bandes même particulières des deux nations, formèrent, sans s'être concertés, ce plan à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémisphère : les uns se rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avait été dirigée par un homme habile et d'autorité vers un but unique, cette importante colonie était perdue pour l'Espagne : leur caractère s'opposait invinciblement à une union si rare. Ils formèrent toujours plusieurs corps séparés, et quelquefois jusqu'à dix ou douze, qui se quittaient et se rapprochaient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage, étaient les plus accrédités parmi les Français ; et chez les Anglais, David, Suams, Pitre, Wilner et Touslé.

Ceux de ces aventuriers qui étaient passés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, se jetèrent, en arrivant, dans les premiers bateaux qu'ils trouvèrent sur la côte : leurs camarades, venus sur leurs propres bâtimens, n'étaient guère mieux équipés. Dans cet état de faiblesse, ils repoussèrent, ils coulèrent à fond ou ils prirent tous les vaisseaux qu'on arma contre eux : alors s'ar-

rêta la navigation des Espagnols. Pour avoir des vivres, il fallut aborder la côte ; il fallut marcher au pillage des villes où le butin était enfermé. On surprit ou l'on força Seppo, Pueblo-Nuevo, Léon, Reulejo, Pueblo-Viégo, Chiriquita, Esparza, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoantepec, Mucmeluna, Chulutequa, la Nouvelle-Ségovie, et Guayaquil plus considérable que les autres villes.

Grognier revenait d'une de ces expéditions rapides : un défilé qu'il devait passer était occupé par des bataillons retranchés qui offraient de ne pas troubler sa retraite, s'il consentait à relâcher les prisonniers qu'il avait faits. *Mes prisonniers*, dit-il, *il faut couper leurs chaînes à coup de sabre : quant au passage, mon épée me l'ouvrira.* Cette réponse lui valut une victoire, et il continua paisiblement sa marche.

L'épouvante était générale dans l'empire. L'approche des flibustiers, la crainte seule de les voir arriver dispersait les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant, énervés par l'exercice paisible de la tyrannie, abrutis comme leurs esclaves, les Espagnols n'attendaient pas l'ennemi, sans être vingt contre un, et encore étaient-ils battus. Rien en eux ne portait l'empreinte de la fierté, de la noblesse de leur origine; leur abrutissement était tel que l'art de la guerre leur était étranger, qu'ils connaissaient à peine les armes à feu. On ne les trouvait que peu supérieurs aux

Américains dont ils foulaient la cendre. Cette étrange dégradation était augmentée par l'idée qu'ils s'étaient formée des hommes féroces qui les attaquaient. Leurs moines leur avaient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on donne aux monstres de l'enfer; et eux-mêmes ils avaient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimait dans toutes les âmes la haine avec la terreur.

Malgré l'excès de son ressentiment, l'Espagnol ne savait se venger que d'un ennemi qui n'était plus à craindre. Aussitôt que les flibustiers étaient partis d'un endroit qu'ils avaient pillé, si quelqu'un d'eux avait péri dans l'attaque, on déterrait son cadavre, on le mutilait, on le faisait passer par tous les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'homme vivant. L'horreur qu'on avait pour les flibustiers s'étendait sur les endroits mêmes qu'ils avaient souillés de carnage. On excommuniait les villes qu'ils avaient prises; on dévouait à l'anathème les murailles et le sol des places dévastées, et les habitans les abandonnaient pour toujours.

Cette rage impuissante et puérile ne pouvait qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenaient une ville, elle était livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvait valoir. Les prisonniers qu'ils faisaient étaient massacrés sans pitié, si le gouvernement ou les particuliers ne les ra-

chetaient. Ils n'acceptaient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries; l'argent trop commun, trop pesant pour sa valeur, les aurait embarrassés. Enfin le sort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, et les malheurs sans dédommagement, expia la conquête du Nouveau-Monde, et les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisaient le mal en jouirent peu; plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misère, ou par la débauche: il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan et au cap de Horn. La plupart de ceux qui tentèrent de gagner par terre la mer du Nord, laissèrent la vie ou les dépouilles dont ils étaient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies anglaises et françaises furent très-peu enrichies par une expédition qui avait duré quatre ans, et se trouvèrent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le temps qu'on ravageait la mer du Sud, celle du Nord était encore menacée par Granmont. C'était un gentilhomme parisien, qui avait servi avec quelque distinction en Europe, et que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avait conduit parmi les corsaires. Il avait peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grâce, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur dis-

tinguée, qui l'avaient bientôt fait regarder comme le premier des flibustiers français. Dès qu'on sut qu'il allait armer, mille braves se rangèrent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue, qui avait fait enfin goûter à sa cour le projet si sage et si juste de fixer les forbans et de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projetée, et la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en était pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, et dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours?* Cette réponse charma tous les flibustiers, qui s'embarquèrent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement se fit sans résistance; on fut assailli à quelque distance du rivage, par huit cents Espagnols, qu'on battit, et qu'on poursuivit jusqu'à la ville; on y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva, fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisait que très-peu d'effet, on cherchait quelque stratagème pour se rendre maître de la place, lorsqu'on fut averti qu'elle était abandonnée. Il n'y était resté qu'un canonnier, un Anglais, et un officier plein d'honneur, qui avait mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenait, et y joignit de fort beaux pré-

sens; tant l'honneur, le courage et la fidélité, conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société!

Les vainqueurs de Campêche employèrent deux mois à fouiller tous les environs de la ville, à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avaient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au dedans, soit au dehors de la place, on proposa au gouverneur de la province, qui tenait la campagne avec neuf cents hommes, de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la destruction de la forteresse. Les Français voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de Saint-Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le prince, ils brûlèrent pour un million de bois de Campêche, qui faisait une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, dont il n'y a que des Français qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les flibustiers anglais et français avaient retiré de leurs dernières expéditions dans le continent, les avait ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns et les autres ne s'occupaient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les Français se virent rengagés, par les circonstances, dans une carrière dont tout les dégoûtait.

Quelques particuliers entreprenans avaient

équipé en 1697, dans les ports de France, sous la protection du gouvernement, sept vaisseaux de ligne et un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le chef d'escadre Pointis, portait des troupes de débarquement. Cet armement était destiné contre Carthagène, une des villes les plus riches du Nouveau-Monde et la mieux fortifiée. On prévoyait de grandes difficultés dans cette entreprise : mais on espéra qu'elles seraient surmontées, si les flibustiers voulaient la seconder ; et ils s'y engagèrent pour plaire à Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, qui était leur idole et qui méritait de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtait l'audace, firent encore plus qu'on n'attendait d'eux. Ils ne virent pas plus tôt un commencement de brèche aux fortifications de la ville basse, qu'ils montèrent à l'assaut et plantèrent leurs drapeaux sur la muraille. D'autres ouvrages furent emportés avec la même intrépidité. La place se rendit, et sa soumission fut l'ouvrage des flibustiers.

Des forfaits de tous les genres suivirent cet événement. Le général, homme injuste, avare et cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui se formait dans l'intérieur des terres, l'eût fait consentir à laisser aux habitans la moitié de leurs richesses mobiliaires, tout fut abandonné au plus horrible brigandage : les officiers furent les

premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils se furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux soldats de fouiller les maisons. Pour les flibustiers, on les occupait, hors de la ville, pendant qu'on s'emparait de l'or.

Pointis prétendit que le butin ne passait pas sept à huit millions de livres. Ducasse le portait à trente, et d'autres à quarante. Quel qu'il fût, les flibustiers, selon leurs conventions, en devaient avoir le quart; cependant il leur fut signifié que leur profit se réduisait à quarante mille écus.

On avait mis à la voile, lorsque cette proposition fut faite aux hommes intrépides qui avaient décidé la victoire. Indignés d'un traitement qui blessait si visiblement leurs droits et leurs espérances, ils résolurent d'aborder sur-le-champ *le Sceptre*, que montait Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux, pour être secouru à temps. Cet infâme commandant allait être massacré, quand un des mécontens s'écria: *Frères, pourquoi nous en prendre à ce chien? il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagène, c'est là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition est reçue avec acclamation. Une joie féroce succède tout-à-coup au noir chagrin qui dévorait ces brigands; et sans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place sans opposition, les fli-

bustiers enferment tous les hommes dans le temple principal, et leur tiennent ce langage.

» Nous n'ignorons pas que nous ne sommes » à vos yeux que des gens sans religion, sans foi; » des êtres infernaux, plutôt que des hommes. » L'horreur que vous nous portez s'est manifestée » dans les termes injurieux par lesquels vous af- » fectez de nous désigner, et votre défiance, par » le refus que vous avez fait de traiter avec nous » de votre capitulation. Vous nous voyez les » armes à la main et maîtres de nous venger. La » pâleur qui s'est répandue sur vos visages, dé- » cèle à quels supplices vous vous attendez; et » votre conscience vous dit sans doute que vous » les méritez. Soyez enfin désabusés, et recon- » naissez, dans ce moment, que c'est à l'infâme » général sous lequel nous vous avons combattu, » et non pas à nous que doivent être données les » titres odieux dont vous nous flétrissez. Le per- » fide à qui nous avons ouvert les portes de votre » ville, dans laquelle il ne fût jamais entré sans » nous, s'est emparé du prix de notre péril et de » notre courage; et c'est son injustice qui nous » ramène ici, malgré nous. C'est à notre modé- » ration à justifier notre sincérité. Hâtez-vous de » nous délivrer 5,000,000 livres; nous n'exige- » rons pas davantage, et nous jurons, sur notre » honneur, de nous éloigner sur-le-champ. Mais » si vous vous refusez à une si modique contribu- » tion, regardez nos sabres. Nous jurons sur eux

» de n'épargner personne, et lorsque les mal-
» heurs qui vous menacent seront tombés sur
» vos têtes, sur celles de vos femmes et de vos
» enfans, n'en accusez que vous, n'en accusez
» que l'indigne Pointis, que nous abandonnons
» d'avance à votre malédiction. »

Après ce discours, un orateur sacré monte en chaire, et emploie l'éloquence de ses mœurs, de son autorité, de la parole, pour convaincre ses auditeurs, de la nécessité de livrer, sans réserve, tout ce qui pouvait leur rester d'or, d'argent et de bijoux. La quête qui suivit le sermon, n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, le pillage fut ordonné. Il s'étendit, sans de grands succès, des maisons aux églises et aux tombeaux. Enfin les instrumens de la torture s'apprêtèrent.

On saisit deux citoyens des plus distingués, et deux encore, pour leur faire avouer où sont cachées les richesses du fisc, où sont les richesses des particuliers. Tous répondent séparément avec tant de franchise et de fermeté, qu'ils l'ignorent, que l'avarice même en est désarmée. Cependant, quelques coups de fusil sont tirés, pour faire croire que ces malheureux ont eu la tête cassée. Chacun craint cette destinée, et dès le soir même un million de livres est porté aux pieds des flibustiers. Les jours suivans leur rendent aussi quelque chose. Désespérant enfin de rien ajouter à ce qu'ils ont reçu, ils se

rembarquent. Un malheureux hasard les conduit au milieu d'une flotte anglaise et hollandaise, alliee de l'Espagne. Plusieurs de leurs petits bâtimens sont pris ou coulés à fond. Le reste se sauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des flibustiers.

La séparation des Anglais et des Français, lorsque la guerre du prince d'Orange divisa les deux nations ; les heureux efforts de l'un et l'autre gouvernement, pour accélerer la culture de leurs colonies par le travail de ces hommes entreprenans ; la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entre eux, en leur confiant des postes civils ou militaires ; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions espagnoles qu'ils avaient ravagées jusqu'alors ; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssaient tous les jours : toutes ces causes, et cent autres, se réunirent pour anéantir la société la plus singulière qui eût jamais existé. Sans système, sans lois, sans subordination, sans moyens, elle devint l'étonnement de son siècle, comme elle le sera de la postérité. Elle aurait subjugué l'Amérique entière, si elle avait eu l'esprit de conquête comme elle avait celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le Nouveau-Monde. L'intempérie du climat,

le défaut de subsistances, le découragement des troupes, ruinèrent les projets les mieux concertés : aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux mêmes où elles étaient honteusement repoussées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avaient de ressource pour faire la guerre que la guerre même, réussissaient dans les entreprises les plus difficiles; ils suppléaient à ce qui leur manquait du côté du nombre et de la puissance, par leur activité, leur vigilance et leur audace; une passion démesurée pour l'indépendance et la liberté, produisait et nourrissait en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter, cette vigueur et cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées, ne donneront jamais.

Le principe qui mettait en activité ces hommes extraordinaires et romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin : ils foulaient une terre qui leur offrait d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux par des gens moins habiles qu'eux. Était-ce l'avarice? ils n'auraient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avaient pas proprement une patrie, ce n'était point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances qu'ils se

dévouaient. L'amour de la gloire, s'ils l'avaient connue, les aurait préservés de cette foule d'atrocités et de crimes, qui offusquaient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne le précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnèrent aux flibustiers une existence si singulière ? Cette terre où la nature semblait avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel, où les hommes avaient besoin de se réveiller d'une léthargie habituelle par l'ivresse et l'intempérance des festins, où ils vivaient contens de leur repos et de leur ennui, cette terre se trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant et impétueux, qui semble respirer, avec l'air d'une atmosphère brûlante, l'excès de tous les sentimens, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énervait les anciens conquérans du Nouveau-Monde ; que les Espagnols, alors si remuans dans leur patrie, partageaient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement et de l'indolence : des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe, allaient puiser sous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution, on verra que les flibustiers avaient vécu dans les entraves des gouvernemens européens. Le ressort de la liberté comprimé dans les âmes

depuis des siècles, eut une activité incroyable, et produisit les plus terribles phénomènes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets et enthousiastes de toutes les nations, se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté, l'idée et le désir des choses éloignées, le besoin d'un changement de situation, l'espérance d'une meilleure fortune, l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises, l'admiration qui mène promptement à l'imitation, la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens et des maux entre des compagnons libres; en un mot, cette fermentation passagère que le ciel, la mer, la terre, la nature et la fortune avaient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or et de haillons, plongés dans le sang et dans la volupté, fit des flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une sorte d'exécration : elle est juste, parce que la fidélité, la probité, le désintéressement, la générosité même qu'ils pratiquaient entre eux, n'empêchaient pas les outrages qu'ils faisaient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer, au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auraient fait honneur aux peuples les plus vertueux?

Des flibustiers s'étaient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau espagnol très-richement chargé. Un d'entre eux osa proposer à ses camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montauban, qui commandait la troupe, n'eut pas plus tôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, et demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? On délibéra sur-le-champ : on arrêta que le coupable serait jeté sur la première côte qui se présenterait ; on jura que cet homme sans foi ne serait jamais reçu dans aucun armement où se trouverait un seul des braves gens que sa société déshonorait. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, sera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'histoire des temps passés n'offre point, et celle des temps à venir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, aussi merveilleuse presque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avait que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avaient produit d'âmes énergiques et violentes.

Ces hommes d'une trempe peu commune n'avaient en Europe pour toute fortune que leur épée

et leur audace, dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, sans cesse exposés aux périls extrêmes, ils devaient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, et dissiper la richesse comme ils l'avaient acquise; s'abandonner à tous les excès de la débauche et de la profusion; au retour d'un combat, porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire; enlacer de leurs bras sanglans leurs maîtresses, s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, et ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseraient leurs cadavres, sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devaient regarder d'un œil également froid la vie et le trépas. Avec un cœur féroce et une conscience égarée, sans liaisons, sans parens, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asile, sans aucun des motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devaient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence et le repos, trop fiers pour s'occuper de travaux communs, s'ils n'avaient pas été les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auraient été de celui-ci; s'ils n'étaient pas allé ravager les contrées éloignées, ils auraient ravagé nos provinces, et laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

XII. Raisons qui empêchent

L'Amérique respirait à peine; à peine on commençait à jouir de l'industrie des flibustiers, de-

les Anglais et les Hollandais de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne.

venus citoyens et cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Espagne, venait de finir une carrière agitée. Ses sujets, convaincus qu'un Bourbon seul était en état de conserver la monarchie sans démembrement, l'avaient pressé, sur la fin de sa vie, d'appeler à sa succession le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées dans une maison rivale et ennemie de la sienne, l'avait plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats et des irrésolutions sans nombre, il s'était déterminé à cet effort de justice et de magnanimité, qu'il n'était pas naturel d'attendre de la faiblesse de son caractère.

L'Europe, fatiguée depuis un demi-siècle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déjà trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avait plongé l'Espagne; l'esprit de bigoterie, et par conséquent de faiblesse, qui dominait alors en France, procurèrent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses et utiles, augmentaient à chaque campagne; bientôt il ne resta aux deux couronnes, ni force, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étaient l'objet de

la joie universelle ; tous les cœurs étaient fermés à la compassion.

L'Angleterre et la Hollande , après avoir prodigué leur sang et leurs trésors pour l'empereur, devaient enfin s'occuper de leurs intérêts, qui les appelaient en Amérique : elle leur offrait des conquêtes riches et faciles. L'Espagne , depuis la destruction de ses galions à Vigo , n'avait pas un vaisseau; et la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers qui la conduisirent sur les bords du précipice , avait laissé tomber sa marine. Cette conduite vicieuse avait un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les espèces de gloire , pensa qu'il manquerait quelque chose à l'éclat de son règne, s'il ne créait une marine formidable. Bientôt ses nombreuses flottes balancèrent les forces combinées de l'Angleterre , de la Hollande , et portèrent la terreur de son nom aux extrémités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A mesure que son ambition désordonnée lui suscita de nouveaux ennemis , qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes , que les frontières de la monarchie s'étendirent, et que les citadelles se multiplièrent , on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses , pour supprimer une partie des fonds destinés à soutenir sa puissance maritime. Les

voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi frivoles, absorbèrent la partie du revenu public qu'auraient exigée les armemens. Dès-lors cette branche de la force française s'affaiblit ; elle tomba insensiblement, et se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales, se trouvèrent sans défense. Elles s'attendaient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avaient mis, il est vrai, dans les mains des Castillans et des Portugais, la possession exclusive de trésors et de productions qui semblaient leur promettre l'empire de l'univers, si les richesses pouvaient le donner ; mais ces nations, ivres d'or et de sang, n'avaient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès et l'abus d'un système fondé sur l'influence que l'Amérique pouvait donner en Europe, emportèrent les Anglais et les Hollandais dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations, dont l'une n'avait nuls avantages naturels, et l'autre n'en avait que de

médiocres, avaient saisi de bonne heure les vrais principes du commerce, et les avaient suivis avec plus de persévérance que les différentes situations où elles s'étaient trouvées ne paraissaient le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre, elle s'était vue rapidement égalée par sa rivale, dont le génie était plus ardent, et les ressources plus considérables. La guerre d'industrie, excitée par la jalousie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres et sanglans. Ce n'étaient pas seulement des hostilités entre un peuple et un peuple, c'était une haine, c'était une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir, pour contenir, pour réprimer la France, suspendit ces hostilités. Des succès, peut-être trop rapides, trop décisifs, réveillèrent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre, elles renoncèrent à toute invasion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particulière, elle se fit accorder des avantages qui laissèrent la nation rivale de la sienne fort en arrière : dès-lors l'Angleterre fut tout, et la Hollande ne fut rien.

XIII. Grande activité qu'on remarque dans les îles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappelèrent le siècle d'or à l'univers, qui serait toujours assez tranquille, si les Européens, qui ont porté leurs armes et leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troublaient

pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres ; on ne ravagea point la moisson du laboureur; le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates; les mères ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang au caprice d'un roi imbécille ou d'un ministre ambitieux; les nations ne s'associèrent plus pour servir les passions de leurs maîtres : les hommes vécurent quelque temps en frères, autant que l'orgueil des monarques et l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenaient les rênes des empires, les progrès de la raison universelle y avaient quelque part. La philosophie commençait à parler de l'*humanité*, que l'imposture ne cesse d'appeler un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques sages étaient passés de leur cabinet dans les mains de la multitude; ils avaient adouci les mœurs. Cette modération avait tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables, et diminué du moins l'attrait que les hommes avaient eu jusqu'alors de s'égorger. La soif du sang paraissait apaisée, et tous les peuples s'occupaient avec une grande ardeur, avec des lumières nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur industrie.

Cette activité se faisait surtout remarquer

dans les Antilles. Les états du continent peuvent se soutenir, et même prospérer, lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage et sur leurs frontières, parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres et des manufactures, la subsistance, et les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissemens que plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique : la vie et les richesses y sont également précaires ; on n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture ; les vêtemens et les instrumens du labourage n'y sont pas fabriqués ; toutes les productions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre et facile avec l'Afrique, et avec les côtes septentrionales du Nouveau-Monde, et surtout avec l'Europe, qui puisse procurer à ces îles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent, et du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avaient souffert du long et terrible embrasement qui avait tout consumé, plus elles se hâtaient de réparer les brèches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avait conçue que l'épuisement universel rendrait la tranquillité durable, enhardissait les négocians les moins confians, à faire aux colons des avances, sans lesquelles, malgré tant de soins, les progrès auraient été nécessairement fort lents. Ces secours assuraient et augmentaient la prospérité des îles, lorsqu'on vit crever, en 1739, un nuage qui se

formait depuis long-temps, et qui troubla le repos de la terre.

XIV. Les îles de l'Amérique occasionèrent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens et la fin.

Les colonies anglaises, surtout la Jamaïque, avaient ouvert, avec les possessions espagnoles du Nouveau-Monde, un commerce interlope, qu'une longue habitude les avait accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid, devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvait être sage, mais il fallait que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude, se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisaient, ils auraient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que sous prétexte de contrebande, on arrêta, loin des côtes suspectes, des navires qui avaient une destination légitime.

La nation anglaise qui, mettant sa sûreté, sa puissance et sa gloire dans le commerce, avait souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations, fut révoltée des vexations qui passaient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçait, qu'invectives contre le ministère qui les souffrait. Robert Walpole, qui gouvernait depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractère et des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, et le conseil

d'Espagne qui, à mesure que l'orage approchait, montrait moins de vigueur, cherchèrent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées et signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, et singulièrement par des écrits politiques qui se succédaient avec rapidité.

Partout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques et politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie et du vice de ses opérations. C'est précisément comme s'il disait au peuple : « Je sais tout aussi bien » que vous que ce que j'ai résolu est contraire à » votre liberté, à vos prérogatives, à vos intérêts, à » votre tranquillité, à votre bonheur; mais il me » déplaît que vous en murmuriez. Je ne souffrirai » jamais qu'on vous éclaire, parce qu'il me convient que vous soyez assez stupides pour ne pas » distinguer mes caprices, mon orgueil, mes folles dissipations, mon faste, les déprédations » de mes courtisans et de mes favoris, mes ruineux amusemens, mes passions plus ruineuses » encore, de l'utilité publique qui ne fut, qui » n'est, et qui ne sera jamais, autant qu'il dépendra de moi et de mes successeurs, qu'un » honnête prétexte. Tout ce que je fais est bien » fait : croyez-le, ne le croyez pas; mais taisez- » vous. Je veux vous prouver de toutes les ma-

» nières les plus insensées et les plus atroces, que
» je règne pour moi, et que je ne règne ni par
» vous, ni pour vous; et si quelqu'un d'entre
» vous a la témérité de me contredire, qu'il pé-
» risse dans l'obscurité d'un cachot, ou qu'un
» lacet le prive à jamais de la faculté de commet-
» tre une seconde indiscrétion : car tel est mon
» bon plaisir. » En conséquence, voilà l'homme
de génie réduit au silence ou étranglé, et une
nation retenue dans la barbarie de sa religion,
de ses lois, de ses mœurs, et de son gouverne-
ment; dans l'ignorance des choses les plus im-
portantes à ses vrais intérêts, à sa puissance, à
son commerce, à sa splendeur et à sa félicité;
au milieu des peuples qui s'éclairent autour d'elle
par les libres efforts et le concours des bons es-
prits vers les seuls objets vraiment dignes de les
occuper. La logique d'une administration prohi-
bitive pèche de tous côtés : on n'arrête point les
progrès des lumières; on ne les ralentit qu'à son
désavantage. La défense ne fait qu'irriter et don-
ner aux âmes un sentiment de révolte, et aux
ouvrages le ton du libelle; et l'on fait trop d'hon-
neur à d'innocens sujets, lorsqu'on a sous ses
ordres deux cent mille assassins, et que l'on re-
doute quelques pages d'écriture.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule
de livres, où tout ce qui touche la nation est
traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en est de
solides, composés par de bons esprits, par des

citoyens instruits et zélés; leurs avis servent à éclairer le public sur ses intérêts, et à diriger le gouvernement dans ses opérations : on connaît dans l'état peu de règlemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui se prive de cet avantage!

« Mais, dira-t-on, pour un homme sage qui » répand la lumière, il se trouve des écrivains » sans nombre, qui, soit par mécontentement des » gens en place, soit pour flatter le goût de la na- » tion, soit pour des raisons personnelles, se plai- » sent à émouvoir les esprits. Le moyen qu'ils » emploient le plus ordinairement, est de porter » les prétentions de leur pays au-delà de leurs jus- » tes bornes; de lui faire envisager comme des » usurpations manifestes, les moindres précau- » tions que prennent les autres puissances pour » conserver leurs possessions. Ces exagérations » remplies de partialité et de fausseté, répandent » des opinions, établissent des préjugés, dont » l'effet ordinaire est d'entretenir la nation dans » un état de guerre perpétuelle avec ses voisins. Si » le gouvernement qui voudrait tenir une balance » de justice entre ses sujets et les étrangers, re- » fuse de se conduire par des erreurs populaires, » il s'y voit forcé. »

La liberté de la presse produit, sans doute, ces inconvéniens; mais ils sont si frivoles, si passagers, en comparaison des avantages, que je ne

daignerai pas m'y arrêter. La question se réduit à ces deux mots : *Vaut-il mieux qu'un peuple soit éternellement abruti que d'être quelquefois turbulent?* Souverains, voulez-vous être méchans? laissez écrire ; il se trouvera des hommes pervers qui vous serviront selon votre mauvais génie, et qui vous perfectionneront dans l'art des Tibère. Voulez-vous être bons? laissez encore écrire; il se trouvera des hommes honnêtes qui vous perfectionneront dans l'art des Trajan. Combien il vous reste de choses à savoir pour être grands, soit en bien, soit en mal!

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple anglais, considéré politiquement, est le premier peuple du monde, soutenue de vingt mille jeunes gens de famille, élevés dans le négoce, assiége par des cris et par des menaces le sénat de la nation, et règle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes méprisables, une fois émus, insultent le meilleur citoyen, qu'on a réussi à leur rendre suspect, incendient sa maison, et insultent scandaleusement les têtes les plus sacrées; ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le ministère toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais suivie, du commerce sur les résolutions publiques, ne fut peut-être jamais aussi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençait la guerre avec la plus

grande supériorité; elle avait un grand nombre de matelots; ses arsenaux regorgeaient de munitions, et ses chantiers étaient animés. Ses escadres toutes armées, et commandées par des officiers expérimentés, n'attendaient que des ordres pour porter la terreur et la gloire de son pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi sa patrie, en négligeant de si grands avantages : il doit être au-dessus de tout soupçon, puisqu'il ne fut pas accusé de corruption dans un pays où l'on a souvent formé ces accusations sans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme : la crainte de se précipiter dans des embarras qui mettraient en danger son administration ; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les trésors destinés jusqu'alors à lui acheter des partisans ; la nécessité d'exiger de nouvelles taxes qui devaient porter au dernier période l'horreur qu'on avait pour sa personne et pour ses principes : toutes ces considérations et quelques autres le jetèrent dans des irrésolutions funestes. Il perdit un temps toujours précieux, décisif surtout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagène, plutôt par l'intempérie du climat, par la mésintelligence et l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garnison. Anson vit ruiner son armement au cap de Horn, que quelques mois plus tôt il aurait dou-

blé sans risque : à juger de ce qu'il aurait pu faire avec une escadre par ce qu'il fit avec un vaisseau, on peut penser qu'il aurait au moins ébranlé l'empire espagnol dans la mer du Sud. Un établissement entrepris dans l'île de Cuba, eut une issue funeste. Ceux qui voulaient y fonder une ville, n'y trouvèrent que leur cimetière. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le siége du fort Saint-Augustin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Montiano, à qui on avait laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglais contre l'Amérique espagnole eussent été vains, on n'y était pas tranquille. Il leur restait leur marine, leur caractère, leur gouvernement, trois grands moyens qui faisaient trembler. Inutilement la cour de Versailles joignit ses forces navales à celles que la cour de Madrid pouvait faire agir : cette confédération ne diminuait pas l'audace de l'ennemi commun, et ne rassurait pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations et pour cette partie du monde, la mort de l'empereur Charles VI avait allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenait les forces britanniques. Les hostilités qui avaient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part et d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement im-

portant que la prise de l'île Royale, qui exposait aux plus grands dangers la pêche, le commerce et les colonies de la France. Cette puissance recouvra à la paix une possession si précieuse; mais le traité qui la lui rendit ne fut pas moins généralement blâmé.

Les Français, toujours imbus de cet esprit de chevalerie qui a été si long-temps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontières de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal; et ils croient leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étaient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les siècles éclairés ne devraient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituait à l'Autriche tout ce qu'on lui avait pris. La nation, trop frivole, trop légère pour être politique, ne voulut pas voir qu'en formant en Italie un établissement, quel qu'il fût, à l'infant don Philippe, on s'assurait de l'alliance de l'Espagne, à qui on donnait de grands intérêts à discuter avec la cour de Vienne; qu'en garantissant au roi de Prusse la Silésie, on établissait en Allemagne deux puissances rivales, fruit précieux de deux siècles de méditation et de travaux; qu'en rendant Fribourg et les places de Flandre détruites, on se procurait des conquêtes aisées, si les fureurs de

la guerre recommençaient, et la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de terre : économie qui pouvait et devait être portée à la marine.

Ainsi, quand la France n'aurait pas eu besoin de s'occuper de son intérieur dont le dépérissement était extrême; quand son crédit et son commerce n'auraient pas été ruinés; quand quelques-unes de ses plus importantes provinces n'auraient pas été réduites à manquer de pain; quand elle n'aurait pas perdu la porte du Canada ; quand ses colonies n'auraient pas été menacées d'une invasion infaillible et prochaine; quand sa marine n'aurait pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le Nouveau-Monde ; quand l'Espagne n'aurait pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre, la conclusion de la paix aurait encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avait le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, était ce qui frappait le plus les Français. On conviendra sans peine que rien ne paraissait impossible aux armes victorieuses de Louis XV ; mais serait-ce un paradoxe de dire que les Anglais éclairés ne désiraient rien tant que cet événement? Si la république, qui était dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés, avait été conquise, ses habitans, qui avaient des préjugés

anciens et nouveaux contre le gouvernement, les lois, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auraient-ils voulu vivre sous sa domination? N'auraient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglais, que l'alliance de la Hollande?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre, qui, pour être aussi nouvelle, ne paraîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuse ou fort habile d'avoir, par la négociation, arraché des mains des Français ce que les malheurs de la guerre lui avaient fait perdre. N'aurait-elle pas été plus habile ou plus heureuse, si elle eût laissé à son ennemi une partie de ses conquêtes? Il est passé ce temps, où la maison d'Autriche égalait, surpassait peut-être les forces de la maison de Bourbon; sa politique est donc d'intéresser les autres puissances à son sort, même par ses pertes: elle le pouvait en faisant des sacrifices apparens à la France. L'Europe, alarmée de l'agrandissement de cette monarchie, qu'on est porté à haïr, à envier, à redouter, aurait repris contre elle cette haine qu'on avait vouée à Louis XIV; et des ligues plus redoutables que jamais devenaient la suite nécessaire de ces sentimens. Cette disposition universelle des esprits était plus propre

à relever la grandeur de la nouvelle maison d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné et toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne opinion du plénipotentiaire français qui conduisait la négociation, et du ministre qui la dirigeait, pour penser qu'ils auraient démêlé le piége ; nous ne balancerons pas même à assurer que ces deux hommes d'état n'avaient aucune vue d'agrandissement ; mais auraient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conseil, auquel ils devaient compte de leurs opérations ? C'est ce qu'on n'ose décider : en général tous les gouvernemens du monde sont portés à s'étendre, et celui de France est de nature à le désirer.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il faut avouer que l'espérance des deux ministres français qui avaient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avait été la conservation des colonies menacées, et l'on perdit de vue cette source d'une opulence illimitée, aussitôt que le danger fut passé. La France garda des troupes sans nombre, négocia des ligues dans le nord et dans le midi de l'Europe, soudoya une partie de l'Allemagne, se conduisit comme si un nouveau Charles-Quint eût menacé ses frontières, ou si un autre Philippe II eût pu bouleverser l'intérieur de son pays par ses intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avait une prépondérance décidée dans le continent; qu'il n'y avait

point de puissance qui, seule, pût oser l'attaquer, et que les événemens de la dernière guerre, les arrangemens de la dernière paix, avaient rendu la réunion de plusieurs puissances impossible. Mille petites craintes, toutes frivoles, la fatiguaient. Ses préjugés l'empêchèrent de sentir qu'elle n'avait qu'un ennemi réellement digne de son attention, et que cet ennemi ne pouvait être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglais, plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches ; ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme celle de Rome était de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce. Le désir de le rendre exclusif leur a fait faire de grandes choses et de grandes injustices, et les met dans la cruelle nécessité de continuer à faire de grandes choses et de grandes injustices. Les nations ne se lasseront-elles jamais de cette espèce de tyrannie qui les brave et les avilit? resteront-elles éternellement dans cet état de faiblesse qui les contraint à supporter un despotisme qu'elles ne demanderaient pas mieux que d'anéantir? Si jamais il se formait une alliance entre elles, comment une seule nation pourrait-elle résister, à moins d'une faveur constante du destin sur laquelle il serait imprudent de compter? Qui est-ce qui a promis

aux Anglais une prospérité continue? Quand elle leur serait assurée, ne serait-elle pas trop payée par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiraient jamais, et trop punie par les alarmes d'une jalousie qui tiendrait leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts sur les mouvemens les plus légers des autres puissances? Est-il bien glorieux, est-il bien doux, est-il bien avantageux et bien sûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples, comme un sultan au milieu de ses esclaves? Un accroissement dangereux de la haine au dehors est-il suffisamment compensé par le corrupteur accroissement de l'opulence au dedans? Anglais, l'avidité n'a point de terme, et la patience a le sien, presque toujours funeste à celui qui la pousse à bout; mais la passion du commerce est si forte en vous, qu'elle a subjugué jusqu'à vos philosophes. Le célèbre Boyle disait qu'il était bon de prêcher l'évangile aux sauvages, parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce serait un grand bien pour les manufactures anglaises.

XV. C'est de l'Amérique que sortit la guerre de 1755.

Un tel système, que la nation n'a guère perdu de vue, se manifesta en 1755 avec moins de précaution qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. La culture des colonies françaises, dont l'accroissement rapide étonnait tous les esprits attentifs, réveilla la jalousie anglaise. Cependant cette passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque temps

des ombres du mystère; et un peuple, assez fier ou assez modeste pour appeler les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France, effrayée du désordre de ses finances, intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux et l'inexpérience de ses amiraux, séduite par l'amour de l'oisiveté, du plaisir et de la paix, secondait les efforts qu'on faisait pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétaient sans cesse que la Grande-Bretagne voulait la guerre, qu'elle devait la vouloir, qu'elle était forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande. Ces inquiétudes paraissaient absurdes dans un pays où l'on n'avait fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avait mis des entraves de toutes les espèces, où on l'avait continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avait jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignorait peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devait à la nature un sol excellent; au hasard, de riches colonies; à sa sensibilité vive et souple, le goût de tous les arts qui varient et multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire litteraire, à la dispersion même des protestans qu'elle avait eu le malheur de perdre, le désir qu'on avait de l'imiter : cette nation qui serait trop heureuse, si

on lui permettait de l'être, ne voulait pas voir qu'elle pouvait perdre quelque chose de ses avantages, et se prêtait sans réflexion aux artifices qu'on employait pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui était plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Ce peuple, réputé si fier, si humain, si sage, réfléchit-il à ce qu'il faisait? Il réduisait les conventions les plus sacrées des nations entre elles aux leurres d'une perfidie politique; il les affranchissait du lien commun, en foulant aux pieds la chimère du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avait plus qu'un état, celui de la guerre; que la paix n'était qu'un temps d'alarmes, qu'il ne régnait plus sur le globe qu'une fausse et trompeuse sécurité; que les souverains devenaient autant de loups, prêts à s'entre-dévorer; que l'empire de la discorde s'établissait sans limites; que les plus cruelles et les plus justes représailles étaient autorisées, et qu'il n'était plus permis de déposer les armes? alors il y eut un semi-Thémistocle dans le ministère; mais il n'y eut pas un Aristide dans toute la Grande-Bretagne, puisque loin de s'écrier à l'exemple de ces Athéniens qui n'étaient pas les hommes les plus scrupuleux d'entre les Grecs : *La chose est utile, mais elle n'est pas honnête, qu'on ne nous en parle pas*, les Anglais se félicitèrent d'une infamie contre

laquelle toutes les voix de l'Europe s'élevèrent avec indignation. L'hostilité, sans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, est un procédé de barbares. L'hostilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, serait d'une injustice révoltante, si l'usage n'en avait été fréquent, et si presque toutes les puissances n'en avaient à rougir. L'hostilité, sans déclaration de guerre, contre un peuple voisin qui sommeille tranquillement sur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civilisées, le même Dieu, le même culte, le séjour et la protection de ses citoyens dans la contrée ennemie, le séjour et la protection des citoyens de l'ennemi secret dans la sienne, est un crime qui serait traité entre les sociétés, comme l'assassinat sur les grandes routes, dans chacune d'elles; et contre lequel, s'il y avait un code exprès, comme il y en a un tacite, formé et souscrit entre toutes les nations, on lirait : QU'ON SE RÉUNISSE CONTRE LE TRAITRE, ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE. Celui qui le commet, jaloux sans frein et sans pudeur de son intérêt, montre qu'il est sans équité, sans honneur; qu'il méprise également et le jugement du présent et le blâme de l'avenir; et qu'il tient plus à son existence entre les nations qu'à son rôle dans leur histoire. S'il est le plus fort, c'est

un lâche tyran; c'est un lion qui s'abaisse au rôle abject du renard. S'il est le plus faible et qu'il craigne pour lui-même, il en est peut-être moins odieux, mais il n'en est pas moins lâche. Combien l'usage du peuple romain est plus noble! combien il a d'autres avantages! Ouvrons, comme lui, les portes de nos temples; qu'un ambassadeur se transporte sur la frontière ennemie et qu'il y secoue la guerre du pan de sa robe, au son de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plongeons notre main dans le sang de celui qui se croit notre ami, la tache ne s'en effacera jamais. Macbeth du poëte sera son image.

Quand même la déclaration de guerre ne serait qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger, on ne peut s'empêcher de voir que le ministère britannique faisait plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches, l'embarras de ses opérations, les variations de ses défenses justificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction si scandaleuse par le parlement, cent autres choses, décelaient une conscience coupable. Si, dans ces faibles administrateurs d'une grande puissance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auraient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux français

sur les côtes de l'Amérique septentrionale, ils auraient donné le même ordre pour toutes les mers du monde : la destruction du seul pouvoir qui fût en état de faire quelque résistance, était la suite nécessaire d'une combinaison si forte. Sa chute aurait effrayé les autres nations, et le pavillon anglais n'aurait eu qu'à se montrer pour donner des lois par tout l'univers ; un succès brillant et décisif aurait dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'aurait justifiée aux yeux de la politique, et les cris de l'ignorance et de l'ambition auraient étouffé la voix des sages.

XVI. Les commencemens de la guerre furent funestes à l'Angleterre.

Une conduite faible, mais toujours injuste, produisit des effets contraires. Le conseil de Georges II fut haï et méprisé de toute l'Europe. Les événemens secondèrent ces sentimens. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disaient depuis long-temps, même en Angleterre, que les Français avaient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes ; qu'ils réunissaient des vertus et des vices, des traits de faiblesse et de force qui avaient toujours été jugés incompatibles ; qu'ils étaient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaisir et de l'honneur ; sérieux dans la bagatelle et enjoués dans les choses graves ; toujours prêts à la guerre et prompts dans l'attaque ; en un mot, des enfans,

comme les Athéniens, se laissant agiter et passionner pour des intérêts vrais ou faux; aimant à entreprendre et à marcher, quels que soient leurs guides, et se consolant de toutes leurs disgrâces, par le moindre succès. L'esprit anglais qui, suivant le mot si trivial et si énergique de Swif, *est toujours à la cave ou au grenier*, et qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avait injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avait mise dans son opulence, abaissée par l'introduction des troupes étrangères, par le caractère moral et l'incapacité de ceux qui la gouvernaient; affaiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ses forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémissait également des malheurs qu'elle venait d'éprouver et de ceux qu'elle prévoyait, sans s'occuper du soin de venger les uns, ni d'écarter les autres. Tout le zèle pour la défense commune, se bornait à des subsides immenses. On paraissait ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril; et que dans la crise où l'on se trouvait, il ne s'agissait pas de savoir qui paierait, mais qui combattrait.

Les Français, de leur côté, furent éblouis

de quelques succès qui ne décidaient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa faiblesse, ils s'engagèrent plus que leur situation ne le permettait, dans les troubles qui commençaient à diviser l'Allemagne.

Un système qui devait les couvrir de honte s'il ne réussissait pas, et ruiner leur puissance, s'il réussissait, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier que quelques mois auparavant, ils avaient applaudi au politique lumineux et ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques ministres voulaient commencer en désespérant de soutenir la guerre de mer, avait dit avec la chaleur et l'assurance du génie : *Messieurs, partons tous tant que nous sommes dans le conseil, et la torche à la main, allons brûler nos vaisseaux, s'ils ne servent qu'à nous faire insulter et non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jeta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajoutèrent des fautes militaires. Les intrigues de cour présidèrent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une suite de disgrâces. Ce peuple léger et superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui était impossible, que tous ceux qu'il chargeait successivement de diriger les opérations guerrières eussent du talent, ils ne pouvaient lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs

ne changèrent rien à sa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les Français prenaient ainsi le change, le peuple Anglais, passant du découragement à la fureur, proscrivait un ministère justement décrié, et plaçait à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions faibles, de la prérogative royale et de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeaient. Guillaume Pitt avait la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractère entreprenant et ferme. Il avait l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, et de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une nation, qu'au défaut de son climat, sa liberté passionnera toujours. On saisit un amiral, qui avait laissé prendre l'île de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuse, on le juge, on le condamne. Ni son rang, ni ses talens, ni sa famille, ni ses amis, ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe entière, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration et d'effroi. On se crut ramené au temps des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçait d'une manière terrible à ceux qui servaient la nation, le sort qui les attendait, s'ils

trahissaient la confiance qu'on avait en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dît, au fond de son cœur, dans le moment du combat : C'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi, le sang d'un homme accusé de lâcheté, devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joignit un encouragement qui annonçait le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime et la corruption des mœurs forment des liaisons vives et fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglais se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une âme; toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. Et en effet, pourquoi s'occuperait-on de la gloire d'une nation, lorsqu'on ne peut se promettre de ses sacrifices qu'un accroissement de misère? lorsque les victoires et les défaites sont également funestes; les victoires par des impôts qui les préparent, les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reste d'honneur qui subsiste au fond des âmes, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, et qui montre que sous les vexations

de toute espèce, le peuple ne perd pas toute sensibilité à l'avilissement national, il s'affligerait également des succès et des revers. Que le souverain soit victorieux ou vaincu ; qu'il acquière ou qu'il perde une province, que le commerce tombe ou prospère, en sera-t-il traité avec moins de dureté? L'ardeur des Anglais est surtout remarquable, lorsque la nation a une confiance entière dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il se forma une société de marine qui, ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, et n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita, dans la classe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à se faire mousses, et les pères à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étaient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour naviguer sainement. Le roi, touché de ce trait de patriotisme, donna 22,500 livres, le prince de Galles 9,000 livres, la princesse sa mère 4,500 livres. Les acteurs des différens spectacles, dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouèrent leurs meilleures pièces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avait vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mousses, cent de ces matelots, habillés par un zèle vraiment sa-

cré, ornaient l'enceinte de la scène, et cette décoration valait bien celles des lustrines, des dentelles et des diamans.

XVII. Les Anglais sortirent de leur léthargie, et s'emparèrent des îles françaises et espagnoles. Quel fut l'auteur de leurs succès?

Ce dévouement public au service de la patrie, échauffa les esprits. Tous les Anglais se crurent d'autres hommes. Ils portèrent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers; ils interceptèrent sa navigation; ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie; ils le chassèrent de l'Amérique septentrionale, de l'Afrique et des grandes Indes. Jusqu'au ministère de M. Pitt, toutes les entreprises de sa nation dans les contrées éloignées avaient eu et dû avoir une issue funeste, parce qu'elles avaient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets si sages et si utiles; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance et de célérité; il combina si juste la fin avec les moyens; il choisit si bien les dépositaires de sa confiance; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre et celles de mer; il éleva si haut le cœur anglais, que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son âme, plus haute encore, lui fit mépriser les vains discours des esprits timides, qui blâmaient ce qu'on nommait ses dissipations. Il répétait après Philippe, père d'Alexandre, *que l'on devait acheter la victoire par l'argent, et non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite et ces maximes, M. Pitt avait toujours et partout triomphé des Français.

Il les poursuivit jusque dans leurs îles les plus chères, jusque dans leurs colonies à sucre. Ces possessions, quoique justement vantées pour leurs richesses, n'en étaient pas mieux gardées. On n'y voyait que des fortifications élevées sans intelligence, et tombant en ruine. Ces masures manquaient également de défenseurs, d'armes et de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication était interrompue entre ces grands établissemens et leur métropole; ils ne pouvaient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres, n'étaient qu'un amas de décombres. Les maîtres et les esclaves, également dépourvus de tout, se nourrissaient des animaux consacrés à l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivaient jusqu'à eux, c'était à travers de si grands périls, qu'il fallait payer au plus haut prix ce qu'ils apportaient, leur céder comme pour rien ce qu'ils consentaient à prendre. C'était beaucoup que le colon n'appelât pas un libérateur. On ne devait pas présumer que sa vertu irait jusqu'à se défendre opiniâtrément contre un ennemi qui pouvait mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombe, des frégates, cinq mille hommes de débarquement, partis d'Angleterre, se présentèrent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759. Le lendemain ils

écrasèrent de bombes la ville de Basse-Terre. Si les assaillans avaient su profiter de la terreur qu'ils avaient répandue, la résistance de l'île eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnèrent le temps à la garnison et aux habitans de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De là ils tinrent en échec leur ennemi, qui souffrait également et de la chaleur du climat, et du défaut de rafraîchissemens. Les Anglais, désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allèrent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-Terre. Elle était défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-Terre, qui n'avait pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retombèrent encore dans leur première faute, et ils en furent punis de la même manière. Le succès de leur expédition devenait douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venait de placer à la tête des troupes, changea de système. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats, qui fondirent successivement sur les habitations et les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçaient, firent tomber les armes des mains des colons. L'île entière se soumit, mais à des conditions très-honorables, mais après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venaient de faire cette conquête,

ne s'y étaient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légèrement abandonné; mais elle y destina de plus grands moyens et de meilleurs instrumens. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, et autant de vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, et les autres de l'Amérique septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'île. La descente, qui se fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtrière, ni difficile. Il paraissait moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées et défendues, qui dominaient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs; et la place, qui se voyait à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 de février. La colonie entière suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination anglaise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvait et devait être plus tardive. La Grenade et les autres îles du vent, ou françaises, ou quoique neutres, peuplées de Français, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, était menacé du joug anglais; sa perte ne paraissait pas éloignée. Quand il n'aurait pas été public que c'était la première proie

que la Grande-Bretagne voulait dévorer, pouvait-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une puissance si ambitieuse aurait-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devait y mettre le comble? Cet événement n'était pas un problème : tout le monde savait que la colonie, sans défense au dedans et au dehors, était hors d'état de faire la moindre résistance; elle-même était si convaincue de son impuissance, qu'elle paraissait disposée à se soumettre à la première sommation qui lui serait faite.

La cour de Versailles fut également étonnée et consternée des pertes qu'elle venait de faire, de celles qu'elle prévoyait. Elle s'était attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendans des braves aventuriers qui avaient formé ces colonies, lui paraissaient un rempart contre lequel toutes les forces britanniques devaient se briser. Il s'en fallait peu qu'elle n'eût une joie secrète de ce que les Anglais dirigeaient leurs efforts de ce côté-là. Le ministère avait inspiré sa confiance à la nation, et c'était être mauvais citoyen que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs et des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage; il ne hasarde tout au plus

que la récolte d'une année ; et un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes : comme en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances mêmes de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi : quand même ils seraient contens du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlèrent jamais la confiance, n'affaiblit pas cette observation. Alors la guerre avait pour objet de s'emparer du territoire, et d'en chasser les habitans ; aujourd'hui la guerre, faite à une colonie, n'est qu'une guerre faite à son souverain.

C'était M. Pitt qui avait formé le projet d'envahir la Martinique ; mais il ne conduisait plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célèbre fixa l'attention de l'Europe, et mérite d'occuper quiconque cherche les causes et les effets des révolutions politiques : sans doute un historien qui ose écrire les évènemens de son siècle, a rarement des lumières sûres. Les conseils des rois sont un sanctuaire dont le temps seul ouvre le voile d'une main lente : leurs ministres, fidèles au secret ou intéressés à le cacher, ne parlent que pour

égarer dans ses recherches la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine et la liaison des événemens, il est réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'est sans le savoir, ou sans oser l'assurer ; et cette incertitude ne satisfait guère plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence et l'intérêt, dispensés du silence, laissent éclore la vérité ; que la mort lui rende, pour ainsi dire, le jour et la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenaient captive, et que des mémoires précieux et originaux, devenus publics, dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des nations.

Ces considérations doivent arrêter celui qui ne voudrait que suivre le fil des intrigues politiques : il se brise au temps qu'elles se nouent ; on n'en recueillerait que des débris isolés qu'on ne rapprocherait que par des conjectures hasardées qui s'éloigneraient peut-être d'autant plus de la vérité, qu'on y montrerait plus de pénétration ; on s'exposerait souvent à remplir par quelque grande vue, par une spéculation profonde, un vide qui subsiste par l'ignorance d'un mot plaisant, d'un caprice frivole, d'un petit ressentiment, d'un mouvement puéril de jalousie ; car voilà les merveilleux leviers avec lesquels on a si souvent remué la terre, et avec lesquels on la remuera si souvent encore. S'il est sage alors de se taire sur les causes obscures des

événemens, c'est le temps de parler sur le caractère des acteurs. On sait ce qu'ils étaient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la famille et dans la société, dans la vie privée et dans les affaires; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talens acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus, leurs goûts et leurs aversions, leurs liaisons, leurs haines et leurs amitiés, leurs intérêts, les intérêts des leurs, ce qu'ils ont éprouvé de la faveur et de la disgrâce, les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, et pour s'y maintenir, la conduite qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs et leurs protégés, les projets qu'ils ont conçus, la manière dont ils les ont conduits, le choix des hommes qu'ils ont appelés, les obstacles qui les ont croisés, comment ils les ont surmontés; en un mot, les succès qu'ils ont eus, la récompense qu'ils ont obtenue lorsqu'ils ont réussi, le châtiment quand ils ont échoué, l'éloge ou le blâme de la nation, comment ils ont achevé leur carrière, et la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'âme d'un des plus importans personnages du siècle que nous cherchons à lire, et c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guère que les grands traits, sera privée de mille détails simples et naïfs, qui portent la lumière dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espèce d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avaient plongée, arriva à des succès qui étonnèrent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, et se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourraient aller. La modération que tant de politiques avaient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la faiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires devaient vouloir tout ce qu'ils pouvaient, et qu'il était sans exemple qu'un état eût pu acquérir la supériorité sur un autre, et ne l'eût pas fait. Le parallèle de l'Angleterre et de la France l'affermissait dans ses principes. Il voyait avec douleur que la puissance anglaise, fondée sur un commerce qu'elle pouvait et devait perdre, était peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événemens, avaient élevée à un degré de force qui, sous d'heureuses administrations, avait fait trembler l'Europe entière : il le sentit. Dès lors il résolut de dépouiller les Français de leurs colonies, et de les réduire à la condition où l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera toutes les nations qui y ont formé des établissemens.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée lui paraissaient assurés. Tandis que l'imagination des âmes timides prenait de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaissaient

devant lui. Quoique la nation dont il était l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagemens, il n'en était pas embarrassé, parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'était qu'un torrent auquel il saurait donner le cours qu'il voudrait.

Sans inquiétude pour l'argent, il était encore plus tranquille pour l'autorité : ses succès avaient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il était despote avec les grands, avec le monarque. C'était être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentimens différens des siens.

Il se servait utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre humain, ramène tout aux principes de la raison universelle, il nourrissait un fanatisme ardent et farouche, qu'il appelait, qu'il croyait peut-être amour de la patrie, et qui n'était au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il voulait opprimer.

Celle-ci n'était peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyait point de terme, que par les revers qu'elle avait éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissait entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances, qu'on peut avoir sur terre, de changer la

situation des affaires par une action heureuse, auraient été des chimères. Quand une de ses escadres aurait détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'aurait rien rabattu de ses prétentions. Règle générale : Une puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée ; à plus forte raison si la supériorité vient de plus loin, et surtout si elle tient en partie au génie des nations. Autre règle générale : La prépondérance sur un continent, dépend tout entière du talent d'un seul homme ; elle peut passer en un moment : la puissance sur mer, fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'état, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lorsqu'elle est favorisée par la constitution nationale ; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avait qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre ; mais M. Pitt en sentait l'impossibilité. Il connaissait les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suède et du Danemarck, l'inexpérience des Russes, l'indifférence de plusieurs de ces puissances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avaient inspirée à toutes, la défiance où elles étaient les unes des autres, et la crainte que chacune en particulier devait avoir d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne était dans une position particu-

lière. Le feu qui dévorait les colonies françaises, et qui s'étendait tous les jours, pouvait aisément gagner les siennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçait, soit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événemens. Enfin, elle changea de maître ; et en changeant de maître, elle changea de système. Don Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie ; il arrivait trop tard : ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt, qui avait mûrement pesé ce qu'il pouvait, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisait : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté, l'épée à la main, la tour de Londres.* Ce ton pouvait révolter, mais il imposait.

Telle était la situation des affaires, lorsque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une et l'autre cour, on craignait les répugnances de M. Pitt, et l'on ne se trompait pas. Il consentit à ouvrir une négociation ; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avaient prévu, que c'était sans intention de la suivre. Ses vues étaient d'acquérir assez de preuves des engagemens des deux branches de la maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyait avoir besoin, il rompit les conférences, et proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'Angleterre

sur celles des deux couronnes, et la certitude qu'elles seraient infiniment mieux dirigées, lui donnaient cette confiance.

Le système de M. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé, le seul même raisonnable. Sa nation avait contracté une si prodigieuse masse de dettes, qu'elle ne pouvait, ni s'en libérer, ni même en soutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe, fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faisait éprouver, attendait avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans l'impossibilité de les continuer. Il n'était pas possible que la maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avait reçus, des pertes qu'elle avait essuyées; et qu'elle ne préparât en secret, qu'elle ne mûrît à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisaient que l'Angleterre, quoique commerçante, était forcée, pour se maintenir, de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le conseil de Georges III, aussi vivement que M. Pitt le souhaitait. L'esprit de modération lui parut une faiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison; et il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui était pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture? Les ministres anglais voyaient tous l'impossibilité

d'éviter une nouvelle guerre ; mais également fatigués et avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchaient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'âme du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auraient tourné contre eux ; ils s'attachèrent à des moyens plus adroits : on chercha à l'aigrir. Son caractère ardent s'offrait à ce piége : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée ; si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avait plus de connaissances des affaires que des hommes ; si, comme on l'a dit, il se retira parce qu'il ne voulait pas répondre des opérations qu'il n'était pas le maître de diriger, il est permis de croire qu'il tenait plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays ; mais quelle que fût la cause de sa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuste, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avait tenu lieu de vertu et de talent.

Quoi qu'il en soit, la première démarche du nouveau ministère fut dans les principes de M. Pitt, et une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne, et les Indes occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avait dégoûté du continent de l'Amérique, et

toutes les vues se tournèrent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette île, on n'aurait pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'assurerait l'empire du golfe du Mexique ; on couperait toutes les ressources à l'ennemi, principalement riche du produit de ses douanes ; on envahirait tout le commerce du continent, dont les habitans aimeraient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étaient accoutumés à voir arriver d'Europe ; on réduirait enfin la puissance qui aurait fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudrait lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de transport, ayant à bord dix mille soldats, qui devaient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentait cette navigation peu connue et trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination ; et le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayans qu'il fallait réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi-

bien conduites que celles de mer. Si Albemarle, qui commandait l'armée, eût eu les talens qu'exigeait la commission dont il était chargé, il aurait commencé par attaquer la ville : la simple muraille sèche qui la couvrait ne pouvait pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conseils, la régence, que ce succès facile mettait dans ses mains, auraient décidé la capitulation du Morro. A tout événement, il privait cette citadelle de tous les secours, de tous les rafraîchissemens qu'elle reçut de la ville durant le siége ; et il s'assurait les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Morro, l'exposait à de grands malheurs. L'eau qui se trouvait à sa portée était malsaine, et il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chaloupes, chargées de cet approvisionnement, pouvaient être inquiétées, il fallut porter, pour les soutenir, un corps de quinze cents hommes sur la hauteur d'Arosteguy, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes, absolument détachées de l'armée, et que l'on ne pouvait ni retirer ni soutenir que par mer, étaient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle, pouvant juger du caractère de l'ennemi par la tranquillité dont on laissait jouir le corps posté à Arosteguy, aurait dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par-

ce moyen, il l'eût comme investie, et très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, et communiqué avec Arosteguy moins dangereusement que par les détachemens qu'il était continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siége du Morro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminait vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venaient de la Jamaïque : ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux partout, inestimables dans un climat où les maladies et les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général anglais ayant perdu la plus grande partie de son armée, et se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut ; mais il fallait passer un large et profond fossé taillé dans le roc ; et il n'avait rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglais furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis, depuis plus d'un mois, que la guerre était commencée entre les deux nations, ils n'étaient pas sortis de leur léthargie ; l'ennemi paraissait à la côte, et il n'y avait pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre et de mer qui se trouvait à la Havane, mit, durant les premiers jours du siége, une incertitude dans les conseils, qui ne pouvait manquer d'être favorable aux assaillans.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvait forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, et on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il était dans les règles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étaient à la Havane, qui n'étaient d'aucune utilité pour la défense de la place, et qu'il était important de sauver. On ne le fit pas ; on n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avait plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps anglais placé à Arosteguy, où il ne pouvait être secouru, était très-facile. Ce succès aurait gêné les assiégeans dans leur approvisionnement d'eau, leur aurait coûté du monde, leur aurait donné de la crainte, aurait retardé leurs opérations, aurait enfin inspiré de la confiance aux troupes espagnoles. Bien loin de tenter une chose si aisée, on n'attaqua pas, même en plaine, un seul de leurs détachemens, tous composés d'infanterie, quoiqu'on eût à leur opposer un régiment de dragons et beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre; et cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avaient part à l'administration, de faire passer le trésor du prince dans les terres, pour le soustraire à l'ennemi.

La dernière négligence mit le comble à toutes les autres. On avait laissé au milieu du fossé, un bloc de rocher pointu et isolé; les Anglais mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyaient d'une part à la brèche, et de l'autre à la contrescarpe : un sergent et quinze hommes y passèrent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées; une compagnie de grenadiers et quelques autres soldats les suivirent : lorsqu'ils se virent à peu près cent, au bout d'une heure, ils montèrent sur la brèche, assurés de n'être pas découverts, et ils n'y trouvèrent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco, averti de ce qui s'y passait, accourut pour sauver la place; mais il fut tué en arrivant; et sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivaient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvemens d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, et pour l'île entière. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour

environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagèrent amplement des frais de son expédition.

XVIII. Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les îles.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, rendait la paix aussi nécessaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvait l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étaient portés au dernier période. Les ministres qui gouvernaient alors l'Angleterre, consentaient à l'accorder; mais les conditions paraissaient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avait eu des succès prodigieux dans le nord et dans le midi de l'Amérique; quelle que fût son ambition, elle ne pouvait se flatter de tout retenir : on soupçonnait avec fondement qu'elle abandonnerait ses conquêtes septentrionales, qui ne lui donnaient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines, et qu'elle s'en tiendrait aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venaient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paraissait l'exiger. L'augmentation de ses douanes, qui était une suite nécessaire de ce système, devenait la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer; et elle devait être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle aurait été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables; le premier de dépouiller une puissance rivale, et redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son com-

merce ; le second, de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine ; le troisième, de tenir dans une dépendance plus étroite et plus assurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre, qui aurait toujours eu besoin d'appui contre un voisin inquiet, actif et guerrier.

Mais quand le conseil de Georges III aurait cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, et garder des îles opulentes, il n'aurait peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernemens, les fautes des ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des rois, qui les en punissent : en Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que des caprices.

Le peuple anglais, qui s'est plaint des conditions de la dernière paix, lorsqu'on lui a fait voir le vide des avantages qu'il croyait en avoir retirés, les avait, en quelque façon, dictées par le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avaient fait quelques ravages, et les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies anglaises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffraient, plus encore de ceux qu'ils craignaient, avaient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe ; leurs correspondans, intéres-

sés à leur procurer des secours prompts et considérables, avaient exagéré leurs plaintes; les écrivains qui saisissent avidement tout ce qui peut rendre les Français odieux, n'avaient cessé de les accabler d'invectives; le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayans qu'on offrait sans cesse à son imagination, désirait de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à sucre, contens de faire leur commerce et une partie de celui des ennemis, étaient fort tranquilles. Loin de désirer la conquête des établissemens de leurs voisins, ils la craignaient, parce qu'ils la regardaient, quoique avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des Français ont tant de supériorité sur celles des Anglais, qu'il était impossible de soutenir la concurrence; leurs associés pensaient comme eux, et imitaient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée, que la nation, indifférente pour les colonies à sucre, désira vivement l'acquisition de ce qui lui manquait dans l'Amérique septentrionale. Qu'on se peigne la situation d'un homme éclairé, qui sent tous les avantages d'un projet auquel les idées fausses d'une multitude aveugle, le forcent de renoncer, pour se livrer de préférence à des vues insensées, qui croisent le bien général, qui le déshonoreront s'il s'y prête, ou qui l'exposent s'il s'y refuse; à côté d'un souverain qui

l'éloignera, si ses sujets révoltés s'obstinent à le vouloir, et qui ne garantira pas sa tête, s'ils portent la fureur jusqu'à la demander; entre l'orgueil mal entendu qui l'attache à sa place, et une fierté digne d'éloges, qui l'attache à sa réputation; seul, retiré dans son cabinet, délibérant sur le parti qu'il doit prendre, au milieu des cris et du tumulte d'une populace dont sa maison est entourée et qui menace de l'incendier. Telle est l'alternative où se sont trouvés et où se trouveront encore ceux qui conduisent les affaires dans les états libres. Il n'y a presque pas une seule circonstance dans ce monde où le bien ne soit placé entre deux inconvéniens : le courage consiste à s'y conformer, au hasard de ce qui peut en arriver; mais ce courage est-il bien commun?

Les ministres qui, en Angleterre, ne peuvent se soutenir contre le peuple, ou qui, du moins, ne luttent pas long-temps avec succès contre sa haine, tournèrent donc toutes leurs vues vers l'Amérique septentrionale, et trouvèrent la France et l'Espagne disposées à adopter ce système. Les cours de Madrid et de Versailles cédèrent à celle de Londres tout ce qu'elles avaient possédé depuis la rivière Saint-Laurent, jusqu'au fleuve Missisipi. La France abandonna de plus la Grenade et Tabago; elle consentit aussi que les Anglais gardassent les îles réputées neutres, de Saint-Vincent et de la Dominique, pourvu qu'elle pût

de son côté, s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur restitua aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avait faites sur elles en Amérique.

XIX. Le ministère britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportait la situation des choses.

Dès ce moment, il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes et des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenait le Mexique par le golfe dont il avait seul l'entrée ; un si beau continent tombait de lui-même entre ses mains. On pouvait l'attirer, ou par des offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image et l'espérance de la liberté ; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avait des armes que pour opprimer ses colonies, et non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entière eût changé de face ; et les Anglais, plus libres et plus justes que les autres peuples monarchistes, ne pouvaient que gagner à venger le genre humain de l'oppression du Nouveau-Monde, et à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens et fourbes ; toutes les familles ruinées par la levée des soldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix ; tous les hommes nés pour vivre et penser en hommes, au lieu d'obéir et servir en brutes ;

une multitude d'ouvriers sans travail, de cultivateurs sans terre, d'hommes éclairés sans emploi, des milliers de malheureux, auraient volé dans ces régions, qui ne demandent que des habitans justes et policés, pour les rendre heureux. On y aurait surtout appelé de ces paysans du Nord, esclaves de la noblesse qui ne sait que les fouler, de ces Russes qu'on emploie comme le fer, à mutiler le genre humain, au lieu de bêcher et féconder la terre. Il en aurait péri, sans doute, un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers, en des climats nouveaux; mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente et raffinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglais seraient bien plus glorieusement occupés à soutenir et favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient et tâchent de saper au dedans et au dehors.

O! souhait vainement juste et humain, qui ne laisse que des regrets à l'âme qui l'a formé! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux, pour la prospérité du monde, périssent; tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité!

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcoure-t-elle toute la carrière des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien? Mais

que produisit l'embrasement dont nous venons de parler, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'espèce humaine? Il ravagea les quatre parties du monde; il coûta à l'Europe seule plus d'un million de ses habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes, gémissent, et leur postérité gémira long-temps sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La puissance seule qui, au prix de ses trésors, au prix de son sang, avait comme enchaîné la victoire, se trouva, en quelque sorte, dédommagée de tant de sacrifices, par un éclat auquel, depuis plusieurs siècles, nul peuple n'était parvenu.

La paix de 1763 assura à la Grande-Bretagne une grande partie des conquêtes qu'elle avait faites; et un agrandissement qui affaiblissait les deux branches de la maison de Bourbon, dont les forces combinées pouvaient devenir dangereuses, obtint une approbation universelle. L'Europe se passionna pour une nation dont les flottes couvraient les mers, dont les navigateurs remplissaient tous les ports de l'univers; le goût devint général, pour les ouvrages de ses artistes, pour les étoffes sorties de ses ateliers; les hommages rendus jusqu'alors à ses philosophes, s'étendirent à ses poëtes, à ses écrivains simplement agréables; ses mœurs furent adoptées par les sociétés les plus amoureuses de leurs usages; ses voyageurs étaient partout accueillis avec des égards marqués; l'admiration se fixa plus par-

ticulièrement sur son gouvernement ; on le trouvait le plus parfait de ceux qui avaient existé depuis l'origine des choses ; et ceux de ses membres qui en dirigeaient les ressorts, étaient plus célèbres, plus révérés que les meilleurs rois ou les plus puissans.

L'épuisement du trésor public empoisonnait malheureusement de si brillantes jouissances. Le seul intérêt de la dette nationale, absorbait les trois cinquièmes des contributions de la nation ; c'était un grand désordre dans la machine politique. Pour lui rendre sa vigueur, le ministre de Georges III ne vit, dit-on, de moyen, que celui de s'emparer de tout l'archipel américain. Seule en possession des riches productions qui en sortent, et qui sont devenues d'un usage universel, l'Angleterre ne les aurait laissé sortir de ses rades, qu'en les assujettissant à des droits suffisans pour la mettre dans peu en état de se libérer. Mais, pour l'exécution d'un projet si audacieux, le concours des puissantes colonies qu'elle avait fondées au nord du Nouveau-Monde, était d'une nécessité indispensable ; et bien loin de lui prêter leurs bras, elles prirent, en 1778, les armes contre une métropole dont le joug leur paraissait humiliant et oppresseur.

Cet événement inattendu donna de nombreux ennemis à la cour de Londres. La France, l'Espagne, la Hollande, se déclarèrent successivement contre elle ; les trois puissances avaient,

ou des injures à venger, ou à prétendre des restitutions. Une alliance si formidable, pouvait se promettre raisonnablement les plus grands succès; la fortune ne seconda pas des espérances si bien fondées. On s'empara bien de quelques iles anglaises dans l'autre hémisphère, devenu le théâtre principal de la guerre; mais la victoire complète qu'une flotte britannique ne tarda pas à remporter sur celle de la France, changea la face des affaires. La révolution aurait été même plus entière, si le vainqueur eût su profiter de ses avantages.

Ceux des vaisseaux français qui n'avaient pas été pris, se dispersèrent; ils ne pouvaient trouver d'asile qu'au Cap. En établissant sa croisière devant cette rade, l'amiral victorieux aurait infailliblement intercepté tous les bâtimens qui cherchaient à s'y réfugier, et bloqué de plus les forces navales de l'Espagne, qui s'y trouvaient à cette époque. Une partie de ses navires se seraient portés dans le même temps sur la Martinique et sur la Guadeloupe qui, se trouvant sans commandans, sans troupes, sans munitions, sans vivres, se seraient rendues sans résistance. Par cette combinaison très-simple, la Grande-Bretagne aurait recouvré l'empire des mers, pour ne le plus perdre, et se serait trouvée en état de dicter la loi. Son malheur voulut que ces réflexions, ne se présentassent pas à ceux dont elles auraient dû régler les mouve-

mens, et qu'une journée infiniment glorieuse pour sa marine, eut plus d'éclat que d'utilité. Le plus grand avantage qu'elle en retira, fut de pouvoir, sans s'avilir, faire les ouvertures d'une paix dont toutes les puissances belligérantes avaient un besoin à-peu-près égal. Son accommodement avec la cour de Madrid, ne lui coûta que Minorque et les Florides, qu'il était de son intérêt de ne plus garder. La cour de Versailles n'obtint que Tabago, île alors peu importante, et qui ne pouvait jamais le devenir beaucoup. L'acquisition du bel établissement de Négaptnano, que les Hollandais furent forcés de lui abandonner, dans les Indes orientales, la dédommagea du peu qu'elle perdait dans l'un et l'autre hémisphère. Le seul sacrifice qui dut lui coûter infiniment, ce fut la nécessité où elle se trouva réduite, de reconnaître l'indépendance de ses colonies de l'Amérique septentrionale.

Ce grand déchirement fit assez généralement présumer que l'Angleterre ne tarderait pas de déchoir de l'élévation où elle s'était placée. Ceux qui en jugeaient ainsi, ne savaient pas ce que peut une constitution qui unit le règne de la liberté à l'empire des lois, qui forme à-la-fois une barrière insurmontable contre les usurpations du trône, et contre les innovations populaires. Cet heureux accord des principes d'un excellent gouvernement, a préservé la nation du découragement qui aurait gagné des états

autrement régis, et a même redoublé son activité et son énergie. Ses cultivateurs sont devenus plus laborieux, ses manufacturiers plus intelligens, ses négocians plus entreprenans ; ses exportations ont presque doublé depuis l'époque qui semblait devoir les resserrer. Le commerce des autres peuples, de ceux-là mêmes qui jusqu'à ces derniers temps l'avaient trop négligé, a reçu de l'augmentation durant cette période ; mais nulle part, dans les proportions, il ne fait de progrès aussi étonnans que dans les îles Britanniques.

Mais c'est assez et trop peut-être parler de guerre ; il est temps de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand archipel de l'Amérique, source de tant de querelles et de négociations, sont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, sans exagération, comme le mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE NEUVIÈME.

Établissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions et richesses de cette colonie.

LIVRE DIXIÈME.

Établissement des nations européennes dans le grand archipel de l'Amérique.

FIN DE LA TABLE.

